

Béatrice NICODÈME

ET ILS TROUVERONT LE REPOS



Présentation

D'où viennent les cauchemars du petit Louis, dans lesquels ses camarades se jettent sur lui, armés de longs fusils ? Sont-ils une réminiscence de ce qu'a vécu son arrière-grand-père, mort pour la France pendant la Grande Guerre ? Inquiets, les parents de Louis demandent à une biographe d'effectuer des recherches sur cet aïeul dont ils ignorent tout.

Un héros disparu des archives, une lettre dont on ignore l'auteur, les Carnets de combat d'un capitaine de Chasseurs alpins... Telles sont quelques-unes des pistes qui conduiront la biographe à mettre au jour un secret de famille et à révéler un drame intime qui s'est noué entre deux hommes au seuil de la mort. Elle comprendra alors que quelque chose d'inachevé était resté en suspens, attendant que quelqu'un apporte enfin l'apaisement.

Quête douloureuse d'un passé effacé et plongée dans l'enfer de la Grande Guerre, ce roman nous rappelle que les morts partis dans la violence ont besoin de nous pour trouver enfin la paix.

Béatrice Nicodème vit près de Nantes.

Des études d'allemand, de nombreuses années comme maquettiste dans la presse, puis, enfin, l'écriture à plein temps. Mais surtout, bien avant tout cela, la rencontre avec Sherlock Holmes qui a déclenché sa passion pour les enquêtes et son envie d'écrire. Passionnée par la psychologie, elle aime fouiller celle de ses personnages et tenter de saisir la diversité et la complexité de l'être

humain. Elle a une prédilection pour les intrigues sombres, pleines de secrets à découvrir et de traîtres à démasquer. Nombre de ses romans laissent une grande place à l'Histoire avec un grand H, grande pourvoyeuse d'individus aux motivations obscures.

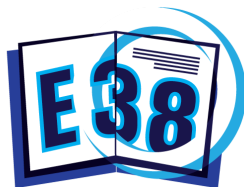
Elle est très appréciée également par les jeunes lecteurs pour qui elle a notamment, avec les aventures de Wiggins, recréé avec bonheur l'univers de Sherlock Holmes.

OceanofPDF.com

ET ILS TROUVERONT LE REPOS

Béatrice Nicodème

LES ÉDITIONS DU 38



OceanofPDF.com

À Félix
À Quentin

*J'ai l'impression que nous avançons tant sous
le regard des vivants que sous le regard des
morts.*

Pierre Assouline, *Sigmaringen*

*L'enquête sur les traces d'une vie brutalement
interrompue
est ce qui reste quand la mort a emporté ceux
qui nous manquent
et ce qui nous laisse, en quelque sorte, seuls
au monde.*

Philippe Lançon, *Le Lambeau*

1

Lorsque je pousse la porte d'une librairie, j'aimerais pouvoir me rendre invisible. Je butinerais librement dans les rayons, puis je passerais des heures assise par terre dans un coin comme une enfant, entourée d'une pile de livres que je dévorerais jusqu'à la fermeture du magasin et même encore bien après. Ce soir-là plus que jamais ce n'était qu'un rêve, puisque ma venue avait été annoncée par une affichette portant ma photo. Quant à l'espoir inavoué que l'épreuve serait vite expédiée parce qu'il ne viendrait que deux ou trois participants, il me fallut également y renoncer. Était-ce dû au choix judicieux de l'horaire de la rencontre – après la sortie des bureaux mais trop tôt pour aller dîner –, au temps maussade qui n'incitait pas à traîner dans les rues, ou au dynamisme de la librairie ? Près d'une vingtaine de personnes arrivèrent l'une après l'autre ou en couples. Elles hésitaient un instant sur le seuil, puis s'engouffraient hardiment et repéraient très vite la petite table près de laquelle j'étais plantée, rêvant d'un coup de baguette magique qui me transporterait au lendemain matin, dans le train me ramenant en Bretagne. Chez moi.

La chaleur de l'assistance fit rapidement fondre mes appréhensions. *Félix Chevalier, chasseur alpin*, le livre dans lequel j'avais retracé la carrière militaire de mon grand-oncle, ne pouvait attirer que des passionnés de la Grande Guerre et des amateurs de biographies ou de généalogie. Beaucoup avaient eux-mêmes effectué des recherches sur les hommes de leur famille qui avaient combattu. Certains rapportèrent des anecdotes extraordinaires ou émouvantes, souvent bouleversantes, et les questions fusaient.

Plus d'une heure s'était déjà écoulée lorsqu'une femme d'âge mûr me demanda si je voudrais bien lire un extrait de mon livre. Prise de court et craignant d'avoir du mal à choisir un passage au débotté, je déclenchai un fou rire général en répliquant avec confusion que je ne savais pas lire.

— Est-ce que vous m'autorisez à le faire, alors ? demanda la femme. Ce ne sera pas très long, mais il y a une page que j'ai trouvée particulièrement évocatrice. Je pense qu'elle donnera à ceux qui n'ont pas encore lu le livre l'envie de se le procurer. Il est aussi palpitant qu'un roman.

Une exclamation moqueuse jaillit d'entre les rangs sans que je parvienne à en repérer l'origine. La femme sortit le livre de son sac et l'ouvrit à la page qu'elle avait marquée, vers le milieu du volume. C'était le récit du combat du Linge, qui comme tant d'autres fut une effroyable tuerie et ne servit à rien.

— On parle toujours de Verdun comme de la bataille la plus terrible, ajouta la femme avant de se lancer dans la lecture. Ce n'est pas celle qui a fait le plus de victimes, et je trouve ça très injuste pour tous ceux qui ont été tués dans d'autres combats.

Contrairement à moi, elle savait lire ! L'auditoire était suspendu à ses lèvres, et elle termina le chapitre dans un silence de mort. Tout en remettant le livre dans son sac d'une main tremblante, elle dit d'une voix sourde que son grand-père était mort dans les premiers jours de ce combat et que sa mère ne l'avait même pas connu. Puis elle fondit en larmes.

Après un instant de désarroi, la libraire demanda à mi-voix s'il y avait d'autres questions. Une main se leva et un homme d'un certain âge auquel je n'avais pas prêté attention prit la parole. Je ne l'avais pas remarqué parce que, maigre et de petite taille, il était assis derrière une femme volumineuse qui ne cessait de changer de

position. Sa voix nasillarde était désagréable, et ce qu'il avait à dire l'était encore davantage.

— Vous écrivez plutôt bien, dit-il. J'ai lu le livre avant de venir, j'aime bien savoir de quoi on va parler. D'un point de vue historique, ce n'est pas inintéressant, même s'il devient de plus en plus difficile d'apprendre quelque chose de nouveau à propos de cette boucherie, vu le nombre de bouquins qui sortent sur le sujet. Je me posais juste une question... Comment vous classeriez votre texte ?

Je répétais stupidement :

— Comment je le classerais ?

Il s'impatienta.

— Comment vous le qualifieriez, si vous préférez. Essai ? Roman ? Biographie ?

— Il se rapproche beaucoup d'un roman, répondis-je, en ce sens que j'ai parfois créé des situations permettant de rendre le récit plus vivant. Il m'a fallu imaginer des dialogues, et exprimer les pensées d'un grand-oncle que je n'ai pas connu, dans des circonstances que je n'ai pas vécues. Mais j'ai retrouvé de nombreux témoignages, ce qui fait que je pense avoir brossé de lui un portrait aussi objectif que possible. Et puis, bien entendu, je me suis sérieusement documentée. Je dirais donc qu'il s'agit d'une biographie romancée.

L'homme s'esclaffa, et je reconnus le rire qui avait jailli lorsque la lectrice avait affirmé que le livre était aussi palpitant qu'un roman.

— Vous m'en direz tant !

L'atmosphère changea de couleur car l'acrimonie était manifeste, mais la libraire rebondit avec élégance :

— Cette question tombe à point nommé. Vous nous avez parlé de votre travail de biographe, mais on a ici un ouvrage un peu particulier, puisque le personnage central se trouve étroitement mêlé à l'Histoire. Quelles ont été vos sources ?

On abordait là un terrain solide et qui me passionnait. L'air redevint respirable, si bien que j'oubliai presque mon contradicteur. Mais, à un moment où je réfléchissais pour m'assurer que je n'avais négligé aucun élément important, il reprit d'un ton catégorique :

— Ce n'est pas une biographie, chère madame, c'est une hagiographie !

Il y eut quelques exclamations outrées. La libraire tourna vers moi un regard inquiet.

— Je suppose que vous connaissez la différence, poursuivit l'homme. Une hagiographie, parfaitement ! Comment pouvez-vous affirmer tout savoir sur quelqu'un que vous n'avez pas connu ?

— Je n'affirme rien de tel, répliquai-je du tac au tac. Je viens de vous le dire, j'ai juste transmis ce que j'ai appris sur lui en m'efforçant d'être aussi proche que possible de la réalité.

— Peut-être, mais c'est quand même un peu trop beau. Le héros mort en pleine gloire... Les décorations, les citations, la rue à son nom dans son village... Tout ça, c'est juste la façade, vous ne savez pas ce qu'il y a derrière !

La moutarde commençait à me monter au nez, et derrière mon irritation je sentais poindre les larmes. Il était en train d'insulter mon grand-oncle, d'insinuer des secrets et des fautes dont lui-même ne pouvait pas avoir connaissance. Quel plaisir mauvais prenait-il à salir la mémoire d'un homme qui avait été aimé et admiré par tous ceux qui l'avaient côtoyé ?

Je lui rappelai les sources que j'avais déjà mentionnées, insistai sur leur diversité puisqu'elles provenaient non seulement des membres de ma famille, mais de documents officiels et des témoignages des chasseurs qui avaient combattu avec lui.

— Oui, on a compris, vous l'avez déjà dit, bougonna-t-il. C'est sûr que vous avez mis le paquet. *Chevalier, c'était la franchise,*

l'énergie, l'entrain... Adoré de ses chasseurs, il avait fait passer dans leurs cœurs tout l'enthousiasme dont il était animé... Tombé glorieusement en tête de sa compagnie... Citations, Légion d'honneur, Croix de guerre et tout le tremblement... Après coup, ils ont tous été des héros ! C'est la même chose avec la Seconde Guerre mondiale, d'ailleurs. Les années passant, tout le monde a fait de la Résistance.

Des remous scandalisés parcoururent l'assistance. « C'est bon, là, on sort du sujet », « Il a dû être souvent de corvée de chiottes pendant son service militaire, ça l'a marqué ! »

L'homme resta de marbre. La libraire m'interrogea du regard pour savoir si je voulais répondre, mais je n'étais pas certaine d'avoir assez de sang-froid pour argumenter.

— Je pense qu'il est temps de conclure cette rencontre qui aura été dense et riche, annonça-t-elle alors. Peut-être un peu plus animée que prévu, mais l'inattendu et l'incongru sont le sel de la vie. Ceux d'entre vous qui souhaitent se procurer le livre vont pouvoir le faire dédicacer, n'est-ce pas ?

Elle se tourna de nouveau vers moi. Je m'efforçai de sourire et remerciai le public pour son attention.

La séance de dédicace me remit très vite d'aplomb. Chacun eut un mot gentil. « Quel vieux ronchon, celui-là ! », gloussa une vieille dame en posant une main amicale sur mon épaule. Un couple prit trois exemplaires. « Noël n'est que dans presque deux mois, mais on sait déjà à qui on va les offrir. » « Cette horrible guerre me passionne, je vais le lire cette nuit », déclara un lycéen monté en graine. « J'ai beaucoup aimé ce que vous avez dit sur la persistance des traces laissées par l'Histoire », souffla une femme qui paraissait morte de timidité. « Vous donnez parfois des conférences ? » Je lui

rappelai que l'adresse de mon site, *Mémoire vive*, figurait en dernière page, et qu'elle pourrait y suivre mon actualité.

Mon accusateur se dressa soudain devant moi, un faux sourire sur les lèvres. Il avait apporté son exemplaire, il le jeta sur la table. Incapable d'imaginer une dédicace qui ne soit ni incendiaire ni hypocrite, je me contentai d'une signature. En reprenant l'ouvrage, il me tendit un petit carton vierge.

— De la matière à réflexion, lança-t-il avant de s'éloigner.

Je retournai le carton et lus une inscription manuscrite : *Lucien ORGERY*.

Tout le monde s'égaya. Un homme et une femme restèrent un instant à palabrer à voix basse devant la porte. Je les avais remarqués au moment des dédicaces. La femme avait l'allure sportive, alors que son mari, un peu plus petit qu'elle, paraissait sur ses gardes. Je crus qu'ils allaient revenir vers moi, mais ils partirent finalement, se heurtant à quelqu'un qui arrivait. Mon frère !

— Génial ! m'écriai-je en me précipitant vers lui pour l'embrasser. Je croyais que tu n'étais pas libre ce soir !

— Mon dîner s'est annulé, expliqua-t-il. Disons plutôt que je me suis arrangé pour, tu ne viens pas tellement souvent à Paris. Dommage que j'arrive un peu tard pour t'entendre. Ça s'est bien passé ?

— À la fois bien et pas bien. Enfin, très bien dans l'ensemble. Je te raconterai.

La libraire tenta de nous retenir pour prendre un verre, mais je me sentais vidée, incapable de prolonger mes efforts de sociabilité. Je prétextai un dîner prévu de longue date, et la remerciai avec chaleur pour son accueil merveilleux et le tact avec lequel elle avait canalisé les débordements. Elle m'affirma que l'homme vindicatif ne faisait pas partie de ses clients. Ce n'était pas la première fois qu'un lecteur

obsédé par une marotte venait plomber l'atmosphère d'une rencontre, il en fallait davantage pour la déstabiliser.

— Un italien, ça te dit ? proposa mon frère quand nous fûmes dans la rue. Il y en a un excellent tout près d'ici.

— Parfait !

OceanofPDF.com

2

L'endroit était calme, le cadre à la fois sobre et élégant, et la carte mettait en appétit. J'ai toujours pu faire confiance à mon frère pour choisir un restaurant. Davantage encore depuis que sa femme est décédée et qu'il prend très peu de repas chez lui.

— Alors ? interrogea-t-il dès que le serveur se fut éloigné avec nos commandes.

Je lui racontai tout. L'attention soutenue des participants, l'enthousiasme de la plupart d'entre eux, l'épisode de la lecture qui avait ému tout le monde.

— Donc ça s'est bien passé. Alors c'était quoi, le *pas bien* ?

— J'ai été prise à partie par un type odieux qui semblait m'en vouloir personnellement.

Je décrivis la scène.

— On aurait presque pu croire que l'oncle Félix lui avait fait un sale coup, conclus-je.

— À son grand-père ou à son arrière-grand-père, plutôt.

— Si tu veux, mais ça revient à peu près au même.

— Pas tout à fait.

Une fois de plus, j'exprimai ma conviction que ce que nos ancêtres avaient vécu marquait de son empreinte plusieurs générations. Sans prêter attention au sourire mi-figue mi-raisin de mon frère, je lui citai des exemples qu'on m'avait rapportés ou dont j'avais été témoin, qui confortaient la thèse selon laquelle les traces laissées par le passé familial pouvaient influencer les actes des descendants, voire même déclencher des événements dont la répétition n'était pas le fruit du hasard.

— Ça a été prouvé scientifiquement, insistai-je. Des études ont démontré que les traumatismes affectent le fonctionnement des gènes, et donc se transmettent. Chez nous, entre les guerres de Vendée et la Grande Guerre, pas étonnant qu'on ait tant de mal à couler des jours heureux.

— Toutes les familles pourraient en dire autant, rétorqua mon frère. Et puis il y a un contre-argument de poids. Comment tu expliques que, parmi des frères et sœurs, certains réussissent tout ce qu'ils entreprennent alors que d'autres accumulent les dépressions ?

— Je suppose que l'hérédité se répartit entre eux. Ce qui explique aussi que, dans chaque famille, il y ait généralement un enfant, et le plus souvent un seul, qui s'intéresse à l'histoire de la lignée. Comme s'il fallait un passeur de mémoire par génération.

Mon frère rit.

— Tu ferais bien de terminer ton verre avant qu'on nous apporte l'entrée. Chez nous, c'est *une passeuse* de mémoire. Tu es parfaite pour ça, mais moi...

— Tu remets en état de marche les corps des vivants, c'est très bien. Mais si on considère que le corps n'est pas tout, il faut bien se préoccuper aussi de ce que deviennent les morts. Qui nous dit qu'ils n'attendent pas quelque chose de nous ?

— Pourquoi tu t'énerves ? coupa-t-il.

— Je ne m'énervais pas, je parle avec conviction, c'est tout !

Mon commentaire sur les défunts avait sans doute été maladroit, compte tenu de son veuvage relativement récent. Il ajouta avec un soupçon d'ironie :

— Et donc l'oncle Félix attendait depuis un siècle que quelqu'un veuille bien raconter sa vie. Et quand tu es née, il a décrété : « Enfin ! Ce sera elle ! » C'est bon, je plaisante.

Mon frère et moi ne naviguons pas sur les mêmes eaux. Il adore son activité d'ostéopathe, je préfère me pencher sur les maux de l'âme. Il gère à la perfection les aspects financiers et administratifs de l'existence, qui sont pour moi synonymes d'ennui sinon d'angoisse. Surtout, il est constamment tourné vers le présent et l'avenir alors que le passé me fascine.

Agacée, j'évitai de répliquer, et nous échangeâmes des nouvelles sans importance jusqu'à l'arrivée du risotto aux gambas.

— En fait, reprit-il après y avoir goûté, tu ne m'as pas dit pourquoi tu t'étais subitement intéressée à l'oncle Félix. D'accord, maman parlait souvent de lui, il était son parrain et sa famille le vénérât, mais je n'avais pas l'impression que ça te passionnait tant que ça.

Effectivement, je ne lui avais jamais dit comment tout avait commencé. Secouée par l'intervention déplaisante à la librairie, ou simplement stimulée par l'apéritif, je racontai l'incident qui m'avait conduite à l'hôpital plus d'un an auparavant.

Alors que je me préparais à partir en déplacement pour rencontrer un client, je m'étais tout à coup immobilisée devant mon sac de voyage, me demandant pourquoi je faisais mes bagages et quelle était ma destination. J'avais voulu consulter mon agenda, mais à quelle page devais-je l'ouvrir ? Affolée, j'avais appelé le SAMU et m'étais bientôt retrouvée à l'hôpital de Vannes, soumise à une batterie d'examens.

— Et tu ne m'as même pas prévenu ! s'exclama mon frère.

— À quoi bon ? C'était juste un pépin sans gravité dû au surmenage. Je te connais, tu aurais annulé tous tes rendez-vous pour débouler chez moi, et tu m'aurais tannée pour que j'aie en maison de convalescence.

— Pas du tout !

— De toute façon, en moins de deux heures ma mémoire est redevenue tout à fait normale. Mais...

— Mais dans l'intervalle l'oncle Félix avait profité de ton amnésie passagère pour se glisser dans les circonvolutions de ton cerveau et te demander d'écrire sa biographie.

Je poursuivis sans me laisser décontenancer.

— Donc on me met en observation pour la journée, juste par sécurité. On m'installe dans une chambre où il y avait déjà une femme. Elle regardait la télévision au volume maximum, on devait l'entendre depuis le port. À un moment, elle zappe et tombe sur un reportage portant sur la Grande Guerre. Tu vois à quoi ça pouvait ressembler : des hommes courant à toute vitesse et qui se font pour ainsi dire pulvériser les uns après les autres, le tout dans des nuages de fumée et un vacarme d'apocalypse. Et là, subitement, je me mets à sangloter comme une gamine sans pouvoir m'arrêter. Pourtant, j'en ai regardé, des docus historiques sur cette guerre et sur d'autres. Ça m'a toujours impressionnée, mais jamais à ce point. Je me suis dit que j'étais en état de faiblesse à cause de ce qui m'était arrivé.

— C'est clair !

— Sauf que deux semaines plus tard, chez moi, mon regard tombe sur le cendrier en cuivre que l'oncle Félix avait offert à grand-père et grand-mère. Tu vois duquel il s'agit ?

— Celui qu'il avait rapporté du Maroc, c'est ça ?

— Bravo ! Pour quelqu'un qui se fiche du passé...

— Je ne m'en fiche pas, c'est juste que je préfère vivre dans le présent. Dans l'immédiat, mon risotto me paraît nettement plus important que la guerre de 14-18. Et donc ?

— Et donc, en regardant ce cendrier, je me mets à pleurer sans pouvoir m'arrêter. C'était incroyable, ça n'avait aucun sens.

D'accord, l'oncle Félix avait été tué à trente-cinq ans, c'était terrible pour lui et pour les siens, mais tout ça était loin, pour moi ça appartenait à la nuit des temps. Et là, sans raison, je pleurais un grand-oncle que je n'ai même pas connu, comme s'il avait partagé ma vie et était mort la veille. Tu ne vas pas me croire, mais c'était presque aussi violent qu'à l'époque de Patrice.

Ce deuil-là ne remontait pas à la nuit des temps, mais à ma jeunesse. Patrice était mon premier grand amour, je n'avais pas vingt ans. Je passais quelques jours chez des amis en Haute-Savoie, lui était chez ses parents à une trentaine de kilomètres de là. Le soir du réveillon de la Saint-Sylvestre, il avait dit ou fait quelque chose qui m'avait contrariée, je n'ai jamais pu me rappeler quoi. Il s'était mis en quatre, ensuite, pour tenter de se faire pardonner. Il ne me lâchait pas d'une semelle et allait au-devant de tous mes désirs au point que c'en était agaçant. Voyant que je ne me déridais toujours pas, il avait suggéré de passer la nuit avec moi. Tout le monde était bien éméché, personne ne s'en apercevrait, et il savait que j'aimais les surprises, les gestes un peu fous. Mais pour laisser retomber ma colère je préférais être seule. Il avait donc pris la route, sans doute préoccupé, et il avait manqué un virage. On avait retrouvé la voiture dans le ravin.

J'avais été dévastée. Par sa mort, bien sûr, mais aussi par la culpabilité. Ma meilleure amie avait eu beau m'affirmer qu'il n'avait proposé de rester que pour voir comment je réagirais, qu'en réalité il devait repartir dans la nuit parce que ses parents avaient besoin de la voiture très tôt le lendemain, je n'avais jamais voulu la croire. Et je n'avais jamais osé interroger les parents de Patrice, j'avais bien trop peur de leur réponse. Convaincue que j'aurais pu éviter sa mort, j'avais décidé plus ou moins consciemment de ne plus jamais prendre le risque d'aimer.

Ce drame avait figé ma vie pendant plus de dix ans. Et ensuite... Mais la suite – le suicide de la femme d'un homme avec qui j'avais une liaison passionnée –, je l'avais tenue secrète et n'avais pas l'intention d'en parler ce soir. Ces deux tragédies avaient probablement joué un rôle important dans mon attirance pour le passé, un temps où je n'étais coupable de rien.

— Tu ne peux pas comparer les deux, objecta mon frère. La mort de Patrice, surtout dans les circonstances dans lesquelles elle s'est produite, et la mort de quelqu'un que tu n'as pas connu. D'un militaire de carrière tué en combattant, qui plus est, ce qui n'est pas réellement choquant. Là, vraiment, je ne te suis pas.

— Peu importe que ça ne soit pas logique. Le fait est que mon chagrin avait presque la même violence, et que j'en ai été la première stupéfaite. C'est comme ça, les émotions, elles surgissent brutalement et on est bien obligé de les accepter. Ce jour-là, en train de pleurer devant mon cendrier, je me suis dit que je n'avais pas le choix, que je *devais* explorer la vie d'oncle Félix.

— En tout cas c'était pour un bien, puisque ton livre est excellent. Même moi qui ne cours pas après les biographies, je l'ai dévoré.

— Ce n'est pas une biographie, c'est une hagiographie, rectifiai-je d'un ton amer.

— Oublie ça, conseilla mon frère. Tu ne pouvais quand même pas faire passer l'oncle Félix pour un médiocre ! J'ai été époustouflé par tout ce que tu racontes. J'avais toujours cru que maman l'idéalisait, mais non, en fait. Laisse tomber, je te dis, il y a des mauvais coucheurs partout.

Certes. Pourtant, tout au long de mes recherches et de l'écriture du livre, j'avais été tracassée par une question à laquelle je n'étais pas en mesure de répondre. Félix s'était comporté en héros, je n'en

doutais pas, mais, de par son métier, il avait bien dû se trouver parfois confronté à des situations ambiguës.

— Il y a des aspects que je n'ai pas abordés dans le livre, commençai-je. J'aimerais bien avoir ton avis.

— Nous y voilà !

— Comment ça, *nous y voilà* ?

— Tu n'es jamais satisfaite de ton travail, jamais contente de toi. Je peux faire une parenthèse affreusement terre à terre ? Tu prends un dessert ?

Je parcourus la carte.

— Panna cotta aux fruits rouges.

— Idem pour moi.

Mon frère passa la commande et croisa les bras sur la table.

— Alors ?

— Le type de ce soir a fait ressurgir des questions que je me posais. Quand il a insinué que Félix n'avait peut-être pas été aussi héroïque... ou plutôt, qu'il y avait peut-être des points obscurs que j'ignorais. Pour ce qui est de son courage, je n'ai aucun doute, tous les témoignages le confirment.

— Ça semble évident quand on lit ton livre.

— On est bien d'accord, et ce n'est pas ça qui me tracasse. Ce qui me perturbe... En fait, ça a commencé au moment de l'attentat de *Charlie Hebdo*. Ça a ensuite continué avec l'Hyper Cacher, le Thalys, sans compter les attentats qu'on a déjoués et ceux qui ont eu lieu dans d'autres pays. Au moment de *Charlie Hebdo*, j'étais justement plongée dans la campagne du Maroc occidental. Tu te souviens ? Maman en parlait toujours comme de quelque chose de terriblement romanesque. Normal ! Elle était toute gamine, et son jeune et beau parrain, drôle et plein de vie, débarquait en permission

avec des cadeaux exotiques et racontait des chevauchées dans le désert. Aujourd'hui on voit les choses autrement.

— C'est clair qu'on préfère passer sous silence la période de la colonisation. Tu le fais remarquer, d'ailleurs, dans le livre. Mais à l'époque la mentalité était complètement différente, ça aussi tu le dis. À l'école, on serinait aux gosses qu'une partie de l'humanité était ignorante et superstitieuse et que les Français devaient voler au secours des « peuples inférieurs ». Pourquoi est-ce que les militaires qu'on envoyait aider le sultan marocain à écraser les rebelles se seraient posé des questions ?

— N'empêche que ce n'étaient pas des enfants de cœur, les combats n'ont sûrement pas tous été honorables. Comme si un combat pouvait être honorable, d'ailleurs ! Alors quand je lis que les attentats qu'on subit maintenant ne sont pas seulement dus à l'extrémisme religieux, mais qu'on paie l'humiliation infligée aux colonisés... C'est un peu comme si on était en train de rembourser une dette contractée autrefois.

— Et ce seraient les descendants qui paieraient la note ? Ça ne tient pas debout ! Les morts ont autre chose à faire que régler leurs comptes par vivants interposés !

— Je ne dis pas que ce sont eux qui le veulent, mais qu'il y a des retours de boomerang. Tu as raison, les hommes de l'époque étaient sûrement convaincus d'agir pour le bien. Je parle de ceux qui se battaient, pas des gouvernants... Il n'empêche que quand un type vient semer le doute dans mon esprit et me flanque un nom sous le nez, je me demande... Et si, un jour, Félix avait commis...

— Commis quoi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Ce qui est sûr, c'est que je vais me pencher sur le cas du mystérieux Lucien Orgery.

— Tu n'as que son nom ? Bon courage !

— Ça ne devrait pas être si difficile de le retrouver, ou bien le type m'aurait donné d'autres précisions. Ça m'étonnerait qu'il m'ait balancé le nom juste pour me déstabiliser.

Mon frère admit que c'était en effet peu probable, mais, fidèle à lui-même, il ajouta qu'il était inutile de tirer des plans sur la comète avant d'en savoir davantage. Nous dégustâmes notre panna cotta en silence, puis il repoussa son assiette et déclara qu'il avait une nouvelle à m'annoncer.

— Tu vas te remarier, lançai-je du tac au tac.

— Ah non !

— Ça ne serait peut-être pas une si mauvaise idée... Tu vends ton cabinet pour entreprendre un tour du monde ?

— N'importe quoi !

— Tu vas ouvrir un centre de remise en forme. Ou alors...

— Je vais bien vendre quelque chose, mais pas mon cabinet. La maison.

Je mis quelques secondes à enregistrer l'information.

La maison, c'était celle de nos parents à Versailles. Mon frère y vivait depuis des années, sans jamais avoir manifesté la moindre velléité de la moderniser. C'était en réalité sa femme, férue de jardinage, qui l'avait poussé à la garder en me versant ma part de la succession. Depuis qu'elle était décédée, d'un cancer foudroyant, le jardin se transformait petit à petit en jungle, et mes neveux, qui travaillaient tous deux à l'étranger, venaient à peine plus d'une semaine par an.

— J'en ai plein le dos des allers-retours Versailles-Paris, expliqua mon frère. De partir à l'aube pour éviter les embouteillages et de rentrer à pas d'heure.

Peut-être aussi qu'après trois années de solitude il éprouvait le besoin de tourner la page et de quitter un lieu imprégné de souvenirs

heureux. Mais cela, il se garda de le mentionner.

— Tu aimerais la reprendre ? demanda-t-il sans conviction.

Je m'esclaffai.

— Avec quel argent ? D'ailleurs je suis bien assez occupée par le passé pour ne pas en plus retourner dans notre maison d'enfance. Et à des heures de la mer !

— C'est bien ce que je pensais. Bon, on a encore pas mal de meubles à partager, sans compter plusieurs tableaux de papa. Ce serait bien que tu reviennes sans trop tarder. Une fois les choses enclenchées, ça peut aller très vite. Tu es libre ce week-end ? Décommande ton hôtel et viens dormir à la maison !

Je lui répondis que je devais repartir très tôt le lendemain pour un rendez-vous au Mans avec un client. C'était la raison pour laquelle j'avais préféré prendre une chambre d'hôtel près de Montparnasse au lieu de lui demander l'hospitalité. Mais je lui promis d'y réfléchir et de lui proposer très vite une date.

OceanofPDF.com

3

Mon rendez-vous au Mans fut aussi peu agréable que je l'avais craint.

Mon frère et moi avions quitté le restaurant assez tard et j'avais eu beaucoup de mal à trouver le sommeil malgré le calme de ma chambre donnant sur la cour. Je m'étais réveillée péniblement, avec, comme disait un de mes amis qui connaissait mon intérêt pour la Grande Guerre, l'impression de porter un casque à pointe avec la pointe à l'intérieur. Je n'avais eu que le temps d'avaler un café et un cachet d'aspirine avant de courir prendre mon train.

Mon client habitait à deux pas de la gare, dans une petite maison mitoyenne qui ne manquait pas de charme. Je l'avais rencontré une première fois pour qu'il m'explique ce qu'il attendait de moi et me donne tous les éléments dont j'aurais besoin. Le projet m'intéressait car cet homme avait eu une vie mouvementée et atypique. Après avoir passé trois années caché dans un grenier pendant l'Occupation et avoir survécu difficilement de petits boulots durant son adolescence, il s'était enrichi en vendant des portes blindées et des serrures de haute sécurité. Une dépression profonde l'avait conduit à suivre une psychothérapie, puis à liquider son entreprise pour enfin réaliser son rêve : devenir pianiste de bar. On était loin de la Grande Guerre, mais là encore un destin particulier avait été meurtri et façonné par l'Histoire.

La seule difficulté provenait de l'antipathie viscérale que le personnage suscitait chez moi, sentiment que je me reprochais car on se sent toujours un peu coupable de ne pas aimer un être qui a souffert.

J'avais rédigé environ deux tiers du futur livre, mais mon client venait de s'apercevoir qu'il avait laissé de côté des pans importants de sa vie, et il tenait à me remettre des documents qu'il voulait voir reproduits dans l'ouvrage.

Il s'avéra que les documents en question auraient pu facilement être scannés. De plus, les *pans importants de sa vie* se situaient dans la partie que j'avais déjà écrite et allaient m'obliger à tout retravailler. Peut-être par besoin de se venger des années où il avait été ignoré par la société, cet homme prenait visiblement plaisir à exercer son pouvoir. Après avoir longuement exposé ce que j'allais devoir ajouter à sa biographie – des épisodes si essentiels que je doutais fort qu'il ait pu réellement les oublier –, il se livra à une critique minutieuse de ma première version. Il ergotait sur chaque mot, sur chaque expression, contestait la pertinence de chaque virgule, estimait que je dramatisais certains événements alors que d'autres étaient ridiculement édulcorés. Mon texte, lorsqu'il me le rendit annoté au feutre rouge, ressemblait à la copie d'un cancre.

Plus d'une fois à deux doigts de les planter là, lui et son ego envahissant, je m'étais calmée en visualisant le solde de mon compte en banque. J'avais bien songé un instant à évoquer le devis qu'il avait signé et qui était largement dépassé, mais j'avais finalement renoncé, à la fois par crainte de sa réaction et parce que chipoter sur quelques dizaines d'euros me paraissait mesquin.

Il avait à peine refermé la porte derrière moi que je m'en voulus à mort, une fois de plus. Comme mon frère me l'avait dit un jour, quand on descendrait mon cercueil dans la fosse je m'excuserais encore de donner tant de souci à mes proches. Je savais d'où venait cette culpabilité tenace, mais, après de nombreuses tentatives pour m'en guérir, je m'étais résignée à la voir me suivre comme mon ombre.

J'avais du moins réussi à abrégé la corvée, me ménageant ainsi un déjeuner solitaire en attendant le prochain train pour Vannes qui ne partait pas avant 15 heures. Attablée devant un *fish and chips* roboratif, au milieu du va-et-vient des serveurs et des éclats de voix de conversations animées, j'avais songé à rechercher Lucien Orgery sur mon téléphone, puis décidé de patienter jusqu'à ce que j'aie retrouvé le calme de ma maison et le confort de lecture de mon ordinateur.

Je consultai mes mails en prenant mon café. L'un d'eux m'intrigua car il avait transité par mon site. Voici ce que m'écrivait *lblondeau@gmail.com* :

Bonjour Madame,

J'ai assisté hier avec mon mari à la rencontre autour de votre livre. C'était passionnant, en particulier ce que vous avez dit au sujet de la transmission des traumatismes au fil des générations. Contrairement aux personnes qui s'adressent habituellement à vous, je ne viens pas vous demander d'écrire ma biographie. C'est sur un tout autre sujet que je voudrais vous consulter. Pourrions-nous en discuter par téléphone ? Il s'agit d'une question un peu délicate.

Bien à vous,

Laetitia Blondeau

Le mail avait été envoyé à 9 heures 40. Je répondis aussitôt que je serais de retour chez moi aux alentours de 18 heures. Le début de soirée me convenait tout à fait pour un contact téléphonique, ainsi que le lendemain toute la journée. La réponse ne tarda pas. Laetitia Blondeau me proposait 18 heures 15 et indiquait son numéro de téléphone pour me laisser le loisir d'appeler lorsque je serais disponible. Cette preuve de tact me plut, et d'autre part la *question un peu délicate* et l'évocation de la transmission des traumatismes ne pouvaient que titiller ma curiosité.

Je somnolai durant une bonne partie du trajet de retour, récupérai ma voiture et retrouvai avec bonheur mon cadre familial. Le temps de vider mon sac et d'allumer une flambée, il était près de 18 heures 30 lorsque je pus enfin prendre mon téléphone.

Laetitia Blondeau avait une voix claire et s'exprimait d'un ton décidé. J'étais convaincue que c'était la femme que j'avais remarquée la veille, hésitant avec son mari sur le seuil de la librairie. Elle me le confirma.

— Tout à fait ! J'ai insisté pour revenir vous parler, mais Frédéric... mon mari n'a rien voulu entendre. Peu importe, j'arriverai bien à lui démontrer que mon idée n'est pas farfelue. Bon, je vous explique... Nous avons un petit garçon de sept ans. Intelligent, éveillé, hyperdégourdi. Aucun souci avec lui en dehors des maladies infantiles classiques. Mais depuis quelque temps il fait un cauchemar récurrent. Il le raconte de façon un peu embrouillée, vous savez comment ça se passe avec les rêves. Pour résumer : il entre dans sa salle de classe, tout heureux de retrouver ses camarades, et il les voit tous alignés en rangs serrés, le regardant méchamment. En fait, d'ailleurs, ce ne sont pas ses camarades mais des inconnus. Puis les murs de la classe disparaissent et les gamins se retrouvent dans une forêt sinistre. Paniqué, Louis prend la fuite, mais les autres le poursuivent en lui lançant des pierres. Certains pointent même sur lui de longs fusils, et d'autres individus surgissent de tous les côtés. À ce moment-là, Louis tombe dans une sorte de crevasse, quelque chose qui doit ressembler à un cratère de volcan. Il se réveille en hurlant et on a un mal fou à le réconforter.

J'exprimai ma compréhension, sans voir le moins du monde de quelle façon je pourrais aider le petit garçon et ses parents. Je proposai finalement de téléphoner à une de mes amies qui connaît bien le milieu des thérapeutes et pourrait me donner des adresses.

— Attendez, coupa Laetitia Blondeau. Je crois avoir trouvé une piste en regardant la bande-annonce d'un film sur la Grande Guerre. Le bruit, le cratère, la course effrénée, les fusils munis de baïonnettes... Ça m'a immédiatement rappelé les cauchemars de Louis. Or, justement, l'arrière-grand-père de Frédéric est mort au champ d'honneur. Est-ce que Louis ne pourrait pas être en quelque sorte relié à lui ? Vous voyez ce que je veux dire ? Cet homme utiliserait notre fils pour entrer en relation avec nous et nous communiquer quelque chose. Quoi ? Je n'en ai pas la moindre idée. De toute façon, ce n'est qu'une théorie. Après tout, Louis a très bien pu regarder à notre insu des images des combats de l'époque, et revivre les scènes en rêve en les transposant dans son monde à lui. Sauf que cette explication me paraît un peu trop simple. Pourquoi est-ce que ce cauchemar revient si souvent ? C'est pour cette raison que j'ai voulu entraîner Frédéric à votre conférence. Ce que vous avez dit sur les liens qui nous unissent à nos ancêtres a encore renforcé ma conviction.

Je lui fis remarquer que je n'étais ni médium ni psychologue, et lui rappelai que mon métier de biographe consistait à aider les personnes désireuses de laisser à leur famille une trace écrite de leur vie après le grand départ.

— Je sais, coupa Laetitia.

— Je travaille avec les vivants sur *leur* passé, pas sur celui de leurs ancêtres.

— C'est bien ce que j'ai compris. (Elle rit.) Rassurez-vous, je ne vais pas vous demander d'entrer en communication avec l'arrière-grand-père en prononçant des incantations ! Mais j'ai consulté votre site. Vous avez été professeur d'histoire et vous vous passionnez pour la recherche historique et pour la généalogie. J'aimerais que vous reconstituez la vie de l'arrière-grand-père maternel de mon

mari. Frédéric est tout à fait partant, d'ailleurs, il serait heureux d'en savoir plus sur son ancêtre. Mais pour moi cela va plus loin. Je suis convaincue... enfin, je pense que ça pourrait libérer Louis de ses cauchemars. Ça paraît un peu dingue, mais j'ai le sentiment que cet homme attend que nous allions nous recueillir sur sa tombe. Sauf qu'on ne sait pas où il a été enterré. Ni même si on a retrouvé son corps. Et ni Frédéric ni moi n'avons la moindre idée de la façon de procéder. Vous, par contre...

Elle avait raison. Partir en quête d'un combattant de la Grande Guerre était on ne peut plus dans mes cordes, moi qui pendant des mois avais passé la plus grande partie de mes journées et parfois de mes nuits à explorer des documents de cette époque. J'acceptai la proposition sans hésiter.

Il était difficile d'établir un devis alors que je ne savais pas jusqu'où cela m'entraînerait. Je proposai de fixer une somme correspondant à une première étape, à savoir la reconstitution de l'arbre généalogique jusqu'au fameux arrière-grand-père, le tableau de ses états de service et la recherche d'informations sur sa mort. Si les Blondeau le souhaitaient, je pourrais ensuite envisager d'aller plus loin, par exemple en me mettant en quête de témoignages. L'aspect pécuniaire semblait d'ailleurs sans importance. La jeune femme était prête à tout pour aider son petit garçon, et je compris vite que son mari avait l'habitude de lui donner carte blanche. De plus, ils avaient bien senti que je travaillais par passion et non pour m'enrichir aux dépens de mes clients.

Que cette enquête me ramène à la Grande Guerre n'avait rien de surprenant, puisque c'était la parution de mon livre et la rencontre à la librairie qui avaient incité Laetitia Blondeau à se tourner vers moi. Pourtant, je ne pouvais chasser de mon esprit l'idée singulière que

cet enchaînement d'événements n'était peut-être pas le simple fruit du hasard.

OceanofPDF.com

4

Le devis pour les Blondeau pouvait attendre une heure ou deux, j'étais trop impatiente de partir à la recherche de Lucien Orgery.

Je le trouvais immédiatement sur le site *WikiGenWeb*. Le texte était succinct mais explicite :

Lucien Orgery est un artilleur fusillé pour l'exemple par l'Armée française durant la Première Guerre mondiale. Jugé de façon expéditive le 7 mai 1915 par un conseil de guerre incompetent, il est fusillé le jour même pour abandon de poste. Il est réhabilité par arrêt de la Cour de cassation le 28 janvier 1921.

Je consultai aussitôt le site *Mémoire des Hommes*, à la page de recherche des fusillés de la Première Guerre mondiale. La fiche de Lucien Armand Orgery indiquait qu'il était né le 1^{er} septembre 1887 à Carpentras. Soldat de deuxième classe au 9^e régiment d'infanterie (47^e division), il bénéficiait de la mention *Mort pour la France* puisqu'il avait été réhabilité moins de six ans après sa condamnation et son exécution. À la ligne *Genre de mort*, sa fiche de décès portait la mention : *Exécuté pour abandon de poste*. Ces mots avaient par la suite été barrés et on avait inscrit : *M.P.F.*, Mort pour la France. Il ne me restait plus qu'à consulter les minutes du jugement et les pièces de procédure pour connaître les motifs de sa condamnation et la raison de sa réhabilitation.

Les faits étaient simples. Un matin, Lucien Orgery avait été signalé manquant. Retrouvé trois jours plus tard couché dans une grange, dans un village à l'arrière du front, il avait été jugé et fusillé le jour même. Mais sa famille, soutenue par le député-maire de Carpentras, s'était battue pour qu'il soit réhabilité et avait obtenu gain de cause.

La lecture de l'arrêt de la Cour de cassation me sidéra. Comment avait-on pu condamner un homme dans de telles circonstances ?

Un retour sur l'enquête rapportait qu'un obus ennemi était tombé sur le caisson du canon de 75 pour lequel le canonnier Orgery remplissait les fonctions de chargeur. Le malheureux avait été projeté par l'explosion et s'était relevé à plusieurs mètres de là, perdant du sang par le nez et les oreilles. À ses camarades qui lui demandaient comment il se sentait, il avait répondu par des discours sans queue ni tête. On l'avait amené au poste de secours, et le médecin avait aussitôt ordonné une évacuation à l'arrière. Par la suite, Lucien Orgery avait eu un comportement des plus étranges, courant à toute vitesse comme s'il jouait à chat avec des gamins, ou tentant de grimper à un arbre pour attraper le sanglier qui s'était soi-disant réfugié au sommet. Puis il était parti dans la campagne. Lorsque, trois jours plus tard, on l'avait retrouvé, il apparaissait clairement qu'il n'avait plus toute sa raison. D'autre part, on ne pouvait l'accuser d'avoir abandonné son poste puisqu'il avait été évacué par ordre. Le jugement du conseil de guerre était donc cassé et annulé.

De telles aberrations n'avaient rien d'exceptionnel. Jusqu'en avril 1916, les conseils de guerre spéciaux fonctionnaient sur le flagrant délit, sans instruction préalable, sans recours en révision, sans que des témoins à décharge puissent intervenir, et sans que celui qui jouait le rôle d'avocat ait le temps de préparer sa défense. Beaucoup de condamnés étaient des jeunes gens épouvantés, rendus à demi fous par le vacarme incessant des explosions d'obus, des gamins brisés par la terreur. Mais les autorités ne se souciaient pas de justice. Seul comptait l'impact sur le reste de la troupe, qu'il fallait décourager de se rebeller. Le verdict était le même pour celui qui s'était réellement égaré lors d'une patrouille que pour celui qui

s'était caché pour ne pas participer à un assaut. Pour celui qui avait effectivement – mais sans témoin – reçu un éclat d'obus allemand, que pour celui qui avait demandé à un camarade de lui couper un doigt à la hache de façon à être envoyé à l'arrière. Certains, même, avaient été exécutés sans jugement. Un caporal abattait un homme pour une faute sans gravité et dissimulait cet assassinat en faisant enregistrer le nom du malheureux dans la rubrique des tués. Ou bien il ordonnait à un soldat qu'il voulait éliminer de poser des fils de fer barbelés devant les tranchées de première ligne. Ces crimes sans témoins étaient bien sûr restés impunis.

La condamnation de Lucien Orgery était révoltante, et l'amertume de ses descendants tout à fait compréhensible. Je ne doutais pas que l'homme qui m'avait suggéré d'enquêter sur lui fût l'un d'eux. Était-ce suffisant, cependant, pour me reprocher d'avoir retracé la vie d'un héros ?

Je repris ma lecture. Le jugement indiquait que Lucien Orgery avait été condamné par trois voix contre une. Qui, du président ou des trois juges, avait tenté de sauver le jeune deuxième classe ? Certainement pas le président, mais lequel des trois autres ? Je n'avais aucun moyen de le savoir puisque les votes étaient anonymes. En revanche, je compris bientôt pourquoi l'homme qui m'avait apostrophée semblait m'en vouloir personnellement.

Les trois juges étaient en effet : un capitaine du 9^e régiment d'infanterie, un lieutenant du même régiment, et : *Chevalier, capitaine du 14^e bataillon de chasseurs alpins.*

5

Tout au long de mes recherches sur mon grand-oncle, cela avait été une de mes craintes : découvrir qu'il avait été membre d'un conseil de guerre et avait dû décider du sort d'un de ses chasseurs, ou d'un soldat d'un régiment se trouvant dans la même zone du front. Lucien Orgery était mort à vingt-sept ans pour une faute qu'il n'avait pas commise, et Félix était l'un de ceux qui avaient dû le juger. J'espérais que la voix qui s'était prononcée pour la clémence était la sienne, mais la réponse à cette question me resterait toujours inconnue.

Je dormis mal. Le vent qui s'était levé en début de nuit secouait mes volets et faisait tinter le carillon métallique de la maison voisine, rythmant les paroles du descendant d'Orgery qui revenaient tel un leitmotiv : « C'est juste la façade, vous ne savez pas ce qu'il y a derrière. »

Non, bien sûr, je ne le savais pas. Nulle vie humaine ne baigne totalement dans la lumière, et chaque combattant de cette guerre pouvait dissimuler des zones d'ombre. Dans le cas qui me préoccupait, la voix qui s'était prononcée contre l'arbitraire d'une condamnation injuste avait peut-être été celle de Félix, mais peut-être pas. J'eus évidemment préféré ne jamais voir son nom figurer parmi ceux des juges d'un conseil de guerre.

Avant d'aller me coucher, j'avais pris le temps d'envoyer une proposition à Laetitia Blondeau. Sa réponse, positive comme je m'y étais attendue, arriva en fin de matinée, pleine d'espoir et d'enthousiasme. Elle ajoutait que, si je trouvais des informations vraiment intéressantes, on pourrait songer à en tirer un livre. Son

mari et elle étaient entièrement d'accord sur ce point : c'était très important pour Louis et pour ceux qui viendraient après lui.

Je déjeunai sur le pouce. Le temps de préparer un café, j'étais de nouveau devant mon ordinateur. Je me débarrassai des mails les plus urgents, puis j'imprimai le document que Laetitia Blondeau m'avait transmis et le punaisai sur le mur au-dessus de mon bureau. Son mari y avait noté quelques informations sur sa famille ainsi que les dates et lieux de naissance, de mariage et de décès qu'il avait pu retrouver. La liste en était malheureusement succincte.

Monique Aubert, sa mère, était décédée quelques mois auparavant. Et Daniel Blondeau, son père, un médecin taciturne, répondait invariablement à ses questions : « Ta mère ne parlait jamais de sa famille. » Frédéric avait cependant pu rassembler quelques éléments. Antoine Aubert et Marcelle Magne, ses grands-parents maternels, étaient nés tous les deux pendant la Grande Guerre. Marcelle était décédée en 1966 dans un accident de voiture, et Antoine en 1969 des suites d'un infarctus. Frédéric Blondeau, né en 1970, ne les avait donc pas connus et ne pouvait pas en dire grand-chose, sinon que son grand-père était receveur des Postes, que Marcelle et lui n'avaient eu qu'un enfant – Monique (sa mère) – et que tous deux, parisiens de souche, n'avaient jamais quitté le quinzième arrondissement.

Remonter à la génération précédente ne devait pas être très difficile. Il suffisait de consulter un acte d'état civil précisant la date et le lieu de naissance du père d'Antoine Aubert. L'acte de mariage de Marcelle et d'Antoine – les grands-parents –, par exemple. Je passai en revue les années précédant la naissance de Monique et trouvai bientôt ce que je cherchais. Le mariage qui avait uni Antoine Aubert, receveur des Postes, et Marcelle Magne, distributrice à la Poste,

avait eu lieu le 18 avril 1940. Les deux conjoints habitaient effectivement dans le quinzième arrondissement.

Mais cet acte de mariage ouvrait des horizons inattendus. Car si Marcelle Magne était née à Paris, Antoine Aubert, le grand-père maternel, *fils de François Alban Aubert et de Julie Bonnard, époux décédés*, avait vu le jour le 5 juillet 1915 à Orpierre (Hautes-Alpes). Or Frédéric Blondeau avait noté que sa famille était parisienne depuis plusieurs générations. J'étais tentée d'aller plus loin avant de faire part à mes clients de ce détail surprenant, mais Laetitia m'avait demandé de les tenir au courant de mes découvertes au fur et à mesure. Je lui envoyai donc dans l'après-midi un mail dans lequel je recopiai l'acte de naissance du grand-père. La réponse arriva le soir même, et cette fois elle venait de Frédéric. Il se prenait au jeu !

Bonsoir,

C'est incroyable ! Je n'ai jamais entendu parler des Hautes-Alpes concernant ma famille. Pas un souvenir, pas une photo ne m'y rattache, et ma mère ne parlait jamais de cette région. Si mon grand-père y est né, on peut supposer que sa mère en est partie après que son mari a été tué au front, peut-être pour chercher une place à Paris. Tout de même, des Hautes-Alpes à Paris, ce devait être une sacrée aventure pour une veuve avec un enfant en bas âge ! À moins qu'elle n'ait quitté les Hautes-Alpes que beaucoup plus tard ? Pensez-vous pouvoir nous donner davantage de précisions ? Nous sommes tous les deux impatients d'en savoir plus.

La question principale reste bien sûr la suivante : cela va-t-il vous permettre de retrouver la trace de mon arrière-grand-père ? J'imagine qu'il était originaire d'Orpierre, dont je découvre l'existence aujourd'hui et qui semble être un bled perdu en pleine montagne.

Merci et à très bientôt,

Frédéric Blondeau

J'avais volontairement passé sous silence une autre information importante : aussitôt en possession du nom et des prénoms de l'arrière-grand-père, j'avais consulté le site *Mémoire des Hommes*. La rubrique *Morts pour la France de la Première Guerre mondiale* ne listait pas moins de 1918 Aubert – un nombre pour le moins symbolique. Malheureusement, pas un seul ne portait les prénoms François Alban. Le seul Aubert né dans les Hautes-Alpes se prénomrait François Joseph, et les archives des Hautes-Alpes indiquaient qu'il avait épousé une certaine Eugénie Carbonel. Ce n'était donc pas le bon.

Avant de me lancer dans le travail de fourmi consistant à examiner une à une les fiches de tous les Aubert morts pour la France, dans l'espoir qu'une erreur sur le prénom s'était glissée quelque part, je pouvais du moins tenter de trouver la fiche matricule de François Alban Aubert, qui me fournirait son parcours militaire. J'ignorais sa date de naissance, mais la tâche n'avait rien d'insurmontable si le jeune Aubert résidait toujours dans les Hautes-Alpes l'année de ses vingt ans.

C'était le cas. Lorsque la réponse de Frédéric Blondeau était arrivée dans ma boîte mail, j'étais déjà en train de consulter la fiche matricule de son ancêtre.

François Alban Aubert, né à Orpierre le 11 avril 1890, cheveux châtain foncé, yeux châtain verdâtre, front fuyant, nez petit, taille 1 m 69. Incorporé à compter du 11 octobre 1911. Soldat de 2^e classe, puis caporal le 27 septembre 1912. Renvoyé dans ses foyers le 18 novembre 1913, certificat de bonne conduite accordé. Rappelé à l'activité par ordre de mobilisation générale au 140^e d'infanterie. Arrivé au corps le 3 août 1914. Parti aux armées le 15 août 1914. Réformé n° 2 par la commission de réforme de Gap du 22 juillet 1915 pour épilepsie constatée.

François Alban Aubert avait donc passé moins d'un an au front et était rentré à Orpierre à la fin du mois de juillet 1915, en mauvaise santé mais vivant ! Quelques mois sur les champs de bataille avaient dû être une rude épreuve pour un homme sans doute fragile physiquement. *Réformé n° 2* signifie que la maladie a été contractée pendant le service, mais qu'elle n'est pas due à une blessure de guerre. L'épilepsie d'Aubert était donc apparue alors qu'il se battait pour la patrie, mais il n'avait pas été blessé en combattant.

Je décidai de partir en quête de son acte de décès, et le trouvai rapidement : François Alban Aubert était décédé à Orpierre le 10 décembre 1918. Soit plus de trois ans après avoir quitté le front. Décembre 1918 faisait inévitablement penser à la grippe espagnole. Ou bien l'épilepsie s'était aggravée après le retour chez lui du malheureux poilu.

Quoi qu'il en soit, il n'était pas mort pour la France.

OceanofPDF.com

6

Les Blondeau seraient sans aucun doute déçus. Sans compter qu'apprendre en outre que l'aïeul de Louis avait été épileptique ne pourrait réjouir ces parents qui se faisaient suffisamment de souci pour leur petit garçon.

Frédéric éprouverait probablement de la compassion pour son arrière-grand-père, rentré malade dès 1915 et décédé trois ans plus tard. Peut-être en revanche aurait-il du mal à admettre le mensonge qui avait fait de lui un héros. Un mensonge qui n'eût pas tenu longtemps si la famille était restée à Orpierre, où l'histoire de François Aubert devait être connue de tous, de même que l'absence de son nom sur le monument aux morts. À Paris, au contraire, personne ne pouvait mettre en doute cette belle légende.

La mauvaise nouvelle pouvait attendre. J'envoyai un mail commun aux deux Blondeau pour les informer que la recherche s'avérait plus compliquée que prévu et qu'il leur faudrait patienter. J'ajoutai que nous ne partions peut-être pas dans la bonne direction. *En admettant, écrivis-je, que les cauchemars de Louis soient un écho des combats d'il y a un siècle, ne pourrait-on envisager que l'aïeul en question se situe du côté de Laetitia ?*

Cela allait les occuper durant un moment. Avec un peu de chance, ils dénicherait un héros mort pour la France du côté de la maman de Louis et me chargeraient d'enquêter sur cet autre aïeul.

En attendant leur réponse, je pouvais toujours essayer de broser un tableau plus précis de la vie de François Aubert. Les perspectives étaient cependant beaucoup moins prometteuses que je l'avais espéré.

Je m'attelai dès le lundi au dossier du pianiste de jazz, à vrai dire sans enthousiasme. En milieu d'après-midi, j'étais en train de pester à haute voix contre les annotations de mon client lorsque le téléphone sonna. C'était mon frère.

— Je voulais m'assurer que tu avais bien digéré, dit-il. Le dîner de samedi et les commentaires désagréables du type de l'autre soir.

— Impeccable ! répondis-je. Du moins pour le dîner. Pour le reste, c'est un peu plus compliqué.

Je lui annonçai ce que j'avais découvert concernant Lucien Orgery et la participation de Félix au conseil de guerre.

— Mince ! s'exclama mon frère. Remarque, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. C'est peut-être lui qui a voté *non coupable*, et dans le cas contraire il ne devait pas vraiment avoir le choix si ça se passait à main levée. Dans le contexte du moment, tu imagines un capitaine de chasseurs alpins votant l'acquittement ?

— Mais ce pauvre gars avait perdu la tête !

— On est d'accord, il n'avait pas mérité de terminer comme ça. Seulement tu n'as pas assisté aux débats, tu ne sais pas comment il se comportait avant d'avoir reçu son obus, en fait tu ne sais presque rien. Et en admettant même que l'oncle Félix ait voté la mort ? Apparemment, il était comme grand-père, courageux et n'ayant peur de rien. Il avait quatre ans quand il a perdu sa mère, il avait été élevé à la dure, il ne devait pas trop aimer les mauviettes.

— Rien ne dit qu'Orgery était une mauviette.

— N'empêche. Pour les chefs, un soldat qui débloquait était un soldat sur lequel on ne pouvait plus compter et qui risquait de donner de mauvaises idées à d'autres, point barre. Ça me choque autant que toi, mais à quoi bon te torturer pour une question à laquelle tu ne peux pas avoir la réponse ?

— J'ai écrit un livre, des centaines de personnes le liront peut-être, alors je veux être juste, tu comprends ? Je ne supporterais pas de me dire qu'il y a des erreurs, que le portrait que j'ai fait ne correspond pas à la réalité.

— Oh, la réalité... Un grand mot pour quelque chose de terriblement mouvant. Tout dépend de quel côté on la regarde. En admettant que les faits soient exacts, personne ne sait vraiment ce qui se cache derrière.

Ce fut plus fort que moi, j'insistai :

— Tout de même, si un homme est mort parce que personne n'a osé se lever pour le défendre...

Mon frère soupira, puis répliqua avec agacement :

— Et alors ? Qu'est-ce que tu comptes faire, un siècle après ? Arrête un peu de te sentir coupable de tout ! Tu n'as pas participé au conseil de guerre, tu n'es pas responsable des décisions et des actes de tes ancêtres !

— Oh là, du calme ! Je ne dis pas que je suis responsable mais... Bon, on change de sujet. Quand est-ce que je peux venir pour le partage ?

— Quand tu veux. Le week-end prochain ?

— Pourquoi pas ? À condition bien sûr que j'aie bien avancé dans mon travail. Je te dirai ça dans quelques jours, d'accord ?

— Pas de problème. Et pour revenir à l'oncle Félix...

— On a dit qu'on changeait de sujet.

— Juste un truc. Je repense à une anecdote que tu racontes dans ton livre. Le coup du gendarme qu'il avait engueulé parce qu'il avait mal parlé à un de ses chasseurs. Le gendarme avait refusé de donner son nom, alors l'oncle Félix l'avait traité de lâche, après quoi il s'était fait remonter les bretelles par le général. J'avais trouvé ça génial, ça donnait une bonne idée du personnage. Tu crois qu'un

officier prêt à risquer les remontrances de son général pour défendre l'honneur d'un de ses hommes condamnerait à mort un pauvre type qui a perdu la tête ? Et tu crois qu'il serait *adoré de ses chasseurs* ? Si tu veux mon avis, la voix manquante du conseil de guerre, c'était la sienne.

— L'histoire ne se bâtit pas avec des « à mon avis ».

— Et en admettant qu'il ait voté la mort ? L'épisode de sa blessure au poumon et l'énergie avec laquelle il s'en est sorti suffiraient pour qu'on lui pardonne sa sévérité. Si tu veux un conseil, tu devrais ranger la Grande Guerre dans un tiroir.

— Ça va être difficile dans l'immédiat. Des gens qui étaient à la librairie vendredi me demandent de faire des recherches sur un de leurs ancêtres mort pour la France. Le hic, c'est que l'ancêtre en question est décédé chez lui après l'Armistice.

— Aïe ! Alors l'affaire tombe à l'eau ?

— Pas tout à fait. Ce serait intéressant de savoir pourquoi on a toujours raconté qu'il était mort au front. Tu me connais, je ne vais pas lâcher comme ça.

Mon frère rit.

— Le contraire m'étonnerait. Bon, je retourne à mes nerfs coincés et à mes articulations bloquées. Essaie de ne pas passer toutes tes soirées avec tes fantômes de poilus et occupe-toi de ta vie. Les vivants, c'est bien aussi !

J'estimais m'occuper assez bien de ma vie, du moins la plupart du temps. Dès que je me trouvais face à un mystère, en revanche, j'étais comme une toxicomane en manque. Écrire le livre sur Félix avait été un éprouvant mais beau voyage que nous avons fait ensemble, lui penché sur mon épaule et guidant ma main, et taper le mot *FIN* m'avait empli de mélancolie. Voilà pourquoi l'idée d'enquêter sur l'aïeul de Frédéric Blondeau m'enthousiasmait.

C'était reprendre la route, une route toute proche de la première, retrouver les émotions que j'avais éprouvées à côtoyer ces hommes dont la jeunesse avait été détruite.

Lucien Orgery était venu projeter une grande ombre sur cette route, mais je ne devais pas la laisser obscurcir le soleil. Personne ne saurait jamais ce qui s'était joué ce 7 mai 1915. Félix avait-il voté pour ou contre la mort du jeune soldat ? Quelle que soit la réponse à cette question, elle ne devait pas entacher l'honneur d'un homme dont le courage n'avait jamais failli. Mon frère avait raison, notre grand-oncle avait fait preuve d'une remarquable bravoure dès le début de la guerre.

OceanofPDF.com

7

Le 26 août 1914, moins d'un mois après le début des hostilités, il avait été grièvement blessé. Je ne me souvenais pas que ma mère l'ait relaté, mais je l'avais appris en lisant le *Journal des marches et des opérations* de son bataillon.

Ce type de document, rédigé au fil des jours, se limitait à des comptes rendus objectifs et dépourvus de pathos. Dans cette guerre inhumaine où tout était porté à l'extrême, cependant, les faits parlaient d'eux-mêmes et faisaient souffler sur certaines pages un vent d'épopée.

Le 26 août, donc, alors que le bataillon marchait en direction de Raon-l'Étape, les chasseurs avaient été pris sous le feu ennemi. Le compte rendu détaillé du JMO m'avait permis de me glisser sans difficulté sous l'uniforme de Félix pour revivre ces moments. L'inspiration qui l'avait poussé à amener ses hommes à couvert, la course effrénée sous les arbres, l'effroi en entendant de nouveau siffler les balles et les éclats de shrapnels, maintenant terriblement proches, les cris étranglés et le bruit étouffé des hommes qui tombaient. Jusqu'au moment où à son tour il avait été touché de plein fouet. Ces instants terribles, je les avais racontés dans mon livre. Les relire allait m'aider à entrer de nouveau en résonance avec les épreuves qu'avaient traversées tous ces hommes. Que François Alban Aubert, lui aussi, avait subies.

26 août 1914

Félix s'est senti projeté en arrière comme s'il avait rebondi avec violence contre un mur invisible. Sa poitrine a été transpercée par un

éclair brûlant, et presque aussitôt un engourdissement l'a paralysé, le souffle coupé. Puis il s'est élevé dans les airs, sans effort, sans à-coups, au-dessus des bois qui s'étiraient, des arbres qui tantôt grandissaient tantôt rapetissaient comme derrière une vitre battue par la pluie. En dessous de lui, entre les arbres, des corps gisaient dans toutes les positions. L'un d'eux l'attirait particulièrement. Il s'est laissé descendre pour s'approcher de lui, a observé avec curiosité le sang qui coulait sur la vareuse et imprégnait la mousse. Il a détaillé le visage blême, aperçu la tarte 1 projetée à quelques pas de là. Et soudain il a reconnu cet homme. C'était lui.

Quand il a voulu rentrer dans son corps pour lui redonner vie, il a été comme aspiré à une vitesse vertigineuse dans ce qui ressemblait à une tranchée creusée profondément sous terre. Il n'éprouvait ni peur, ni angoisse, mais paix et douceur. Il a commencé à avancer sans avoir besoin de mouvoir les pieds, en apesanteur.

Dans un halo luminescent, une femme est soudain apparue qui le regardait tendrement. Il a essayé de s'approcher d'elle, mais elle s'est éloignée en murmurant : « Plus tard. » Cette femme, c'était sa mère. Il aurait été bien en peine de la reconnaître, l'image s'en était estompée depuis trop longtemps, et pourtant il n'a eu aucun doute.

S'il était trop tôt pour la rejoindre, cela signifiait qu'il allait vivre.

À quel moment ses chasseurs, constatant qu'un souffle de vie l'animait encore, avaient-ils voulu le porter jusqu'au poste de secours ? Presque aussitôt sa chute, ou plus tard, quand le feu s'était tu ? Toujours est-il qu'il avait alors trouvé la force de leur ordonner de le laisser là pour éviter d'être pris par les Allemands. Il était donc resté longtemps ainsi au milieu des odeurs de poudre et de sang, entouré des plaintes des mourants, une petite toux sèche

lui déchirant les poumons, de grandes plages d'inconscience lui apportant un soulagement illusoire.

Des voix le tirent soudain de sa torpeur. On se penche vers lui, des mains le tâtent, lui arrachant un hurlement intérieur.

— Dieser ist tot, *grommelle une voix grave.* Wir lassen ihn in Ruhe sterben.

— Nein, kuck mal ! Er atmet noch.

— Kein Scherz ! Für wie lange ?

— Trotzdem. Wir müssen ihn nehmen².

Félix tremble d'humiliation. Le voilà donc aux mains de l'ennemi ! Il va être conduit en Allemagne, parqué dans un camp de prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. Qui sait s'il ne sera pas considéré par ses chefs comme un lâche qui a renoncé à se battre et choisi de se rendre ? Mieux vaudrait encore être mort !

Les jours et les nuits qui suivent ont les couleurs d'un cauchemar. Quand Félix parvient à entrouvrir les yeux, des images imprécises tremblent devant lui. Des lueurs dans l'obscurité, des visages fantomatiques, un empilement de rondins auxquels est accrochée une lampe à acétylène. De temps à autre, une douleur fulgurante lui vrille le cœur, une déflagration lui fait éclater le crâne, il serre les dents pour ne pas hurler. Puis le silence revient et il n'y a plus de vivant en lui qu'une flamme minuscule, une lueur qui vacille.

Lorsqu'elle paraît sur le point de s'éteindre, il se dit que c'est la fin et il en éprouve presque du soulagement, car mieux vaut mourir que perdre la liberté. Cependant, la petite flamme renaît toujours, entêtée, obstinée. Et avec elle monte la souffrance, les tentatives désespérées pour aspirer un peu d'air, l'épuisement, le froid glacé alternant avec les suées infernales, la toux qui déchire les poumons, l'impossibilité d'articuler un mot, de répondre aux hommes qui se

penchent vers lui en prononçant des paroles qu'il ne comprend pas. Est-ce le purgatoire dont parlait le catéchisme ? Que sera alors l'enfer !

Il était resté pendant plus deux semaines aux mains des Allemands. Peut-être étaient-ce eux qui l'avaient opéré, dans les conditions rudimentaires qu'on imagine : désinfection de la plaie à la teinture d'iode pure, illusoire anesthésie à l'éther et au chloroforme, recherche du projectile et introduction d'une aiguille entre les deux feuillets de la plèvre pour évacuer la poche d'air... Ou bien l'avait-on laissé agoniser sans rien tenter ? Combien de temps survit-on avec un poumon perforé ?

Toujours est-il qu'il respirait encore lorsque, le 12 septembre, l'inespéré s'était produit.

Une grande agitation l'environne soudain. Un va-et-vient tumultueux, des voix pressantes, nerveuses, des bruits lourds sur le parquet. Même au sein de sa torpeur, Félix reconnaît les signes avant-coureurs d'un départ qui semble dicté par l'urgence et ressemble fort à une déroute. Se pourrait-il que les Prussiens aient essuyé une défaite et que les troupes reculent ? Ce qui signifie qu'ils vont emmener les prisonniers. Un voyage qui pour Félix aura des allures de chemin de croix, aussi bien moralement que physiquement.

Des hommes s'approchent de lui.

— Der bleibt hier. Würde unterwegs krepieren.

— Armer Kerl...

— Er wird nicht lang leiden³.

Ils s'éloignent. L'effervescence se prolonge pendant plus d'une heure, des moteurs vrombissent, et bientôt un silence de mort

envahit les lieux. Félix a donc bien compris ce qu'ont dit les deux hommes. « Pas question d'emmener celui-là, il nous claquerait entre les doigts. »

Cela signifie que c'est la fin. Lorsque le mince filet d'air qu'il parvient encore à faire pénétrer dans ses poumons au prix d'une immense souffrance ne passera plus, il mourra asphyxié, sans personne pour poser une main apaisante sur son front.

Il pense à tous les compagnons qu'il a vu mourir. Aux plus chanceux, tués en plein élan, mais aussi à ceux dont l'agonie a duré une nuit entière ou davantage, ou qui ont été ensevelis après l'explosion d'un obus. C'étaient toujours les autres qui mouraient. Il était convaincu qu'il avait encore trop à faire pour partir si tôt, que la vie ne pouvait l'abandonner alors qu'il l'aimait tant. Il s'est trompé, il va être fauché en plein vol, il ne connaîtra pas l'issue de cette guerre, il ne reverra pas les siens.

La douleur et l'angoisse refluent par moments, le laissant glisser de nouveau dans une miséricordieuse léthargie. Il flotte entre deux eaux comme une algue ballottée par le ressac, qui parfois affleure à la surface pour aussitôt couler vers les profondeurs.

— Bon Dieu de bon Dieu !

Une voix le tire soudain de son inconscience. Il entrouvre les yeux, discerne avec peine une silhouette sombre penchée sur lui. Il lui semble reconnaître la forme d'une tarte de chasseur alpin.

— Bon Dieu de bon Dieu ! répète la voix. Si c'est pas un miracle !

L'homme s'éloigne et Félix l'entend crier :

— Le lieutenant Chevalier est vivant !

Il était vivant, certes, mais dans quel état de faiblesse pour que les Allemands, au moment d'évacuer la petite ville où il avait été soigné, l'aient jugé intransportable ?

Dans la liste des 19 tués, 81 blessés et 4 disparus relevée à la date du 26 août, le petit trait figurant dans la colonne des tués en regard de son nom avait été barré et remplacé par un autre dans la colonne des blessés. Le rédacteur avait noté en marge :

Le lieutenant Chevalier, laissé pour mort dans le bois de Répy le 26 août, a été recueilli par les Allemands et soigné par eux à Moyenmoutier où nous l'avons retrouvé le 12 septembre après l'évacuation de Moyenmoutier par l'ennemi.

Le Service des archives hospitalières des armées n'a malheureusement aucune trace de son dossier. Impossible, donc, de savoir où il avait passé sa convalescence. Était-il retourné chez son père dans le Cantal ? Alors, dans sa petite chambre au-dessus de la boulangerie, il avait sûrement évoqué des souvenirs d'enfance, sa mère partie si tôt, les expéditions en forêt et les conversations avec son frère aîné. Le moment où il avait décidé de devenir militaire, les années de travail acharné pour être admis chez les chasseurs alpins. Sans doute n'avait-il pas alors pressenti quelle guerre inhumaine l'attendait, les hommes de plus en plus jeunes envoyés au front pour remplacer les dizaines de milliers de morts, les villages déserts, les familles détruites.

En tout cas il avait repris des forces et bientôt fulminé d'être contraint à l'inactivité, puisqu'il avait rejoint son bataillon dès le 6 décembre. Et il devait avoir retrouvé toute sa vitalité et son énergie, car à son retour on lui avait confié le commandement d'une compagnie.

La colère du descendant de Lucien Orgery était légitime, et je comprenais qu'il ait éprouvé un choc en lisant le nom d'un des trois juges sur la couverture de mon livre. Mais je lui refusais le droit de mettre en doute le courage de Félix.

8

Lorsque j'allumai mon ordinateur le lendemain matin, un mail de Frédéric Blondeau s'affichait dans ma boîte. Tout en se gardant d'évoquer la possibilité d'un lien entre son aïeul et les cauchemars de Louis, il manifestait maintenant un réel intérêt pour mon enquête.

Ce n'est pas du côté de ma femme que vous trouverez un mort pour la France. Son grand-père paternel avait été réformé pour faiblesse cardiaque, et l'autre grand-père n'a pas été mobilisé car il avait sept enfants. Pas de grand-oncle, rien que des grands-tantes. Le seul candidat, si on peut dire, est donc bien François Aubert. Vos difficultés à retrouver sa trace viennent peut-être d'une confusion sur le prénom ou d'une mauvaise orthographe du nom ? Aubert est pourtant un patronyme très courant.

Je ne pourrais pas dissimuler la vérité très longtemps sans qu'il se pose des questions sur mes capacités. Lui et Laetitia avaient certainement parmi leurs relations un ou deux généalogistes amateurs, à qui ils finiraient par demander comment procéder pour retrouver un ancêtre mort pour la France. J'avais intérêt à mettre provisoirement de côté mon pianiste pour me concentrer sur François Aubert et sa famille.

Je pris mon café debout devant la porte-fenêtre. La tempête qui avait balayé la côte était allée se perdre dans les terres. Sous un ciel parcouru de nuages sombres, le soleil faisait des apparitions spectaculaires. Avant de regagner les Hautes-Alpes, je décidai d'aller marcher sur le sentier douanier, qui porte ici le nom croquignolet de *sentier des culs salés* en souvenir des contrebandiers du sel. La féerie de bleus, de gris et d'ors

transformait le paysage en une aquarelle gigantesque et changeante. Sans quitter des yeux ce tableau somptueux, je listais intérieurement les différentes étapes de ma recherche. Je marchais vite, impatiente de savoir si j'allais découvrir la raison du mensonge transmis par les descendants de François Aubert.

Aussitôt rentrée, je rallumai mon ordinateur et imprimai la fiche matricule d'Aubert. Puis je consultai le JMO de son régiment, le 140^e d'infanterie. Les yeux rivés à l'écran, je parcourus les pages depuis le tout début de la guerre jusqu'au 22 juillet 1915, date à laquelle Aubert avait été réformé. Je ne repérai son nom nulle part. Je n'en fus pas étonnée, car les simples soldats de deuxième classe n'étaient mentionnés dans les JMO que lorsqu'ils avaient accompli un acte exceptionnel ou, bien sûr, lorsque leur nom figurait dans les longues colonnes répertoriant les morts, les blessés et les disparus.

Je revins en arrière, au tout début de la guerre, et dressai la liste des périodes d'opérations entre le 3 août 1914 et le 22 juillet 1915, date à laquelle François Aubert était passé devant la commission de réforme. Cette date de juillet 1915 m'en rappelait une autre. Je consultai mes notes. Effectivement, Antoine Aubert, le grand-père de Frédéric, était né le 5 juillet de la même année. François était donc rentré juste à temps pour connaître son fils.

Un réflexe acquis au cours de mes recherches généalogiques m'incita à calculer la date de la conception de l'enfant. Au début du vingtième siècle, avant l'apparition des premières couveuses, les chances de survie d'un bébé né à moins de sept mois de gestation étaient quasi nulles. On pouvait donc situer la conception du petit Antoine entre le début du mois d'octobre et le début du mois de décembre – au plus tard à la mi-décembre – 1914. Deux mois et demi durant lesquels François Aubert se trouvait au front, très loin des Hautes-Alpes. Les premières permissions n'avaient pas été

autorisées avant juin 1915. Aubert appartenait-il à une des catégories qui auraient pu à la rigueur en bénéficier dès l'automne 1914 ? Son acte de naissance m'apprit que son père était maréchal-ferrant. La présence du fils n'avait donc aucune raison d'être exigée pour les moissons. Par ailleurs, n'ayant pas été blessé, il n'était pas non plus rentré chez lui pour une convalescence.

La conclusion s'imposait : il ne pouvait pas avoir séjourné à Orpierre durant l'automne 1914, ce qui signifiait qu'il n'était pas le père d'Antoine ! Il avait épousé Julie Bonnard et avait reconnu l'enfant, mais il n'était pas son père biologique.

Je n'aurais donc pas à annoncer à mon client qu'un ancêtre de Louis avait été épileptique. Serait-il amusé d'apprendre que son arrière-grand-mère s'était trouvée enceinte alors qu'elle n'était pas mariée ? Cette découverte présentait en tout cas l'avantage d'ouvrir une échappée dans une direction inattendue. Si François Aubert n'était pas mort pour la France, tel était peut-être en revanche le cas du père biologique d'Antoine, avec qui la jeune Julie Bonnard avait selon toute vraisemblance vécu une histoire d'amour avant d'épouser Aubert. Mais qui était cet amant inconnu ?

J'envoyai aussitôt un mail pour proposer à Frédéric Blondeau de me téléphoner dès que possible. Ce qu'il fit le soir même. Il se présenta d'une façon un peu cérémonieuse, comme s'il appelait un client pour détailler avec lui un tableau comptable. Je me fis la réflexion que lui et sa femme étaient comme le Soleil et la Lune, le chaud et le froid, l'enthousiasme et la circonspection. Lorsque j'entrai dans le vif du sujet, cependant, il sortit de sa réserve et s'exprima presque comme si nous étions des amis de longue date.

— Je me demande comment vous avez pu apprendre tout ça en deux jours ! s'exclama-t-il. Si vous avez raison, et si le père biologique de mon grand-père est bien mort pour la France, ça veut

dire qu'on a transmis en même temps le vrai et le faux. C'est bien ça ? On aurait menti sur l'identité du vrai père, et on aurait fait croire que l'autre, le père adoptif, avait été tué au front. Une histoire de fou, non ?

Depuis des années que j'explore l'histoire des familles, j'ai vu des choses beaucoup plus surprenantes.

— Vous n'imaginez pas les romans qu'échafaudent les gens pour laisser une belle image derrière eux. Un père illégitime fait désordre, et un homme réformé en pleine guerre n'est pas non plus considéré comme très honorable. C'est tellement mieux de prétendre que le père officiel et le Mort pour la France ne font qu'un !

— Cette légende viendrait des parents de François Aubert ?

— Plus probablement des parents de Julie. Ils l'ont sans doute aidée à élever son enfant après la mort de François. Voici comment je vois les choses : après la mort de celui-ci, en décembre 1918, ils ont emmené Julie et Antoine le plus loin possible d'Orpierre, à Paris, où elle n'aurait plus à subir les regards dédaigneux des villageois envers la veuve d'un homme jugé inapte au combat, et qui par-dessus le marché avait eu un enfant alors qu'elle n'était pas mariée.

La voix de Laetitia résonna en arrière-plan, et Frédéric, qui avait certainement mis le haut-parleur, me répondit :

— Ma femme pense que les cauchemars de Louis pourraient être un rappel du mépris subi par ses parents. Excusez-moi, mais je trouve ça complètement tiré par les cheveux.

— Ce serait une explication possible. Mais les longs fusils et la chute dans le cratère évoquent plutôt un épisode se déroulant sur le front. Pour l'instant, je n'ai aucun élément pour savoir lequel des deux hommes cela concerne. Ce que je crois, c'est qu'une fois à Paris, les grands-parents et Julie ont reconstruit le passé en mêlant le père biologique et le père légitime pour en faire une seule figure,

celle d'un héros que l'enfant pourrait admirer. Un héros portant le nom du père légitime, François Aubert. C'est l'hypothèse la plus vraisemblable, mais cela reste pourtant une hypothèse. On n'a pas la certitude que le père biologique soit mort pour la France.

— Et comme on ne sait pas qui est cet homme...

J'admis que je ne voyais pas, dans l'immédiat, comment découvrir son identité.

— À moins de retrouver des correspondances, ajoutai-je. Seulement...

— Des correspondances ? Je vous arrête tout de suite : je n'ai pas le moindre papier de famille ! Rien ne dit d'ailleurs que Julie ou son amant aient su écrire.

— Qui sait ? dis-je pour ne pas fermer totalement la porte. Les documents administratifs ont beau ne donner que des dates et des noms de lieux, l'association d'éléments disparates est parfois significative.

Puis je répétais, car je n'étais guère optimiste :

— Parfois.

Frédéric Blondeau eut un petit rire.

— Je ne crois pas aux miracles. Inutile de monopoliser votre temps sur une recherche dont les chances d'aboutir sont quasi nulles. Mieux vaut en rester là pour l'instant. Je fais dès ce soir le virement correspondant à vos premiers travaux.

— Si c'est ce que vous souhaitez...

Peut-être pour me reconforter, et aussi pour calmer sa femme que j'entendais protester, Frédéric Blondeau ajouta :

— On peut toujours y réfléchir chacun de notre côté. On en reparlera si quelqu'un entrevoit une piste.

Je ne comptais guère sur lui pour cela, pas plus que je ne voyais comment relancer l'enquête.

9

J'avais heureusement fort à faire par ailleurs. Je tenais à avancer la biographie de mon pianiste avant qu'il ne m'envoie un mail de relance irrité. Et, le mercredi matin, je trouvais dans ma boîte aux lettres les épreuves d'un livre à relire au plus vite. D'autre part, après avoir constaté au moment de laver la vaisselle du déjeuner que l'eau était froide, et vérifié que les radiateurs l'étaient également, je dus batailler longuement au téléphone pour obtenir que quelqu'un vienne remettre la chaudière en état de marche le vendredi. Les vents de la fin octobre qui s'engouffraient par la fenêtre mal jointe du palier avaient refroidi la maison, et j'attendais depuis quinze jours une livraison de bois qui tardait.

Mais il n'est pas toujours nécessaire d'être concentré sur un travail pour que celui-ci progresse. Tandis qu'on accomplit machinalement des tâches fastidieuses, le cerveau continue à fonctionner, souvent alors même qu'on n'en a pas conscience, et une idée peut jaillir tout à coup avec une clarté stupéfiante.

C'est ce qui se produisit alors que je corrigeais les épreuves de *Femme de bosco*, la dernière biographie que j'avais écrite. J'y retraçais la vie d'une vieille dame qui avait été fille, sœur et épouse de marin. Elle avait accouché seule de ses cinq enfants, allumé d'innombrables cierges à l'église, beaucoup attendu et beaucoup pleuré. Puis, lorsque son mari avait pris sa retraite, elle s'était demandé comment elle supporterait de l'avoir tout le temps dans les pattes, comme elle disait. Mais il avait été foudroyé sur la jetée un jour d'orage avant qu'elle ait trouvé la réponse à sa question. Elle avait alors consacré une grande partie de son temps libre à

ramasser des bois flottés sur la grève et à les assembler pour créer des animaux réalistes ou fantastiques. Elle les avait longtemps vendus sur les marchés, puis un de ses fils lui avait suggéré de les mettre en vente sur Internet et elle avait assez bien réussi. Elle était pleine d'humour, sa maison sentait le feu de bois et le pain d'épices, les entretiens avaient été des moments de grand bonheur. Après chaque rendez-vous, je la quittais avec la conviction que même une vie très difficile pouvait être belle.

Cette fois encore, le magnétisme que dégageait cette vieille dame aujourd'hui à demi-aveugle opéra, alors que je relisais un paragraphe dans lequel j'avais écrit : *Le jour de l'enterrement, j'ai vu arriver un homme que je ne connaissais pas. Il a suivi le cortège jusqu'au cimetière, et, au moment où les dernières prières s'envolaient vers le ciel, il s'est incliné devant moi avec respect et a glissé entre mes mains un gros cahier tout gondolé qui avait l'air d'avoir été repêché au fond de l'eau. C'était le journal de bord qu'il avait écrit alors qu'il était sous les ordres de mon Yvon. Il y parlait de son bosco à toutes les pages.*

Ce journal de bord, elle me l'avait confié. Le style en était maladroît, calleux comme des mains de marins, buriné comme un visage brûlé par le soleil et le sel, mais il vous emmenait au large et vous faisait traverser les tempêtes. Il était magnifique, c'était impossible d'envisager qu'il disparaisse avec la vieille dame. Je lui avais proposé de le transcrire et de le publier en ligne, si j'obtenais l'autorisation de la famille du matelot dont le nom était indiqué sur la page de garde.

La mention de ce journal venait de me donner une idée. J'abandonnai aussitôt la femme du bosco pour rallumer mon ordinateur et aller sur le *Forum 14-18*. Combien de fois ne l'avais-je pas exploré dans l'espoir d'y voir figurer le nom de Félix ? Je me

connectai à mon compte et lançai une recherche sur *François Aubert*, sans aucun succès. Je tentai 140^e RI. Le régiment était cité à de nombreuses reprises, mais je passai plus d'une heure à parcourir toutes les publications sans rien trouver de significatif. Je décidai de créer un nouveau message :

140^e RI. Dans le cadre de recherches que j'effectue pour ma famille, je suis intéressée par toute information concernant un soldat de deuxième classe nommé François Aubert, né à Orpierre (Hautes-Alpes) et réformé en juillet 1915. Témoignages, photos et correspondances seraient les bienvenus.

Les chances de recevoir une réponse étaient infimes, et je n'étais pas assez naïve pour espérer voir surgir une lettre de François Aubert relatant ses malheurs conjugaux. Pourtant, si, comme je le pense, le désir soudain de se pencher sur la vie d'un aïeul n'est pas le fruit du hasard mais répond à une demande silencieuse du défunt, alors la bouteille que j'allais jeter à la mer serait peut-être repêchée.

Le vendredi matin, chaudière réparée, bois livré et épreuves retournées à l'imprimeur, je décidai de partir pour Versailles. Le temps s'était mis à la pluie, ce qui convenait parfaitement à une occupation d'intérieur – le partage des meubles avec mon frère.

J'appelai celui-ci, il me répondit qu'il m'attendait, et en milieu d'après-midi je fermai la maison.

10

Je n'étais pas retournée à Versailles depuis plus de deux mois. Quand je descendis du train de banlieue, l'odeur si caractéristique de la brume venue des bois tout proches me sauta à la gorge. Adolescente, j'avais détesté cette humidité qui stagnait de l'automne jusqu'au début du printemps, mouillant parfois les trottoirs alors même qu'il n'avait pas plu. Versailles n'a jamais oublié qu'elle a été construite sur des marécages.

Le quartier où nous avons habité, autrefois si vétuste que les caves de certains immeubles abritaient des armées de souris, avait bénéficié de belles rénovations, et pourtant il me faisait toujours penser à une vieille dame qui ressort année après année les robes de ses premiers bals. Tout comme la maison, d'ailleurs. Dissimulée derrière le porche et la cour d'un immeuble, entourée de petits jardins sommeillant à l'abri de hauts murs de pierre, elle avait un air effacé et méditatif de maison de curé à l'écart du monde.

Quand il l'avait reprise, mon frère s'était contenté de rafraîchir les peintures et de rénover l'électricité, mais une partie des meubles de mes parents y étaient restés dans l'attente du partage.

— Je te préviens, m'annonça-t-il dès que j'eus posé mon sac de voyage, je n'ai pas trouvé un moment pour cuisiner.

— Parce que ça t'arrive ?

Par chance, la médiocrité de ses talents culinaires est contrebalancée par une gourmandise raffinée et de très larges moyens financiers : il connaît les meilleurs traiteurs et sait accorder vins et mets. Le mâcon blanc qu'il sortit pour l'apéritif était

délectable, et le poulet à la crème de citron qu'il avait prévu me convenait à la perfection.

Je lui laissai le soin d'allumer le feu dans la cheminée tandis que je mettais le couvert.

— Les parents ne faisaient pas souvent des flambées, remarqua-t-il quand je le rejoignis au salon.

— Ils devaient avoir peur qu'on ne déclenche un incendie. Autrefois, on avait peur de tout.

Mon frère rectifia, à juste titre.

— Disons plutôt que ce n'étaient pas les mêmes peurs que maintenant. On nous laissait marcher sur la Pièce d'eau des Suisses gelée, rentrer de l'autre bout de la ville en vélo après la tombée de la nuit...

— Et sans casque ! Tu as raison, les parents étaient sévères mais on avait quand même pas mal de liberté.

Mon frère, occupé à remplir les verres, s'arrêta net.

— Stop ! Je ne veux pas entendre que *c'était le bon temps*.

— C'est toi qui as commencé. Et tu avoueras que...

Nos conversations sont souvent émaillées de « Tu avoueras que », « Si tu étais un peu logique », ou encore « Tu n'as pas écouté ce que j'ai dit », mais ces escarmouches ne sont qu'un rituel destiné à ressusciter notre enfance. La soirée fut joyeuse et animée, teintée cependant, pour moi en tout cas, d'une mélancolie insidieuse, tantôt discrète tantôt s'agrippant à moi comme un chat qui réclame sa pitance. Ce n'était pas agréable de penser que des inconnus vivraient bientôt ici, *chez nous*, enlaidiraient peut-être la maison avec une décoration d'un goût douteux, qu'il pourrait leur prendre la fantaisie d'abattre des cloisons ou de remplacer les vieux planchers qui craquaient par de vilains carrelages blancs ou, pire encore, des moquettes.

Le samedi matin, je proposai de faire un saut au marché bio de la place de la Cathédrale. Je me disais naïvement que si nous achetions des légumes et des fruits, mon frère finirait peut-être par les cuisiner. Il n'éleva pas d'objection, à la condition qu'on termine la matinée dans un petit bistrot où on servait un bœuf bourguignon « à tomber ».

On venait de nous apporter le fameux bœuf bourguignon lorsqu'il m'annonça qu'un couple qui avait visité deux fois la maison semblait emballé. S'ils se décidaient, tout serait réglé au plus tard dans les trois mois. J'accusai le coup. Pourquoi ne m'en avait-il pas parlé la veille ?

— Pour ne pas gâcher la soirée, répondit-il. Je te connais ! En tout cas, je sais à quoi je vais occuper les prochains week-ends. Je n'avais jamais eu le courage de mettre le nez dans le fouillis du grenier et de la cave, et tu te souviens comment était Christine. Le jardin l'intéressait beaucoup plus que la maison. À ce propos, d'ailleurs, j'ai un truc pas croyable à te dire.

— Ça concerne le partage ?

— Pas exactement.

Son sourire mystérieux ressuscita le gamin blagueur d'autrefois. Il ne m'en dit pas davantage, et il était inutile d'insister. Il m'informa qu'il s'absenterait en tout début d'après-midi. Sans doute guère plus d'une heure, il devait juste porter sa vieille imprimante chez quelqu'un qui la lui rachetait. Je le rassurai : je serais ravie de passer un moment seule avec mes souvenirs.

Ce ne fut qu'une fois la porte de la maison refermée derrière nous qu'il me révéla son « truc pas croyable ». En commençant à ranger le grenier, il était tombé sur quelques reliques, selon lui bonnes pour la déchetterie.

Le sens des mots peut différer d'un individu à l'autre. Pour moi, *reliques* est synonyme de *trésor*.

— Des reliques ? répétais-je. Dans quel genre ?

— C'était dans la petite armoire de bord vermoulue, tu vois de laquelle je parle ? Remplie de boîtes à chaussures et de cartons à chapeaux bayant aux corneilles. Ça me dépasse que...

— Et elles contiennent quoi, ces boîtes ?

— Des vêtements de poupée en lambeaux, tu me diras si je peux les jeter. Des calendriers de la Poste des années cinquante. Dingue, non ? Une boîte de Banania remplie de pièces de monnaie. Des fausses, en plastique, celles avec lesquelles tu jouais à la marchande avec tes copines.

— Tu peux les mettre à la poubelle, j'en ai chez moi. Les vêtements de poupée... J'y jetterai un œil avant qu'on les jette. Idem pour les calendriers, je ferai moi-même le tri.

— Il y a aussi des cartes d'identité, des cartes de réduction SNCF, des tickets de bus... Et même une « carte d'identité de Français » de 1941.

— Génial ! Tu ne la bazardes pas, hein ?

Il s'esclaffa.

— Je tiens trop à la vie pour me débarrasser ne serait-ce que d'un timbre-poste sans ton autorisation ! Tu comptes vraiment rester plantée là ?

Nous étions encore debout dans l'entrée. Nous retirâmes nos manteaux et nous installâmes dans le salon.

— Enfin, *last but not least*... reprit mon frère.

Il s'interrompt sur des points de suspension qui étaient presque audibles et qu'il conclut par une sorte de gloussement. Il était clair qu'il avait réservé le meilleur pour la fin.

— Last but not least ? répétais-je.

— Je ne sais pas si ça t'intéressera.

— Eh bien accouche, tu verras bien !

— Ho, on se calme ! D'après toi, c'est qui, FC ?

Mon cœur s'emballa.

— FC ? Mais c'est l'oncle Félix !

— Tu crois ? Ça pourrait aussi être... voyons...

— Arrête ! Bon, alors quoi, FC ?

Il finit par me dire qu'il avait trouvé un portefeuille en cuir brun avec des lettres en métal. Un F et un C entrelacés.

— On appelle ça un chiffre ou un monogramme.

— Voilà.

— Il contient des papiers ?

— Qui ça, le monogramme ?

— Il est où ?

— Incrusté sur le portefeuille, répondit-il placidement.

— Ce que tu peux être pénible ! Le portefeuille, il est où ?

— Quelque part par là. Pas de panique, je vais te le montrer.

— Il contient des papiers ?

— Des reçus de mandats, une carte de visite... Il y avait aussi des lettres, réunies au portefeuille avec de la ficelle. Des condoléances à Jean Chevalier. Le père de Félix, le boulanger...

— Merci, je sais qui est Jean Chevalier.

— Qui *était* Jean Chevalier. Tu veux voir ?

— Devine !

Mon frère se leva et alla farfouiller dans un des tiroirs du bureau. Il me tendit enfin un portefeuille brun. Les coutures en étaient usées, déchirées par endroits, mais le cuir était de belle qualité et le monogramme à peine terni. Quand j'ouvris le portefeuille, la première chose que je vis fut un petit papier blanc collé par un coin

sur le rabat, sur lequel notre mère avait écrit : *Portefeuille retrouvé dans les affaires de Félix après sa mort.*

— Ça fait drôle, hein ? murmura mon frère.

Je me contentai d'un hochement de tête.

Il se leva, annonça qu'il devait partir à son rendez-vous et quitta le salon sans bruit, me laissant m'aventurer seule dans le passé.

J'allai ouvrir le bureau dos d'âne, baissai l'abattant, étalai les papiers devant moi, et pris une grande inspiration.

OceanofPDF.com

11

Il y avait deux lettres.

La signature de la première était illisible.

Le brillant officier qu'était Félix est mort en brave : si cruelle que soit sa perte, il restera de lui un souvenir dont vous pouvez être si légitimement fier. (...) Maintenant qu'il dort pour la France (...)

L'autre avait été écrite par le chef de bataillon de Félix.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître mais je connaissais et aimais votre fils comme un de mes enfants (...) Je lui étais profondément attaché (...) Hélas j'ai appris sa mort glorieuse et j'en ai éprouvé une peine profonde que je dois vous exprimer (...) Veuillez agréer cher monsieur, pour vous et pour toute votre famille éprouvée, mes condoléances les plus vives et les plus affectueuses.

J'imaginai le chagrin du père, si fier de son fils. L'effroi qui avait dû le saisir quand il avait vu apparaître sur le seuil de la boulangerie l'adjoint au maire, la mine sombre. Toute parole était inutile en pareil cas, on savait quelle mission cet homme s'apprêtait à accomplir. Il remettait au chef de famille la lettre, semblable à celle que j'avais maintenant sous les yeux, dans laquelle les autorités priaient Monsieur le Maire *de vouloir bien avec tous les ménagements nécessaires prévenir la famille intéressée (...)* et présentaient *les condoléances de Monsieur le Ministre de la Guerre.*

Souvent, les familles s'étaient plus ou moins préparées à la catastrophe, car elles n'avaient pas reçu de courrier en provenance du front depuis longtemps. Dans le cas de Félix, la lettre était datée d'à peine deux semaines après le décès, il était donc probable que Jean Chevalier n'avait pas encore eu le temps de s'alarmer.

Quelqu'un avait-il pu le rassurer, lui affirmer que son fils avait été tué sur le coup ? Aucun courrier provenant d'un autre officier du bataillon n'était là pour l'indiquer, ce qui ne signifiait pas qu'il n'y en ait pas eu.

Remonta alors à ma mémoire l'écho lointain du récit que nous avait fait ma grand-mère. Elle se trouvait en vacances à La-Rochesur-Yon, chez sa mère, avec ses deux filles. Je n'ai pas le souvenir qu'elle l'ait mentionné, mais elle était alors enceinte de leur benjamine qui devait naître un mois plus tard. Je ne me rappelais pas les détails, en revanche je visualisais parfaitement l'instant fatidique tel qu'elle l'avait décrit : quelqu'un (sa sœur ?) courait vers la maison en brandissant un télégramme et en criant d'une voix rauque :

— Félix est mort ! Félix est mort !

Combien de fois le couperet s'est-il ainsi abattu sur des familles à travers la France, tout au long de ces quatre années ? Combien de familles, amputées successivement du père et de plusieurs fils, se sont réveillées chaque matin en redoutant de voir le cauchemar se répéter encore et encore ?

Je me levai pour aller chercher un grand verre d'eau que je bus avec avidité. Puis je repris le portefeuille.

À l'intérieur du rabat de gauche, il y avait des reçus de mandats postaux dont les tampons indiquaient qu'ils avaient été envoyés durant l'hiver 1915-1916 depuis Plainfaing, un cantonnement des Vosges.

Et enfin une carte de visite au nom du *Lieutenant Félix Chevalier – 14^e Bataillon Chasseurs Alpins – Maroc*. Félix y avait noté, d'une écriture rapide : *Légion d'Honneur, 7 janvier 1915, Cit. Armée 12 sept. 1914, Brigade 15 juin 1915. Félicitations février 1913 opération Mogador, 20 août 1914, opération Zaïan*. Et également : *Orifice*

entrée région deltoïdienne – Sortie près colonne vertébrale bord interne omoplate. C. visite : Plaie pénétrante du thorax à droite. Pneumothorax consécutif.

C'étaient trois ou quatre années résumées en quelques mots, beaucoup de joies mais aussi combien de souffrances.

Dans le rabat de droite étaient pliées quatre petites feuilles de papier. Il s'agissait de ces cartes-lettres dont le pourtour, délimité par des pointillés, était enduit de colle, ce qui permettait de se passer d'enveloppe. Félix y avait tenu un journal succinct durant la campagne du Maroc occidental. Il ne couvrait que deux mois, du 4 mars au 1^{er} mai 1913. L'écriture n'était guère plus lisible que celle de la carte de visite, mais j'étais résolue à en déchiffrer chaque mot, chaque phrase. Comme je regrettais de ne pas avoir eu ce témoignage entre les mains lorsque j'avais écrit mon livre !

Ces lignes jetées rapidement, sans doute dans l'inconfort des bivouacs, donnaient une idée de l'existence des militaires partis pacifier le Maroc. Et faisaient ressurgir toutes mes interrogations. Je tremblais de découvrir un commentaire méprisant à l'égard des Marocains, une exclamation de satisfaction après une attaque victorieuse. Je n'en trouvai aucun. On devinait au contraire que Félix avait été sensible au charme de ce pays, dont il avait noté les beautés entre les opérations menées par son bataillon : blanches oasis, plaines immenses, oliveraies, bois de figuiers et d'arganiers, apparitions grandioses de l'Atlas à l'horizon... On percevait aussi le danger et la violence, la rudesse d'une vie périlleuse et sans confort. Marches, attaques de nuit, départs avant l'aube, orages, chaleur torride mais également nuits glaciales et pluies.

Il mentionnait aussi une *colonne de châtiment*. Lorsqu'une colonne était attaquée par des cavaliers marocains, les troupes françaises poursuivaient les assaillants, et, si ceux-ci trouvaient refuge dans un

village, les huttes étaient pillées et incendiées. Le plus souvent, la plupart des rebelles s'étaient enfuis avant l'arrivée du peloton, mais ceux qui n'en avaient pas eu le temps étaient faits prisonniers ou exécutés.

Sans me rassurer, donc, la lecture de ce document semblait confirmer mon sentiment que Félix n'avait pas été une de ces brutes méprisantes et cruelles qui considéraient les autochtones comme des sauvages à mater. La mentalité des officiers issus d'un milieu simple était sans doute différente de celle des grands bourgeois et des aristocrates. J'avais lu que beaucoup entretenaient des relations d'estime réciproque avec leurs goumiers. Et la personnalité de Félix qui se dessinait à travers les récits familiaux et les photos-cartes envoyées à sa famille était celle d'un homme spontané et chaleureux, ne s'embarrassant pas de conventions formelles. Aussi émouvant que fût ce journal, cependant, il ne m'apportait aucune certitude.

Je m'arrachai enfin à ce voyage dans le temps pour errer durant un long moment d'une pièce à l'autre, à la rencontre des souvenirs et des fantômes. Ceux de mon enfance et de ma jeunesse, cette fois. Je commençais tout doucement à accepter la perspective de devoir dire adieu à « la maison ». Il me semblait que mes recherches sur le passé m'y aideraient, comme si elles avaient fait apparaître de nouvelles racines, des racines plus anciennes qui allégeaient le poids porté par les plus récentes.

L'agencement du rez-de-chaussée n'avait pour ainsi dire pas changé. Dans le salon, le piano était toujours situé de sorte que le ou la pianiste embrasse toute la pièce du regard et ait une échappée sur le jardin. Le tapis était récent, mais mon frère avait laissé les tableaux de notre père à leur emplacement d'origine. Lui qui se prétendait détaché du passé, toutes les excuses lui avaient été

bonnes pour garder la maison dans son atmosphère d'autrefois. Et pourtant il ne semblait pas troublé de savoir que cet univers allait appartenir à des inconnus.

Après la mort de sa femme, il avait transformé leur chambre en chambre d'amis et avait repris celle de nos parents. Il avait tout de même acheté un nouveau lit et bousculé l'agencement de la pièce en disposant celui-ci face à la fenêtre. Je refermai la porte sans m'attarder, puis la seconde porte qui donnait accès à la petite antichambre carrée commandant chambre et salle de bains. Ce geste fit affluer une foule de souvenirs, tout comme le grincement de la poignée, resté intact dans ma mémoire.

Lorsque mon frère rentra de son rendez-vous, c'est à peine si j'entendis la clé tourner dans la serrure.

Un thé très fort m'aida à revenir dans le présent. Simple façon de parler, cette fois encore, puisqu'il nous fallait maintenant faire l'inventaire de ce qui nous venait de nos parents. J'avais emporté chez moi depuis longtemps ce à quoi je tenais le plus, il s'agissait donc surtout de décider ce qu'on vendrait et ce qu'on donnerait. L'opération s'effectua sans conflits ni complications. À l'heure du dîner, presque tout était réglé. Il ne restait plus que quelques tableaux, dont nous reportâmes la répartition au dimanche matin.

Cela aussi nous prit moins de temps que je ne l'avais craint. Parcourir les pièces ensemble nous procura d'ailleurs un réel plaisir. Nous évoquions des scènes qui nous avaient marqués et qui n'étaient pas toujours les mêmes pour nous deux. Des repas de famille, souvent d'un ennui mortel, des coups pendables qui nous avaient coûté cher, et les matins de Noël où nous attendions avec impatience que notre père se mette au piano, parce que c'était le signal nous autorisant à descendre ouvrir nos cadeaux.

— Si on allait s'aérer un peu ? proposa mon frère lorsque nous eûmes terminé. Toute cette poussière, tous ces souvenirs...

Comme nous n'avions aucune envie de croiser les jupes plissées et les lodens des familles versaillaises arpentant le parc du château, nous tombâmes d'accord pour une balade en forêt, dans les lumières caressantes de l'automne et ses odeurs terreuses qui portent en elles la nostalgie des beaux jours. Aucune saison n'eût pu mieux convenir à mon humeur du moment. Je repartis en fin d'après-midi, à la fois heureuse de ces deux journées et mélancolique.

OceanofPDF.com

12

Le train était sur le point d'arriver en gare de Vannes lorsqu'un mail de Laetitia Blondeau s'afficha sur mon téléphone.

J'ai réussi à convaincre Frédéric ! Accepteriez-vous de continuer les recherches malgré la difficulté ? Nous vous paierons ce travail supplémentaire, évidemment. Quant à moi, je ne veux pas regretter un jour de ne pas avoir mis toutes les chances de notre côté pour que les cauchemars de Louis cessent. Et Frédéric, tout en restant sceptique (mais je ne perds pas espoir de le faire changer d'avis !), estime comme moi qu'il est important que notre fils sache d'où il vient.

Je lui répondis aussitôt montée dans ma voiture, sans attendre d'être arrivée chez moi. Oui, bien sûr, j'allais me lancer sur les traces du mystérieux arrière-grand-père ! J'avais déjà quelques idées, que je comptais mettre en œuvre dès le lendemain. Sans lui parler du message déposé sur le *Forum 14-18*, dont à vrai dire je n'espérais pas grand-chose, je promis de découvrir tout ce qui était possible sur la vie de Julie Bonnard et de son petit garçon.

Je mourais d'envie de commencer mes recherches le soir même, mais j'avais encore la tête remplie de ce week-end durant lequel j'avais survolé un siècle auprès des miens. Mieux valait me coucher de bonne heure et me lever très tôt. La perspective de repartir en quête était presque plus excitante qu'un projet de voyage. C'était bien un voyage, d'ailleurs, que j'allais entreprendre.

Le lendemain matin, je mis en silencieux portable et téléphone fixe, et j'envoyai un mail au pianiste de bar pour le rassurer sur

l'avancement du texte. Je ne voulais à aucun prix être interrompue dans mon exploration.

À défaut de découvrir l'identité du véritable père d'Antoine, je pouvais au moins tenter de broser un portrait de Julie Bonnard, épouse Aubert. L'arrière-grand-mère. Elle avait eu un bébé à dix-huit ans, en pleine guerre, d'un homme qu'elle avait sans doute aimé, qui avait probablement été tué avant qu'ils aient pu se marier – c'était du moins mon hypothèse –, et ce décès ne lui avait même pas donné droit à une pension de veuve de guerre. Qu'elle ait épousé par la suite le premier homme disposé à reconnaître son fils n'avait rien d'étonnant à une époque où le célibat, pour une mère, était considéré comme une honte qui la poursuivait jusqu'à sa mort et rejaillissait sur son enfant.

Quand les deux jeunes gens s'étaient-ils mariés ? Les actes de mariage pour la période qui m'intéressait n'étaient pas encore en ligne, mais je repérai facilement la date dans les tables décennales : le 18 mai 1916. C'était probablement à ce moment-là que l'enfant avait été reconnu. Dix mois après qu'Aubert était rentré du front, donc. Ce qui semblait bien confirmer le fait qu'il n'était pas le père d'Antoine. Dans le cas contraire, pourquoi aurait-il attendu si longtemps pour épouser Julie et reconnaître son propre fils ?

Je parcourus les tables des naissances. Celle d'Antoine Louis Thomas Bonnard avait été enregistrée comme ayant eu lieu 5 juillet 1915. Il avait été déclaré sous le nom de sa mère, bien sûr. Mais je ne trouvai pas trace de la reconnaissance par François Aubert. Sans doute figurait-elle dans le registre des actes de naissance, ou bien en marge de l'acte de mariage de François et Julie.

Cependant je découvris aussi autre chose : une autre naissance, cette fois sous le patronyme d'Aubert ! Un petit François Alban Aubert était né le 20 juin 1916. En admettant qu'il y ait eu d'autres

Aubert à Orpierre, les prénoms étaient significatifs, à moins d'une coïncidence à laquelle je me refusai à croire. Je parcourus fébrilement mes notes pour m'assurer que ma mémoire ne me jouait pas des tours : l'enfant portait effectivement les mêmes prénoms que le futur mari de Julie Bonnard : François Alban. Il faudrait bien sûr demander l'acte de naissance, mais j'étais convaincue qu'il était le fils du soldat réformé.

Pourquoi, dans son tableau familial, mon client n'avait-il pas mentionné ce grand-oncle ? Ignorait-il son existence ? Y avait-il là encore un secret qu'on avait dissimulé, et pour quelle raison ?

Un pressentiment, ou sans doute plutôt le fruit de mon expérience, m'incita à aller consulter la table des décès.

Le petit François Alban était décédé le 21 juin 1916, le lendemain de sa naissance. Voilà pourquoi Frédéric Blondeau n'avait jamais entendu parler de lui. Mais ce n'était pas tout. Julie Bonnard, épouse Aubert depuis le 18 mai 1916, avait quitté ce monde le 24 juin, trois jours après le nourrisson. Très probablement des suites de l'accouchement.

Un doute, dû au fait que père et fils portaient le même prénom, m'incita à vérifier encore une fois l'acte de décès du père. Ma mémoire ne m'avait pas trompée, François Aubert était mort le 10 décembre 1918. C'était donc bien le fils qui était décédé le 21 juin 1916.

La courte vie de Julie Bonnard commençait à prendre forme. Quelques mois avant de fêter ses dix-huit ans, elle était tombée amoureuse d'un jeune homme. Ils s'étaient aimés et, soit par imprudence soit parce qu'ils avaient estimé le risque limité puisqu'ils avaient l'intention de se marier, elle s'était trouvée enceinte. Elle avait dû s'en apercevoir au plus tôt en novembre ou décembre 1914, voire en janvier 1915. Le « fiancé » était-il alors parti au front ?

Pourquoi, en ce cas, était-il encore à Orpierre au début du mois d'octobre, au moment de la conception ? Sans doute parce qu'il était trop jeune lors de la mobilisation générale. Mais je persistais à croire qu'il avait été appelé par la suite et était mort sur le champ de bataille.

Montrée du doigt par les habitants du village dès que la grossesse était devenue apparente, Julie avait bientôt appris la mort de celui qu'elle aimait. Leur amour était-il jusqu'alors resté secret, à l'insu même des parents du jeune homme ? La catastrophe lui avait-elle été annoncée par la maman de celui-ci, ou Julie avait-elle subi le choc d'entendre la nouvelle par hasard, dans la rue, dans une boutique ou au lavoir ?

Les questions se multipliaient. Que représentait pour elle François Aubert ? Un camarade d'enfance ? Un rival du père du bébé ? Avait-il été attendri par cette jeune fille que la société rejetait ? Quoi qu'il en soit, un point commun les réunissait : ils avaient tous les deux failli, elle en « fautant », lui en se révélant incapable de défendre la patrie. Cela avait pu les rapprocher, sans signifier pour autant que l'un et l'autre aient été follement amoureux. Leur relation avait dû débuter très peu de temps après que François était rentré du front, en juillet 1915, puisque le petit François Alban était né au mois de juin suivant. Mais rien ne prouvait que ce second enfant n'ait pas été le fruit d'une erreur d'un soir, dans un désir partagé d'oublier leurs épreuves durant quelques heures. Le mariage tardif, alors que Julie était déjà sur le point d'accoucher, semblait indiquer qu'au moins l'un des deux avait hésité. Ce n'était peut-être qu'un arrangement dont chacun des deux tirait un avantage. François apportait à Julie la respectabilité, et Julie était pour lui une des seules jeunes filles auxquelles il pouvait prétendre, réformé à vingt-cinq ans alors que tous les hommes valides se battaient pour la patrie.

Toujours est-il que Julie était morte à dix-neuf ans, et que son mari ne lui avait survécu que pendant deux ans. Qu'Antoine Louis Thomas avait perdu sa maman avant de fêter son premier anniversaire, et son papa, ou plutôt celui qu'il prenait pour tel, à l'âge de trois ans et demi.

Pour quelle raison François Blondeau ignorait-il tout de cette tragédie ? Surtout, se posait toujours la question essentielle : qui était le père d'Antoine ?

J'avais progressé mais la porte restait close.

Je pouvais suggérer à Frédéric Blondeau d'écrire aux Archives des Hautes-Alpes pour demander l'acte de naissance de son grand-père. On saurait ainsi qui avait déclaré l'enfant. Une autre piste consistait à prendre contact avec les archives du diocèse de Gap pour obtenir une copie de l'acte de baptême. Cependant, en admettant qu'il y ait eu un baptême, le père de l'enfant n'avait pas pu être choisi comme parrain puisqu'il se trouvait vraisemblablement sur les champs de bataille.

Je parcourus encore une fois mes notes dans l'espoir qu'un rapprochement entre deux informations apparemment sans importance prendrait soudain du relief. Un espoir tout à fait illusoire, car par quel miracle un inconnu surgirait-il tout à coup dans des actes d'état civil que j'avais déjà épluchés avec soin ?

Tout ce que je pouvais faire, dans l'immédiat, c'était tenter de broser un tableau de la vie des Aubert et des Bonnard. Est-ce que je n'allais pas ainsi ouvrir une nouvelle piste ?

Une des nombreuses questions que je me posais était la suivante : à quel moment le petit Antoine Thomas et ceux qui l'avaient recueilli après la mort de son père adoptif, en 1918, avaient-ils quitté les Hautes-Alpes pour s'installer à Paris ? Les recensements du quinzième arrondissement me donneraient peut-

être des informations, mais il était beaucoup plus simple de commencer par ceux d'Orpierre : j'aurais ainsi une idée approximative du moment où Antoine Louis Thomas avait quitté le village.

Travailler sur une famille originaire d'une petite commune présentait un avantage appréciable. Le recensement de 1911, par exemple, n'occupait que vingt-quatre pages à Orpierre, pour trois cent neuf à Gap ! Aucun n'avait bien sûr été effectué durant les années de guerre. Il fallait ensuite attendre 1921, année pour laquelle les recensements n'étaient pas encore en ligne. Je me rabattis donc sur celui de 1911, qui me permettrait au moins de visualiser la famille de Julie Bonnard. Je la trouvai à la page cinq. Elle demeurait dans la Grande Rue et le foyer se composait ainsi :

– *Bonnard Marius*

né en 1872 à Orpierre, chef de famille, hôtelier.

– *Bonnard Berthe*

née en 1874 à Orpierre, épouse, cuisinière.

– *Bonnard Paulette*

née en 1895 à Orpierre, fille, sans profession.

– *Bonnard Julie*

née en 1897 à Orpierre, fille, sans profession.

– *Thomas Antoine*

né en 1895 à Orpierre, domestique.

Incrédule, je relus plusieurs fois les deux dernières lignes. Un domestique ayant pour patronyme *Thomas* et pour prénom *Antoine*, qui n'avait que deux ans de plus que Julie, vivait chez les Bonnard !

Je partis aussitôt à la recherche de son acte de naissance et le trouvai sans difficulté. Il était né le 4 décembre 1895 et s'appelait Antoine Louis. *Antoine Louis Thomas*, les trois prénoms que Julie avait donnés à son bébé ! De même qu'elle avait prénommé son

second enfant *François Alban*, comme son père François Aubert. Cela ne pouvait pas être une coïncidence. Il était certainement là, sous mes yeux, l'arrière-grand-père biologique de Frédéric Blondeau ! Peu importait de savoir qui avait élevé le petit orphelin et avec qui celui-ci avait quitté le village pour la capitale. Je pourrais me pencher sur cette question ultérieurement, ou inciter Frédéric Blondeau à entreprendre lui-même la recherche. Je doutais d'ailleurs qu'il se donne le mal d'aller consulter les relevés des recensements aux Archives de Paris. Ce n'était pas le fils qui l'intéressait, mais le père. Son arrière-grand-père biologique.

Je notai au passage un détail auquel je n'avais pas prêté attention jusqu'alors : Frédéric Blondeau avait donné à son fils le deuxième prénom de son propre grand-père, Louis, alors qu'il l'ignorait – je le vérifiai en parcourant les informations qu'il m'avait fournies au début de mon enquête. Il l'ignorait, mais son inconscient le lui avait soufflé. Car ce deuxième prénom était également celui de l'arrière-grand-père biologique, ce qui confirmait que le petit garçon était uni par des liens mystérieux à cet ancêtre tombé dans l'oubli.

Antoine Louis Thomas était bien « le seul candidat », pour parler comme Frédéric Blondeau. Je le voyais apparaître peu à peu dans le tableau familial. Comme autrefois, enfant, lorsque j'aidais mon père à tirer des photos en noir et blanc et que, sur le papier plongé dans le révélateur, les images se formaient lentement, d'abord indéchiffrables puis de plus en plus contrastées. Antoine Louis Thomas, Julie et le petit Antoine étaient en train de s'animer, au point que j'avais envie de commencer tout de suite à rédiger leur histoire. Je ne savais pas encore où je la ferais débiter, mais un des moments forts serait évidemment l'annonce de la mobilisation, qui allait bouleverser le destin des deux jeunes gens.

Août 1914

Au réveil, dans ces instants où le dernier rêve de la nuit se dissout dans le jour qui naît, un sourire de bonheur illumine le visage de Julie. C'est aujourd'hui dimanche. Le café de ses parents fermera à l'heure du déjeuner et Antoine lui a promis de l'emmener en forêt de Trescléoux.

Mais l'horrible soirée d'hier lui revient soudain en mémoire et son sourire s'éteint.

On avait eu une parfaite journée d'été, chaude et sèche, rafraîchie par une légère brise qui avait nettoyé le ciel tout autour du village, jusque derrière les falaises. En fin d'après-midi, au moment où les ombres s'allongent et où les couleurs prennent une telle intensité qu'elles paraissent à peine réelles, le café était bondé. Paulette et Julie aidaient leur mère à servir le pastis et le génépi, courant de la cuisine à la terrasse sous les platanes où toutes les tables étaient occupées, rabrouant les effrontés à la main un peu trop leste, regardant partout à la fois pour s'assurer que personne ne se levait en oubliant de payer sa consommation.

Lorsque la trompette municipale a retenti soudain devant la mairie et que, presque aussitôt, la cloche de Saint-Julien s'est mise en branle, ça a été comme si un courant d'air glacé parcourait le village. La mère de Julie, qui était en train de compter des verres sur un plateau, s'est immobilisée, le regard vide. Son père, comme tous les hommes qui se trouvaient dans la salle, s'est tu.

— Qu'est-ce qui se passe ? a crié une voix suraiguë.

C'était celle de Gustave, le simple d'esprit, que le moindre fait inhabituel emplît de terreur. Son père lui a affirmé que tout allait bien, qu'il n'avait aucune raison de s'alarmer, que sans doute le curé et le maire annonçaient un mariage. Gustave, qui adore les mariages, a éclaté de rire en frappant dans ses mains. Il était bien le seul à rire. Les autres consommateurs ont fini machinalement leur verre et quitté le café pour se diriger vers la mairie. Ils savaient ce qu'ils allaient y découvrir : l'affiche annonçant la mobilisation. Certains se raccrochaient à l'espoir illusoire qu'ils se trompaient, qu'on avait seulement placardé quelque nouveau règlement concernant la chasse ou la pêche. Mais alors, pourquoi la trompette et la cloche ? Les autres avaient juste besoin de savoir s'ils devraient quitter le village dès le lendemain dimanche, ou si on aurait un répit jusqu'à la fin des moissons.

— Ça nous pendait au nez, a bougonné le père Bonnard. Depuis le temps qu'on dit que ça va mal.

— Tout de même, a soupiré sa femme, tout ça pour un archiduc assassiné on ne sait pas où... Les hommes sont fous. Va vite voir ce qu'ils disent, mon ami ! On se débrouillera avec Antoine, de toute façon on n'aura plus guère de clients ce soir.

Son mari a haussé les épaules.

— J'ai envoyé Antoine chez le tonnelier. Ne te fais donc pas de mauvais sang, ils ne risquent pas de m'appeler. À quarante-trois ans, y manquerait plus que ça !

— Ils vont les prendre à partir de quel âge ? a demandé Julie d'une voix blanche.

Son père lui a jeté un regard soupçonneux. Il a compris depuis longtemps qu'elle fricotait avec Antoine. Ce garçon est sérieux et il ne craint pas sa peine, mais il vient tout juste d'avoir dix-huit ans et Julie aussi est beaucoup trop jeune.

— Ils ne prendront pas les gamins, a-t-il répondu avec une pointe de malice.

Une façon comme une autre de lui rappeler ce qu'il lui a laissé entendre à plusieurs reprises : qu'il n'avait certainement pas l'intention de l'autoriser à se marier avant sa majorité.

Julie a couru chez le tonnelier, mais Antoine n'y était plus. Il avait déjà rejoint les autres, plantés devant l'affiche ornée de deux petits drapeaux français. Julie a lu à mi-voix :

— Ordre de mobilisation générale... Bla-bla-bla... Le premier jour de la mobilisation est le dimanche deux août 1914. Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du fascicule de mobilisation...

Elle s'est tournée vers son ami en s'exclamant :

— Tu vas pas devoir partir, hein, Antoine ?

Il l'a prise par l'épaule et l'a embrassée dans le cou, après s'être assuré que personne ne leur prêtait attention.

— Mais non, ma Lili, t'es bête ! a-t-il dit d'une voix qu'il voulait rassurante. Je serai recensé qu'à dix-neuf ans, en décembre, et d'ailleurs y aura peut-être même pas de guerre. De toute façon, le compte des Pruscots sera vite réglé. Tout sera fini avant mon incorporation.

— Tu dis ça pour me rassurer, t'en sais rien du tout !

— Demande aux autres ! C'est ce que tout le monde dit !

Il n'a pas réussi à la convaincre. Et, ce matin, le mauvais pressentiment qui l'a envahie tandis qu'elle lisait l'affiche est encore là. Hier soir, au café, elle a écouté les conversations. Beaucoup parlaient comme Antoine, mais elle a bien vu que tous ne partageaient pas cette assurance.

L'instituteur, qui est instruit et qui lit le journal tous les jours, est persuadé que la guerre va bien avoir lieu et que les Allemands sont beaucoup mieux préparés qu'on ne se le figure. Quant au bourrelier, il voit toujours les choses en noir, mais lui aussi a souvent raison. Il affirme qu'on sera obligé de recruter des hommes de plus en plus jeunes et qu'on finira par appeler aussi « les vieux », parce que dans toutes les guerres les généraux qui restent bien au chaud ont besoin de chair à canon. « Chair à canon », c'est l'expression qu'il a employée ! Le cordonnier l'a rabroué, c'est tout juste si les deux hommes n'en sont pas venus aux mains. Il prétend, lui, que la guerre sera de courte durée. Que chacun fasse son devoir et tout rentrera rapidement dans l'ordre ! Mais Julie a bien senti que la plupart partageaient l'opinion du bourrelier.

Elle a rejoint Antoine dans la cave à un moment où son père était occupé. Il a ri de ses angoisses, puis il a murmuré :

— Si on faisait un enfant ? Ils enverraient quand même pas un jeune papa au casse-pipe. Pourquoi tu rougis, Lili ? T'as promis de m'épouser, non ? T'as pas changé d'avis ?

— Pas du tout. Mais plus tard, si mon père...

— Il dira rien, ton père. La guerre, c'est pas rien que du mauvais, tu sais. Quand il y a un grand chambardement, on peut faire Pâques avant les Rameaux sans que ça dérange personne. Et puis, si jamais je devais partir au front, ça serait peut-être pas une catastrophe. Ça te dirait pas d'épouser un héros ?

— T'es fou ! Les héros, c'est ceux qui meurent.

— C'est vrai qu'il y en a plus dans les cimetières que dans les états-majors. Mais te tracasse donc pas comme ça, ma Lili.

— J'ai un mauvais pressentiment.

— Tu parles ! Moi, je suis sûr que tout se passera très bien pour nous.

— Comment tu peux être sûr ? Maman dit toujours que le destin a plus d'un tour dans son sac.

— Oh là là, toujours à voir les choses en noir ! C'est l'été, on s'aime, faut profiter de la vie !

OceanofPDF.com

14

Julie et Antoine n'étaient rien pour moi, et pourtant je venais de vivre ces moments avec la même intensité que les combats de Félix durant les mois où je travaillais sur mon livre. Un lien était en train de se tisser entre eux et moi. Je les sentais tout proches, attendant qu'enfin quelqu'un les écoute sans les juger. Ils comptaient sur moi pour leur rendre justice, restaurer leur honneur, partager le désespoir de Julie apprenant la mort de l'homme qu'elle aimait, me recueillir par la pensée sur la tombe dans laquelle on l'avait déposée à côté du petit François Alban.

J'aurais aimé poursuivre mes recherches jusqu'au soir, voire même durant une partie de la nuit, mais je décidai finalement de me libérer d'abord des questions matérielles. J'estimais d'ailleurs qu'en ce 2 novembre j'avais rendu aux morts le tribut qu'ils méritaient. Je me lançai donc dans un grand ravitaillement et, au retour, pris mon courage à deux mains pour liquider le retard de repassage. Je m'attaquai ensuite à une remise en ordre des papiers qui encombraient mon bureau, après quoi je répondis à quelques mails et téléphonai à une amie dont c'était l'anniversaire. Ayant fait place nette, je consacrai ma soirée à un des plaisirs simples de la vie : lecture au lit et chocolat chaud à la cannelle.

Aussitôt levée, le lendemain, je préparai un plein bol de café que je terminai devant mon ordinateur.

Il me fallait maintenant préciser le passé militaire du jeune Antoine Louis Thomas – que je décidai d'appeler désormais Thomas pour simplifier les choses. Le moment était venu de m'assurer que la

légende du Mort pour la France n'était pas un mythe forgé de toutes pièces dans le but d'embellir l'histoire familiale.

Je ne pouvais pas écarter l'hypothèse que ce jeune homme ait eu un parcours tout ce qu'il y avait de plus ordinaire, si un tel qualificatif peut s'appliquer à l'horreur de la Grande Guerre, et soit rentré chez lui vivant. En ce cas, il avait probablement appris à son retour – ou peut-être avant, par un courrier, dans le froid des tranchées et la terreur des assauts – que Julie ne l'avait pas attendu et s'était mariée avec un autre, que cet homme avait reconnu *son* enfant, qu'elle en avait même eu un second avec lui, et qu'enfin elle était morte.

Mon enquête serait alors dans une impasse. Je chercherais tout de même à découvrir ce qu'était devenu le jeune homme. Était-il resté à Orpierre ? S'était-il marié ? Avait-il eu des enfants, qui étaient alors les demi-frères et les demi-sœurs du grand-père de Frédéric Blondeau ? Cette enquête familiale ne manquerait certes pas d'intérêt, mais l'origine des cauchemars du petit Louis resterait mystérieuse et mon client serait déçu.

Ou bien, hypothèse a priori plus probable, Thomas figurait au nombre des Morts pour la France, et j'entreprendrais une reconstitution aussi précise que possible de son parcours. Je retournai donc une fois de plus sur le site *Mémoire des Hommes*.

Les Thomas morts pour la France y étaient encore plus nombreux que les Aubert : 2 635 Thomas contre 1 918 Aubert ! Seuls trente-quatre d'entre eux se prénommaient Antoine, mais aucun de ces Antoine Thomas n'était né dans les Hautes-Alpes, et je ne repérai pas un seul Antoine Louis. En relançant la recherche sur le nom, sans préciser le prénom et en la limitant au département des Hautes-Alpes, je n'obtins que quatre individus qui n'avaient aucun point commun avec celui que je cherchais. Quelle déception !

Je partis donc en quête de la fiche matricule de « mon » Antoine Louis Thomas sur le site des Archives départementales des Hautes-Alpes.

J'y appris que l'arrière-grand-père biologique de Frédéric Blondeau avait les cheveux et les sourcils bruns, un nez ordinaire, une grande bouche, un menton rond, un visage ovale. Ses yeux étaient de teinte orange. Ce terme insolite, déjà rencontré sur d'autres fiches, correspondait sans doute à une couleur qu'on qualifierait aujourd'hui de noisette. Il mesurait 1,56 mètre, ce qui, même en tenant compte de l'époque, ne faisait pas de lui un homme de belle stature. Il avait de plus un nœvus sur la joue gauche, d'une dimension sans doute assez importante puisqu'on le signalait. Le portrait qui se dégageait n'était pas celui d'un Apollon, mais il devait avoir du charme puisque Julie l'avait aimé. J'écartai en effet l'hypothèse du viol, en contradiction avec le choix des prénoms.

Son degré d'instruction générale était de 2 : il savait lire et écrire, ce qui n'était pas si mal. Il avait été incorporé le 17 décembre 1914, au 146^e régiment d'infanterie. Incorporé le 17 décembre, il n'avait donc pas encore quitté Orpierre au moment où le bébé de Julie avait été conçu. Et il avait été jeté dans la guerre à dix-neuf ans, huit jours avant Noël, en laissant au pays la jeune fille qu'il aimait.

Il me fallait maintenant connaître la date de son décès, qui ne figurait pas en marge de son acte de naissance. Je sautai directement aux dernières lignes, et laissai échapper une exclamation de stupeur.

Condamné à la peine de mort le 28 juillet 1916 par le conseil de guerre de la 47^e division d'infanterie séant à Chipilly, pour abandon de poste en présence de l'ennemi par provocation de maladie, en vertu du paragraphe 1 de l'article 213 du code de justice militaire. Jugement qui a reçu son exécution le 28 juillet 1916.

15

Condamné à mort ! Comment avais-je pu négliger cette hypothèse ? Je ne l'avais pas seulement écartée, je ne l'avais tout simplement pas envisagée. La faute en était au mail des Blondeau qui évoquait avec une confiante assurance un arrière-grand-père mort au champ d'honneur. Pas un instant je n'avais douté.

C'était oublier que bien des légendes familiales reposent sur des mensonges.

Je cliquais sur l'icône du dossier de procédure. Celui-ci comprenait soixante-trois pages qui débutaient par la fiche de décès. On y indiquait qu'Antoine Louis Thomas, du 54^e bataillon de chasseurs alpins, avait été *passé par les armes le 28 juillet 1916 à Chipilly (Somme)*. Je sursautai en découvrant que l'arrière-grand-père de mon client, après avoir débuté au 146^e régiment d'infanterie, avait été muté dans le corps des chasseurs alpins. De plus, Chipilly se situait dans la Somme ! Thomas me ramenait donc à Félix, puisque tous deux s'étaient trouvés dans la même zone du front en juillet 1916. À y réfléchir, ce n'était pas si étonnant, à partir du moment où Thomas était lui aussi chasseur alpin. Durant le mois de juillet de cette année-là, en effet, plusieurs bataillons de chasseurs avaient été appelés dans la Somme pour appuyer les troupes britanniques qui avaient été décimées.

Suivaient, dans un ordre semblant parfois dépourvu de cohérence chronologique, la transcription du jugement qui condamnait à la peine de mort *le chasseur Thomas Antoine, coupable d'abandon de poste en présence de l'ennemi* ; le texte du jugement lu en séance ; l'ordre d'exécution ; le certificat de décès dans lequel le médecin

aide-major attestait que le condamné avait été exécuté le 28 juillet 1916 à 17 heures 30 au camp des Célestins près de Chipilly ; le certificat d'exécution ; puis le procès-verbal d'exécution à mort qui relatait la scène. Malgré sa froideur administrative, la description faisait frémir.

On remontait ensuite dans le temps, avec les rapports des médecins qui avaient examiné le coupable à l'ambulance, divers procès-verbaux et des bordereaux d'envoi de pièces de dossier au général commandant la 47^e division, le relevé des punitions – le jeune homme n'en avait pas eu une seule depuis son incorporation, pas plus qu'il n'avait eu la moindre condamnation. Je passai rapidement sur les nominations des juges et du défenseur, et sur la désignation d'un greffier et d'un commissaire rapporteur.

Sur le procès-verbal indiquant qu'on avait extrait Antoine Thomas de la prison militaire pour lui lire le chef d'accusation figurait sa signature, tracée d'une écriture appliquée qui ne tremblait pas. Avait-il alors l'espoir de bénéficier de l'indulgence des juges ? Je tombai ensuite sur un détail sordide : une note indiquant que *le condamné doit rembourser, sur ses biens présents et à venir, au profit du Trésor public, le montant des frais du procès*. Cela me rappela ce que j'avais lu un jour dans un livre traitant de l'Allemagne nazie. Le plus souvent, les parents d'un condamné n'étaient informés de son décès qu'en recevant une facture à régler sous huit jours pour les frais de détention, d'avocat – quel avocat ? –, d'exécution, et de timbre pour l'envoi de cette lettre.

Je lus avec avidité le rapport du lieutenant qui avait été nommé commissaire rapporteur, dans lequel il résumait la succession des événements qui avaient conduit à l'issue tragique.

À la date du 13 juillet, la 3^e compagnie du 54^e bataillon faisait des travaux de sape, mais il était fortement question d'une attaque

prochaine des tranchées ennemies. D'ailleurs, la nature des travaux exécutés (parallèles de départ, fabrication de gradins de franchissement de la tranchée, etc.) confirmait à l'évidence qu'une attaque allait être faite, et nul ne l'ignorait au bataillon.

Le chasseur Thomas Antoine se fit alors avec une seringue une piqûre d'essence de térébenthine au-dessus du genou droit. Le 16 juillet, il était évacué sur l'ambulance 5.24 par M. le médecin-chef du 54^e bataillon de chasseurs pour hydarthrose et lymphangite. Interrogé sur la nature de sa maladie par M. le médecin-chef de l'ambulance 5/24, il dit avoir fait une chute sur des fils de fer. Puis, pressé de questions par ce dernier, il en vint finalement, après avoir longtemps nié, à avouer s'être fait une piqûre d'essence de térébenthine pour se soustraire aux pénibles travaux exécutés à ce moment par la compagnie.

Une piqûre d'essence de térébenthine ! Thomas avait dû se renseigner pour en connaître précisément les effets. Son geste ne ressemblait pas à un abandon de poste sous le coup de la terreur.

Le paragraphe suivant me mit hors de moi.

Il est à peu près hors de doute que telle ne fut pas la raison principale de son acte. Thomas, comme tous ses camarades, savait à ce moment que le bataillon allait attaquer, et il est à peu près certain qu'il se piqua dans le but de se soustraire à l'attaque.

Il est à peu près hors de doute... Il est à peu près certain... On ne manque pas aujourd'hui une occasion d'invoquer la présomption d'innocence. Ce principe n'avait apparemment pas cours dans les conseils de guerre d'alors, puisque la peine de mort pouvait reposer sur des *à-peu-près* dont personne n'était en mesure de démontrer la pertinence.

Le commissaire rapporteur mentionnait ensuite que le chasseur Thomas s'était généralement montré courageux et bon soldat, et

que sa conduite lors de l'attaque du Linge lui avait même valu une citation à l'ordre du bataillon. Apparemment peu impressionné par cette citation qui témoignait de la valeur d'un tout jeune homme – à l'été 1915, il n'avait pas vingt ans –, le lieutenant estimait qu'il y avait lieu de *punir impitoyablement l'acte du chasseur Thomas qui constitue un abandon de poste en présence de l'ennemi*. Il insistait que *la clémence en pareil cas nous conduirait à une véritable floraison de pareilles mutilations, qu'il est essentiel d'éviter*. Il demandait donc *l'application du paragraphe 1^{er} de l'article 213, c'est-à-dire la peine capitale*.

La mention de l'attaque du Linge m'avait également fait sursauter. En consultant ma documentation, je notai qu'en effet le 54^e bataillon de chasseurs alpins était l'un des cinq qui avaient participé à l'assaut de juillet 1915. Il avait à ses côtés le 22^e, le 30^e, le 70^e... et le 14^e, celui de Félix ! Les deux hommes avaient donc combattu dans la même zone, et aujourd'hui, par des voies inattendues, ils se rencontraient de nouveau à travers moi.

Échaudée par le cas de Lucien Orgery, je retournai plusieurs pages en arrière pour vérifier les noms des membres du conseil de guerre. Est-ce que je n'allais pas y trouver le nom du capitaine Chevalier, et découvrir que mon grand-oncle avait participé encore une fois à ce que je considérais comme une parodie de procès ? Je fus soulagée de constater que n'avaient siégé à ce conseil que des officiers et des sous-officiers du 54^e bataillon. Des hommes qui partageaient la vie de Thomas depuis des mois, et qui s'étaient vus contraints de décider s'il serait fusillé par ses propres camarades.

Toujours est-il que Thomas, comme Félix, avait vécu la terrible bataille du Linge.

Le libellé de la citation obtenue par Thomas dans les Vosges figurait sur la fiche signalétique, parmi les pièces du procès. Elle lui

avait valu la Croix de guerre.

Très belle conduite au feu pendant les combats du Lingenkopf en juillet 1915, a mis hors de combat de nombreux ennemis.

C'était cet homme-là que ses camarades avaient fusillé.

OceanofPDF.com

16

Devant moi... l'enfer. Derrière moi... la mort ?

Ainsi pourrait-on traduire l'inscription qui avait été gravée par un Allemand sur un sapin des forêts du Linge.

L'enfer traversé par Félix et Thomas constituait l'un des épisodes les plus intenses de mon livre. Le deuxième, après la blessure d'août 1914 qui avait failli tuer mon grand-oncle. Découvrir qu'il l'avait partagé avec Thomas lui donnait plus de force encore, comme si la présence de ce dernier ancrerait davantage dans la réalité ce combat presque surréaliste. Si je rédigeais un livre pour la famille de Frédéric Blondeau, je reprendrais le récit de ces combats, en donnant bien sûr des coups de projecteur sur Thomas.

Juillet 1915

Le 14^e bataillon de chasseurs a passé l'hiver dans le secteur du col du Bonhomme et de la Tête de Faux. Dans un froid polaire, sur un terrain particulièrement difficile, les combattants ont tiré parti de chaque moment de répit que leur laissaient les tirs ennemis pour poser le fusil et manier la pelle et la pioche. Ils ont taillé des couloirs de communication entre des murs de neige, creusé des tranchées, créé des systèmes de défense, édifié des abris. Consolidé, la nuit, les zones endommagées par les bombardements, rebâti parfois entièrement ce qui avait coûté plusieurs journées de travail. Puis, quand le dégel a fait reculer le froid, il a fallu assécher les tranchées qui se remplissaient d'eau et reconstruire encore. Et, bien sûr, jour après jour on a soigné les blessés et enterré les morts. Tués par les grenades, les balles de fusils-mitrailleurs, les obus percutants, les

mines. Morts en pleine lumière ou au cœur de la nuit, lorsque des patrouilles effectuaient des reconnaissances.

Début juillet, une fois le secteur transformé en un bastion quasi imprenable, le bataillon est parti au repos. Un repos relatif, consacré au raccommodage des tenues, à la chasse aux poux et à l'entraînement. Au courrier, aussi, pour donner des nouvelles à la famille et surtout dans l'espoir d'en recevoir en retour, car un soldat qui ne reçoit plus de courrier a plus encore que les autres le sentiment d'être un mort en sursis.

Pour Félix, ce répit avait été marqué par un événement qui était certainement resté gravé dans sa mémoire. Le 8 juillet, au col du Bonhomme, on l'avait décoré de la Croix de guerre avec trois palmes et une étoile de bronze. Une reconnaissance de son courage et de sa loyauté, dont l'évocation l'aidait sans doute à supporter l'insoutenable.

Durant un instant, j'eus l'impression de regarder deux photos disposées en miroir. Le capitaine Chevalier recevant la Croix de guerre, et le soldat de deuxième classe Thomas inclinant légèrement la tête après que le général a épinglé la décoration sur sa poitrine. L'un militaire par choix, l'autre dévoué à la patrie par obligation. Un officier dans la force de l'âge, plein de joie de vivre et de charisme, et un très jeune homme qui s'endormait chaque soir en rêvant de la jeune fille qu'il aimait. Deux combattants courageux dont la bravoure avait été reconnue. Deux destins qui s'achèveraient pour l'un dans la lumière et les honneurs posthumes, pour l'autre dans les ténèbres et la honte. Un nom sur un monument aux morts et au Tableau d'honneur, l'autre ignoré par ses descendants.

En ce début juillet 1915, le répit avait été de courte durée, car les chasseurs alpins devaient participer à la grande opération élaborée par le général Joffre : reprendre les positions allemandes sur le

massif du Linge pour accéder à la vallée de Munster et libérer ainsi la route vers Colmar. Que l'ennemi domine les lignes françaises et qu'il soit solidement établi sur le terrain depuis longtemps ne tracassait pas outre mesure le général. Pas plus qu'il ne s'inquiétait de ce qu'une attaque manquée à la fin juin avait incité les Allemands à renforcer leurs défenses. Déterminé à réussir, il avait fait appel en majorité à des troupes aguerries au combat en montagne. Des chasseurs alpins, donc. Cinq bataillons, soit plus de 8 000 hommes.

26 juillet 1915

La chaîne du Linge barre l'horizon du nord au sud à des altitudes avoisinant mille mètres. Les pentes sont boisées, mais à l'approche du sommet qu'occupe l'artillerie allemande, il faudra progresser sur des éboulis de rochers tout en étant pris à la fois de côté et de face par les mitrailleuses ennemies.

C'est le combat de David contre Goliath.

La première attaque, il y a six jours par une chaleur étouffante, n'a pas tourné comme on l'espérait. Dix heures d'un intensif pilonnage d'artillerie ont à peine fragilisé l'ennemi. À peine sortis du couvert, les chasseurs ont été arrêtés en plein élan, crucifiés sur les barbelés. Un carnage. Assourdis par les détonations, butant sur les corps de leurs camarades agonisants ou morts, les hommes ont tout de même réussi à enlever une tranchée allemande à mi-pente. Ceux qui n'avaient pas été touchés ont poursuivi leur progression, mais tenter de franchir l'épais réseau de grillages bardé de mitrailleuses eût été de l'inconscience, il a fallu se replier.

Une nouvelle attaque, deux jours plus tard, par une chaleur tout aussi insupportable, a elle aussi échoué malgré sept vagues d'assaut successives.

Il va donc y en avoir une troisième. Aujourd'hui.

Depuis avant-hier, brume et pluie rendent glissant un terrain déjà malaisé, transforment les boyaux en torrents de boue. Sur les pentes martelées de cratères d'obus, le rose et le mauve des digitales et des épilobes se sont évanouis depuis longtemps. Les regards qui se lèvent vers le sommet butent sur des squelettes de sapins et des amoncellements chaotiques de rochers. C'est de là que viendra la mort, déversée par les canons allemands.

Félix sait que le moment le plus difficile n'est pas celui de l'assaut. Le seul cri de « En avant ! » réduit la peur en cendres comme un lance-flammes. Le plus insupportable, c'est l'attente, cette mare profonde dans laquelle s'agitent des questions épouvantées. Cela va-t-il être mon dernier combat ? Est-ce que j'aurai la chance de mourir d'un seul coup, ou bien me ramassera-t-on la nuit prochaine, démembré, les poumons éclatés, mes viscères s'échappant de mon ventre ? Vais-je être enterré vivant sous un éboulement ? Est-ce qu'on retrouvera mon corps, est-ce que j'aurai droit à une sépulture ?

Félix, quant à lui, refuse de se poser d'autre question que celle-ci : va-t-on enfin emporter ce foutu sommet ? Les autres interrogations, humaines mais stériles, il a eu le temps d'en explorer toutes les facettes quand il s'est trouvé au bord de la mort entre les mains de l'ennemi. Il a appris à les repousser au plus profond de lui, car croire à la victoire est la seule voie pour tenir et aider les autres à tenir. S'il perd courage, ils perdront courage, s'il doute, ils douteront. Il sait qu'il a leur confiance. Il a reçu un éclat de shrapnel lors de la première attaque, mais la blessure n'est pas assez douloureuse pour qu'il renonce à son commandement. Malgré l'accumulation de nuits sans sommeil, il est en pleine possession de ses moyens, serein autant qu'on peut l'être.

L'état d'esprit de Thomas avait dû être assez voisin de celui de Félix. Certes, à la différence de mon grand-oncle, il avait été précipité dans cette guerre contraint et forcé. Mais la citation qui lui avait été décernée prouvait qu'il s'était battu avec courage. En 1915, la guerre n'avait pas un an, il était sans doute encore tout feu tout flamme, prêt à se donner entièrement pour qu'elle ne dure pas, espérant rentrer bientôt au pays pour épouser Julie. La naissance du bébé balaierait les réticences des parents. Au Linge, Thomas pouvait croire à un avenir radieux.

Dès 13 heures, l'artillerie est entrée en action tandis que les chasseurs déjeunaient sur le pouce, de biscuits et de viande en boîte. Il y a eu une distribution de vin, et on remplira les quarts d'eau-de-vie peu avant l'assaut.

Puis on a exposé aux combattants le plan d'attaque. C'est la première compagnie, celle de Félix, qui s'élancera en tête.

Alors commence l'attente, dans le vacarme assourdissant des canons, tandis que les chefs de section font d'ultimes recommandations.

Après une dernière salve, l'artillerie française se tait. Un silence oppressant s'abat sur les tranchées. C'est celui qui précède le saut de l'ange, qui noue les gorges et coupe le souffle. Mais il est de courte durée car l'artillerie allemande crépite aussitôt.

— Que tout le monde s'équipe ! crie enfin Félix.

L'ordre est aussitôt transmis à toutes les sections. Un ordre de pure forme, d'ailleurs, car les chasseurs sont équipés en permanence. Cartouchière, couteau de combat, grenades, masque contre les gaz asphyxiants, fanions blancs pour signaler leur position à l'artillerie française, et bien sûr le Lebel et sa baïonnette.

— Baïonnette au canon ! ordonne Félix.

Presque toutes les baïonnettes étaient déjà en place.

— Sac au dos. Trois minutes avant l'attaque !

Tous les visages sont tendus. Des lèvres remuent imperceptiblement pour une prière. Des mains se glissent en hâte dans une poche pour serrer une photo ou s'assurer que la lettre d'adieu s'y trouve bien. Des gourdes de rhum sortent des sacs pour une dernière lampée de courage.

— Première compagnie, en avant ! hurle Félix. Suivez-moi ! Clairon, sonnez la charge !

Le clairon exécute la sonnerie alors que les quatre sections jaillissent des tranchées, appuyées sur la gauche par les trois compagnies du 30^e bataillon. Les hommes avalent la pente à toute allure. Très vite, les pelotons de tête sautent dans les tranchées ennemies tandis que les autres poursuivent leur progression rapide. Quelques chasseurs sont tombés sans que leurs camarades ralentissent. L'instinct de survie et la fureur de vaincre balaient tout sentiment humain. Il faut juste courir entre les balles, courir le plus vite possible, repérer les endroits où le pied pourra prendre appui pour vous projeter en avant, essayer de ne pas entendre les explosions, ne penser à rien et croire en son étoile.

À 18 heures, les plus rapides atteignent le sommet. La sonnerie « Au drapeau » éclate, triomphante. Griserie intense mais brève d'une victoire dont chacun sait qu'elle peut à tout moment basculer vers un désastre. Trois compagnies organisent l'occupation du sommet, tandis que la première et la sixième continuent leur progression vers le Collet du Linge, un peu plus au sud.

Félix a vu s'effondrer deux lieutenants qu'il connaissait bien. Un tout jeune chasseur a été projeté en l'air, en retombant il a crié :

— Vive la France ! Vive le 14^e !

Des dizaines d'autres s'écroulent, les pertes seront innombrables. Mais le moment de les pleurer viendra plus tard. Pour l'instant il faut

avancer sans faiblir, faire reculer l'ennemi, le bouter hors de ses tranchées, obliger à fuir ceux qui ne sont pas morts.

Les Allemands battent peu à peu en retraite le long des boyaux souterrains. Rien n'est gagné cependant. L'artillerie ennemie continue à arroser les troupes françaises depuis le sommet tout proche du Schratzmännele, et les fantassins défendent leurs positions comme des diables. Il ne reste bientôt plus que deux officiers pour tenir le Collet : le capitaine Chevalier et un lieutenant, qui se répartissent la ligne et crient des ordres aux chasseurs encore debout. Les échanges de tirs sont violents, les grenades volent, les hommes déploient une énergie prodigieuse, avec une ardeur et une endurance surhumaines. Sans un regard pour ceux qui tombent, ils luttent pour la survie du bataillon et pour leur propre vie. Le combat dure jusqu'au matin, frénétique, harassant, sans qu'ils perdent un pouce de terrain.

À l'aube, après une brève accalmie en fin de nuit, l'ennemi se déchaîne de nouveau tout au long de la crête. Le vacarme des deux artilleries, française et allemande, est assourdissant. Les chasseurs ne désarment pas, certains entonnent même la Sidi-Brahim⁴, l'hymne du bataillon. Le combat va se poursuivre jusqu'au soir. Peu à peu cependant la canonnade faiblit, la fusillade s'essouffle.

En début de soirée, un calme sidéré plane sur la montagne ravagée.

Je refermai le livre. L'effroi éprouvé lorsque je rassemblais ma documentation sur cette bataille renaissait, intact, à chaque relecture, d'autant plus intense que la description des combats avait fait revivre un cauchemar récurrent de mon adolescence. Un cauchemar oublié depuis, et dont je n'avais saisi à l'époque que la signification symbolique.

Mes camarades de classe avaient fait d'une des élèves leur tête de Turc. La malheureuse, haute comme trois pommes et maigrichonne, avait un visage ingrat et blafard doté d'oreilles en feuilles de chou. Première en mathématiques, elle caracolait dans le peloton de tête dans toutes les autres matières, sauf en gymnastique où elle était une vraie catastrophe. Pour couronner le tout, ses parents l'avaient prénommée Germaine. Dès qu'elle arrivait dans la cour le matin, jaillissaient de partout les exclamations « Voilà Dumbo ! » et « Salut Face-de-rat ! ». Quand un professeur l'interrogeait, des murmures parcouraient la classe, impossibles à situer car mes camarades s'étaient entraînées à parler sans remuer les lèvres : « Le-navet-le-navet ! » ou, si c'était un cours de latin : « Spaghetto, spaghetti, spaghetibus ».

Cette persécution me rendait malade. De temps à autre, je foudroyais mes camarades du regard et glissais en douce un mot gentil à Germaine. Tous les matins, je me promettais d'intervenir énergiquement, voire d'aller parler au professeur principal, et chaque soir je rentrais à la maison sans avoir rien tenté. Excepté en allemand, j'étais moi aussi une très bonne élève, et le professeur de gymnastique levait les yeux au ciel quand c'était mon tour de

grimper à la corde. J'étais une des plus jeunes de la classe. À onze ans, j'en paraissais à peine dix, avec mes joues rondes et mes pattes de souris. Je mourais de peur que mes camarades ne délaissent Germaine pour s'attaquer à moi, et le sentiment de ma lâcheté m'obsédait.

Le cauchemar avait débuté quelques mois après la rentrée. Je me trouvais au crépuscule dans un bois sombre et accidenté où la progression était difficile. J'étais environnée de silhouettes imprécises qui, comme moi, se précipitaient en avant au milieu d'un vacarme assourdissant de cris, de coups de feu et d'explosions. Aux hurlements furieux qui m'entouraient en répondaient d'autres, ceux-là en allemand.

Je n'avais pas eu besoin de consulter un manuel d'interprétation des rêves pour comprendre le sens de ce cauchemar. Il était la concrétisation fantasmée du harcèlement cruel subi par la petite Germaine. J'aurais aimé me battre pour elle, mais je n'osais le faire qu'en rêve car dans la vie je manquais de courage. Quant aux hurlements en allemand, leur explication m'avait à l'époque paru évidente. La professeure me terrifiait et je passais les cours à me ronger les ongles et à regarder l'heure en espérant que la sonnerie retentirait avant qu'elle ait eu le temps de m'interroger.

L'année suivante, Germaine avait changé de collègue, mes cauchemars avaient cessé et je les avais oubliés.

J'en avais eu la réminiscence tandis que je rédigeais le chapitre sur le Linge. J'avais alors compris que le harcèlement subi par Germaine et mon angoisse durant les cours d'allemand n'avaient fait que réveiller un souvenir qui ne m'appartenait pas mais qui s'était transmis par les voies étranges de l'hérédité. N'était-ce pas aussi le cas pour le petit Louis Blondeau, rêvant d'une scène à laquelle il n'avait jamais assisté ? Je revivais les combats du Linge, et Louis

revivait, transposée dans sa vie d'écolier, la mise à mort de son ancêtre.

J'avais écrit ce chapitre d'un seul élan, comme si je rendais compte en direct d'événements qui se déroulaient devant mes yeux. Durant quelques heures, j'avais partagé la vie des combattants et j'en étais ressortie laminée. Sans doute les lecteurs l'avaient-ils ressenti, puisque c'était précisément ce passage-là que la lectrice émue avait tenu à partager, l'autre soir à la librairie.

Le pire était que ces hommes avaient souffert pour rien. Les combats s'étaient prolongés durant trois mois. Plus de quarante mille obus avaient été lancés dans la seule journée du 4 août, transformant le *no man's land* en un charnier à l'odeur pestilentielle, qu'il avait fallu arroser de phénol pour que l'air redevienne respirable. Le 1^{er} septembre, l'ennemi avait eu recours aux obus à gaz et aux lance-flammes. Quand le front s'était finalement stabilisé, à la mi-octobre, il n'y avait eu de réelle avancée ni d'un côté ni de l'autre.

Les chasseurs alpins avaient certes récolté, de la part de leurs adversaires, le surnom de *Schwarze Teufel*⁵, que l'on avait traduit par « Diables bleus » en référence à la couleur de leur tenue. Le 14^e bataillon avait eu une citation à l'Ordre de la 7^e Armée rendant hommage à sa bravoure. Et Félix s'était vu attribuer sa deuxième citation depuis le début de la guerre : *A conduit au feu sa compagnie remarquablement préparée à tous les points de vue et a fait preuve d'un superbe élan. Blessé, a conservé son commandement.* Quant à Thomas, sa *très belle conduite au feu* avait été reconnue par ses chefs.

Mais des milliers d'hommes étaient morts. Dix mille du côté français, sept mille du côté allemand.

18

La matinée avait filé à toute vitesse. Je déjeunai rapidement avant de me plonger dans la lecture des interrogatoires. C'était là le noyau dur du drame, c'était là, dans ces moments qui avaient décidé du destin de Thomas, que je m'approcherais au plus près de lui.

Après un bref rappel de l'identité de l'accusé et l'énoncé de sa faute, questions et réponses se succédaient.

D : De quelle façon vous êtes-vous procuré l'essence de térébenthine ?

R : Je me suis servi de l'essence de mon briquet.

D : Quand vous êtes-vous piqué ?

R : Le 13 juillet.

D : Pour quelles raisons vous êtes-vous fait une injection de térébenthine ?

R : Pour me faire porter malade, j'étais très fatigué.

D : Vous saviez que cette injection vous rendrait malade.

R : Je croyais que c'était l'affaire de cinq ou six jours.

D : Vous ne pouviez pourtant pas ignorer que le bataillon devait attaquer très prochainement.

R : Je ne savais pas quand.

D : Y a-t-il une relation entre l'attaque à venir et votre injection de térébenthine ?

R : Non.

D : Vous n'ignoriez pas que le seul fait de s'occasionner volontairement la plus petite blessure avait conduit de vos camarades devant les conseils de guerre et qu'ils avaient été punis de peines très sévères ?

R : Oui, mais je pensais n'être indisponible que pour cinq ou six jours.

D : Après guérison qu'auriez-vous fait ?

R : Je serais retourné au bataillon.

D : Vous aviez fait votre devoir jusqu'à présent, vous êtes même titulaire de la Croix de guerre. Pourquoi ne pas avoir continué à faire votre devoir ?

R : Comme je l'ai dit, j'étais très fatigué.

D : N'avez-vous pas d'autres raisons à invoquer contre les charges qui pèsent sur vous ?

R : Je n'ai pas d'autres raisons.

Les réponses étaient d'un laconisme confondant, comme si l'accusé se savait condamné d'avance. Je l'imaginais répondant mécaniquement, écrasé de désespoir. N'aurait-il pas pu avancer un motif plus convaincant que la fatigue ?

On avait répété la question : « N'avez-vous pas d'autres raisons à invoquer contre les charges qui pèsent sur vous ? »

Thomas avait donné la même réponse que précédemment : non, il n'avait pas d'autres raisons. C'était pathétique. Car si, bien sûr, il avait une autre raison d'avoir commis ce geste qu'il savait susceptible de le conduire au poteau d'exécution. Il n'était pas *très fatigué*, il était *désespéré* !

Quelle était en effet sa situation à ce moment-là ?

J'étais quasi certaine qu'il n'était pas retourné dans les Hautes-Alpes après la naissance du bébé, en juillet de l'année précédente. Les premières permissions commençaient alors tout juste à être distribuées, mais elles étaient très difficiles à obtenir. Dans l'ordre de priorité, Thomas, incorporé en décembre 1914, devait figurer bien loin derrière les moins jeunes, les agriculteurs et les pères de famille. Certes, on pouvait obtenir une permission exceptionnelle

pour le décès d'un parent ou d'un enfant, pour la naissance d'un enfant – un enfant *légitime* – ou pour se marier. Mais Julie Bonnard n'avait pas épousé Antoine Thomas. Non, Thomas n'était sans doute pas rentré au pays.

Julie avait dû lui écrire pour lui annoncer la naissance ou, si elle ne savait pas écrire, elle avait demandé à quelqu'un de le faire à sa place. Pour moi, il ne faisait pas de doute que Thomas se savait papa. Mais les mois avaient passé et Julie avait finalement épousé François Aubert en mai 1916, deux mois avant que Thomas soit jugé et condamné. Aubert avait reconnu le petit Antoine comme son fils, et le 20 juin Julie avait donné naissance au fils d'Aubert. L'enfant devait mourir le lendemain, suivi de peu par sa maman.

Et Thomas n'aurait rien appris de tout cela ? C'était difficile à croire. En admettant que ses parents n'aient pas su écrire, il avait certainement tenté d'obtenir des nouvelles de Julie et d'Antoine. Il avait bien dû se trouver quelqu'un – les parents de Julie, sa sœur, ou peut-être une langue de vipère comme il y en a partout – pour estimer qu'il devait être informé du mariage. Fin juin, la même personne lui avait sans doute annoncé le décès de la jeune femme. Effondré, le jeune homme avait peut-être escompté que la piqûre de térébenthine serait mortelle et mettrait fin à sa détresse. Ou bien, comme il l'avait déclaré aux juges, il avait simplement eu besoin de quelques jours de repos pour surmonter le choc. Il avait fait ce que font tant d'écoliers : tenter de se rendre malade pour échapper à un contrôle. Je l'ai fait moi-même au moins deux fois au temps du collège, passant un long moment devant une fenêtre grande ouverte en plein hiver dans l'espoir d'attraper la grippe. J'ai toujours échoué, mais personne n'en a jamais rien su. Thomas, lui, avait été puni de mort. Pourquoi n'avait-il pas avoué qu'il était anéanti par l'annonce d'un décès ? Sans doute n'avait-il plus la force de lutter pour la vie,

et était-il convaincu que ses juges balaieraient cette excuse, ne l'estimant pas digne d'un soldat.

Suivaient les déclarations des témoins. Toutes concordaient. Le chasseur Thomas était un excellent soldat, il s'était battu courageusement au Linge, on n'avait qu'à se louer de lui, il avait toujours été volontaire pour les patrouilles, on n'avait jamais remarqué qu'il craignît les attaques. La déclaration d'un sergent confirmait ce dont j'étais convaincue. *Depuis quelques jours, il n'était pas comme d'habitude. Il avait l'air de ne pas comprendre ce qu'on lui disait, et quand on lui donnait un ordre il vous regardait fixement sans réagir.* Oui, Thomas avait reçu un choc si violent qu'il ne pouvait plus accomplir son devoir.

Quand on lui avait ensuite demandé ce qu'il avait à dire pour sa défense, il avait répondu : *Je regrette sincèrement cet acte d'indiscipline. Je demande à monter en première ligne de suite pour racheter ma faute.*

J'imaginai le jeune chasseur lisant la lettre qui lui apprenait la mort de Julie, essayant de continuer à se comporter comme si de rien n'était, tentant de se convaincre que l'action atténuerait son chagrin, puis comprenant qu'il n'y arriverait pas, qu'il n'avait plus la force, qu'il avait besoin d'être pris en charge à l'hôpital, de se laisser aller, et cherchant finalement un moyen de s'abstraire durant quelques jours de l'enfer des tranchées. Espérant peut-être que la piqûre le libérerait à jamais de sa souffrance, puis contraint d'admettre que ce n'était pas le cas mais qu'il allait tout de même mourir, en subissant en outre le déshonneur. Écoutant tomber le verdict et attendant qu'on le conduise à la mort.

J'avais lu des récits des exécutions. Devant les troupes rassemblées, le greffier donnait lecture du jugement. Un prêtre prononçait des paroles de consolation au condamné, puis on bandait

les yeux de celui-ci. Un piquet d'infanterie composé de douze soldats de son bataillon s'approchait. Que ressentaient ces hommes contraints de fusiller un camarade ? Un ordre claquait, les soldats mettaient le condamné en joue. Un autre ordre, et ils tiraient. La rafale était assourdissante, suivie d'un silence de mort. Un sous-officier donnait le coup de grâce, et le médecin-major venait constater le décès. La troupe défilait ensuite devant la dépouille, comme pour bien rappeler aux vivants ce qui les attendait s'ils commettaient la moindre faute.

Les parents du jeune homme avaient dû être informés de sa mort durant le mois d'août, puisque la procédure était la même pour un soldat fusillé que pour ceux qui étaient tués au combat. Ils l'avaient alors pleuré, taraudés par les questions que suscite la mort au loin d'un être aimé. Leur fils avait-il été blessé ? Avait-il souffert longtemps ou était-il mort sur le coup ? Ils avaient sûrement interrogé les hommes du village qui revenaient en permission. Ils avaient aussi la ressource de s'adresser au ministère de la Guerre ou, s'ils ignoraient les démarches à entreprendre, de supplier le curé d'agir pour eux. Quoi qu'il en soit, sans doute avaient-ils fini par apprendre la vérité. Au plus tard en 1920, lorsque le gouvernement avait demandé aux familles si elles désiraient faire rapatrier le corps du décédé. Les parents de Thomas s'étaient sans nul doute étonnés de ne pas recevoir cette lettre. Ils avaient en tout cas appris un jour ou l'autre que leur fils avait été inhumé dans un cimetière quelconque, sa tombe surmontée d'une simple croix anonyme.

Comment dire adieu à un être cher dont le corps a disparu dans le néant ? Thomas était parti dans la honte et le désespoir, et ces sentiments indicibles avaient laissé derrière eux des scories errantes qui avaient attendu, génération après génération, d'être recueillies et nettoyées.

Avant de refermer le dossier, je le parcourus une dernière fois, page après page. Un document m'avait échappé. Il se trouvait tout à la fin, en page 63, et je n'étais pas allée jusque-là car les pages 61 et 62 portaient la mention : « L'image demandée n'existe pas ». Il s'agissait d'une lettre, dont je reconnus tout de suite l'écriture appliquée de Thomas.

Le 18 juillet

Mon Capitaine,

J'espère que vous m'excuserez d'oser m'adresser à vous. J'ai toujours été un soldat courageux et prêt à sacrifier ma vie sur les champs de bataille. Au Linge, j'ai continué à marcher au milieu des cadavres de mes camarades et j'ai rampé quand on ne pouvait pas rester debout sans se faire tuer. J'ai eu une citation à l'ordre du bataillon et j'ai été décoré de la croix de guerre.

Il y a trois semaines j'ai eu ma première permission depuis le début de la guerre. Je suis retourné au pays et là j'ai appris que ma fiancée était morte. Quand je suis rentré au bataillon j'étais très abattu. J'avais besoin de quelques jours de repos c'est pourquoi je me suis fait une piqûre de térébenthine. À l'ambulance le médecin a vite compris et j'ai tout de suite avoué ma très grave faute.

Je regrette amèrement ma faiblesse passagère et cette bêtise de gamin qui m'a conduit sur la route du déshonneur. Je comprends que je mérite la mort et que c'est ce qui m'attend. Mais s'il faut mourir je préfère que ce soit en rachetant ma faute sur les champs de bataille avec mes camarades.

J'espère que vous croirez à ma sincérité et que vous interviendrez pour moi près du conseil de guerre avant qu'il soit trop tard. En souvenir des mois que j'ai passés dans votre compagnie et que je n'oublierai jamais je vous supplie mon Capitaine de faire tout ce qui

est en votre pouvoir pour me permettre de retourner au feu ce qui est mon plus cher désir.

Votre tout dévoué

Antoine Thomas

Je m'étais donc trompée, Thomas avait eu une permission, il était retourné à Orpierre. Il avait appris que Julie était mariée, avait eu un enfant de François Aubert et venait de décéder. Le choc avait dû être terrible, si personne ne l'avait averti de la situation qu'il allait y trouver. Et quand bien même ? Ces journées au village n'en avaient pas moins été terribles.

Qu'est-ce qui l'avait le plus bouleversé ? Savoir que Julie dormait désormais pour toujours au cimetière sans qu'il ait pu la voir une dernière fois ? Ou apprendre qu'elle avait eu un enfant avec un autre homme, avec lequel elle s'était mariée et qui avait reconnu le petit Antoine ? Avait-il vu son enfant, ce petit garçon qui serait élevé par son rival ? Je doutais fort qu'Aubert, qui venait de perdre son épouse et son nouveau-né, lui ait ouvert sa porte. Quelles étaient, d'ailleurs, les relations des deux hommes ? Malgré leurs cinq ans d'écart, ils s'étaient forcément trouvés à un moment donné dans la même école, ou au moins s'étaient-ils côtoyés dans le petit village. Qui sait si Aubert n'avait pas été autrefois de ces grands qui harcèlent les gamins, s'il ne s'était pas moqué de la tache de naissance de Thomas ? Peut-être y avait-il eu une scène violente au retour de Thomas, celui-ci accusant Aubert d'être un planqué, Aubert jurant que, si Thomas sortait vivant de la guerre, il quitterait Orpierre de sorte qu'il ne revoie jamais le petit. Cet enfant était désormais le sien puisqu'il l'avait reconnu, et qui prouvait que Thomas l'avait engendré ?

Mes interrogations étaient vouées à rester sans réponses, mais j'étais certaine d'une chose : ce retour au village n'avait pu être

qu'extrêmement douloureux.

Pourquoi Thomas n'avait-il pas dit un mot de tout cela lors du procès ? Sans doute était-il convaincu que cet argument serait de peu de poids, et préférait-il compter sur son capitaine pour plaider en sa faveur.

Je retrouvai dans mes notes, prises alors que je me documentais sur la Grande Guerre, un extrait d'une lettre adressée à Stefan Zweig par un ami écrivain : *Maintenant nous avons été envoyés dans la Somme. Et ici tout est porté à son point extrême : la haine, la déshumanisation, l'horreur et le sang.* Cette lettre avait peut-être été écrite plusieurs mois après la condamnation de Thomas, durant l'automne et l'hiver boueux de 1916. Qu'importe. *La haine, la déshumanisation, l'horreur et le sang* avaient posé sur toutes les années de guerre des couleurs effroyables. Il fallait posséder un moral et un physique d'acier pour ne pas y perdre la raison. Thomas y avait perdu la vie, fusillé par ses propres camarades de combat. Puis sa famille avait camouflé la honte derrière un épais brouillard.

Il avait connu un drame intime et le silence de son capitaine l'avait achevé.

Thomas avait probablement écrit la lettre dans la prison où il était interné dans l'attente du conseil de guerre. Il avait peut-être demandé l'aide d'un codétenu, qui ignorait l'usage des virgules mais connaissait bien l'orthographe. Je retournai sur la page où se trouvait la liste des juges. Y figurait en effet un capitaine du 54^e bataillon de chasseurs alpins. C'était sans doute lui, le chef du jeune deuxième classe.

Quoi qu'il en soit, à aucun moment tout au long des débats cette lettre n'avait été mentionnée. Le destinataire l'avait remise au conseil de guerre, supposant sans doute que Thomas y ferait allusion, mais il n'avait pas pris la peine de défendre ce soldat qui

s'était pourtant battu avec courage. J'imaginai les regards désespérés du jeune homme, attendant en vain que le président sorte la lettre du dossier.

C'était de tout cela que j'allais devoir rendre compte aux Blondeau.

OceanofPDF.com

19

J'eus du mal à trouver le sommeil. J'étais obsédée par l'image de Thomas devant ses juges, tête baissée, espérant tantôt qu'on allait l'acquitter, tantôt qu'il serait condamné et que les balles de ses camarades mettraient fin à ses souffrances. Et lorsque je m'endormis enfin, mes rêves furent hantés par la vision du corps agité d'un violent soubresaut, restant un instant immobile puis tombant sur le côté tandis qu'une flaque de sang s'étalait lentement autour de lui. Alors son capitaine s'avancait, embrochait le cadavre à la pointe de sa baïonnette pour relever le jeune chasseur, et la scène se répétait, encore et encore.

Devant mon bol de café, le lendemain matin, je pris ma décision. Laetitia Blondeau ne m'avait demandé de poursuivre les recherches que trois jours auparavant. Son mari et elle devaient bien pressentir la difficulté qu'il y avait à retrouver un homme dont je ne connaissais rien d'autre que son amour pour Julie. Il n'y avait aucune urgence à annoncer à Frédéric que je savais maintenant qui était son arrière-grand-père biologique. Et lorsque je l'aurais fait, je laisserais passer encore un jour ou deux avant de lui révéler que cet homme avait été fusillé. Ce répit allait me permettre de poursuivre mes recherches sereinement.

Je voulais en effet retracer aussi complètement que possible les deux dernières années de Thomas. Tous les témoignages attestaient de son courage au combat. Je m'arrangerais pour faire ressortir des circonstances dans lesquelles il s'était distingué, cela mettrait du baume au cœur de son descendant.

Dès que j'eus pris cette décision, l'excitation de l'enquête s'empara de nouveau de moi malgré le peu d'éléments dont je disposais.

Mais une première déception m'attendait : le JMO du 54^e bataillon de chasseurs alpins n'existait pas, ou n'existait plus ! Soit il n'avait jamais été envoyé au ministère, soit il avait été détruit. Une des rares sources possibles d'informations était donc tarie. Je tentai de me rabattre sur celui de la 47^e division, dont faisait partie le 54^e bataillon. Sans grand espoir, à vrai dire, si bien que la déception fut minime. Le Journal ne donnait qu'une vision panoramique – mouvements de troupes, ordres de marche, attaques et ripostes, bilans des combats –, sans s'attarder à mentionner les actes de bravoure isolés et les conseils de guerre.

J'étais de nouveau dans une impasse, cependant je disposais encore de quelques cartouches.

Le *Forum 14-18*, pour commencer. Je n'y trouvai aucune réponse à mon message sur François Aubert. Cela n'avait plus guère d'importance, mais ce n'était pas très encourageant. Je lançai une recherche sur le nom de Thomas, qui ne donna rien. Puis je tapai *54^e bataillon*. Il figurait dans de nombreux fils de discussion, que j'allais devoir lire intégralement si je ne voulais pas laisser échapper un détail intéressant. Cela me prit la matinée. À midi, les yeux secs et le dos endolori, je fus enfin récompensée de mes efforts.

La discussion était intitulée : *54^e BCA été 1916*, ce qui avait attiré mon attention. Un internaute disait effectuer des recherches sur son grand-père, dont il donnait le nom, ajoutant qu'il s'intéressait en particulier à l'été 1916, durant lequel son aïeul avait décoré de la Croix de guerre. Quelqu'un détenait-il des photos ou des témoignages de ces moments ?

Après avoir parcouru une demi-douzaine de réponses sans intérêt pour moi, je tombai sur celle d'un certain *JeanYves35*. Voici ce qu'il avait écrit au tout début du mois de septembre :

Bonjour,

Mon arrière-grand-père, capitaine au 54^e BCA, a laissé des « Carnets de combat » très détaillés ainsi que quelques photos. Trois d'entre elles portent au verso l'inscription « Somme, 1916 » : un rassemblement de troupes, drapeau en tête ; une remise de décorations avec présentation des armes, où on discerne le n°54 sur une patte de col ; un groupe de chasseurs, le numéro 54 également lisible sur plusieurs pattes de col. Je me propose de scanner les photos et de vous les envoyer. Quant au texte, les cahiers sont en trop mauvais état pour que je puisse les scanner dans leur totalité sans les endommager.

Si vous souhaitez parcourir celui qui couvre l'été 1916 et si vous pouvez vous déplacer jusqu'à Fougères, nous pourrions organiser un rendez-vous. N'hésitez pas à m'envoyer un message privé.

Cordialement.

Je m'efforçai de parcourir les autres réponses jusqu'à la dernière, m'assurai d'un coup d'œil rapide que je n'avais laissé passer aucun fil de discussion, et écrivis à *JeanYves35* que son post avait attiré mon attention car, dans le cadre de mon métier de biographe, j'effectuais des recherches sur un jeune chasseur du 54^e bataillon. Je lui demandai s'il lui paraissait envisageable de m'autoriser à consulter les *Carnets de combat* qu'il détenait, et ajoutai que j'habitais près de Vannes et pouvais facilement me rendre à Fougères.

Il ne me restait plus qu'à espérer une réponse positive et si possible rapide.

Et maintenant ? Maintenant, je ne voyais rien d'autre à faire que déjeuner puis aller marcher un moment pour décrisper mon dos et reposer mon esprit en ébullition, en escomptant que cette pause porterait ses fruits. De fait, j'étais à peine à deux cents mètres de la maison que je me traitai intérieurement de tous les noms. J'avais été capable de remonter jusqu'à Antoine Louis Thomas, ce qui relevait presque de l'exploit. Et ensuite, parce que j'avais été choquée d'apprendre que le jeune homme avait été fusillé, je m'étais focalisée sur le conseil de guerre. Après quoi, je m'étais lancée dans des recherches sur son bataillon en négligeant totalement un document beaucoup plus personnel : la fiche matricule.

Cette idée me fit instantanément rebrousser chemin. Une de mes voisines, occupée à récolter ses courgettes, se redressa à mon passage, visiblement prête à m'infliger un exposé sur la météo et l'état de ses plantations. Je lui fis un petit signe de la main et accélérai le pas. Aussitôt à la maison, je rouvris le document qui m'intéressait et le lus attentivement.

Une surprise de taille m'y attendait. Après avoir commencé la guerre au 146^e régiment d'infanterie et avant de la terminer douloureusement au 54^e bataillon de chasseurs alpins, Thomas avait passé plus de dix mois dans une autre unité. Entre le 21 avril 1915 et le 5 mars 1916, il avait été affecté au 14^e bataillon de chasseurs. Celui de Félix !

Cette coïncidence me remplit de stupeur, mais je ne restai pas longtemps abasourdie. À défaut de pouvoir consulter le JMO du 54^e bataillon, j'allais me replonger dans celui du 14^e, que j'avais déjà lu avec attention à une époque où j'ignorais l'existence du deuxième classe Antoine Louis Thomas. Les chances de voir son nom mentionné étaient bien minces, mais je voulais y croire.

Ce travail fastidieux m'occupa jusqu'au soir mais s'avéra décevant. Après avoir une fois encore consulté le *Forum 14-18* dans l'espoir – également déçu – de trouver une réponse de *JeanYves35*, je glissai un plat surgelé dans le four et décidai d'oublier provisoirement Thomas, Félix et tous les autres combattants, ceux qui avaient survécu comme ceux qui étaient morts. Je dînai en regardant le journal télévisé, puis rappelai une amie qui m'avait laissé un message pour me proposer une randonnée le samedi suivant.

Je lui expliquai que j'étais incapable de lui donner une réponse si longtemps à l'avance.

— Samedi, c'est dans trois jours, précisa-t-elle.

— Je sais, mais je suis sur un truc...

— Toujours ton pianiste caractériel ?

— Non, avec lui c'est quasiment terminé. Là c'est un poilu fusillé et ses descendants. Ça m'obsède, je ne sais pas si j'aurai l'esprit libre pour aller marcher avec d'autres.

— Je comprends.

C'est bien souvent ce qu'on dit quand on n'est pas certain de comprendre. Peu de gens admettent que le passé puisse à certains moments sembler plus vivant que le présent.

— On ne sera pas plus de cinq ou six, insista-t-elle. Que des gens très sympas.

Mon silence dut la contrarier car elle ajouta avec un soupçon d'ironie :

— Si tu veux, je peux t'envoyer la liste par mail.

Je lui promis de lui donner très vite ma réponse et mis mon téléphone en mode silencieux dès que la communication fut terminée. Cet appel m'avait agacée, mais un mot prononcé par mon amie venait de déclencher un voyant lumineux. *La liste !*

Je repris le JMO du 14^e bataillon et parcourus une à une les listes de tués, de blessés et de disparus qui en rythment les pages à une fréquence impressionnante. Je savais ce que je cherchais, et passai donc rapidement sur les premières lignes – les premières pages, parfois – recensant les tués, pour survoler les noms des blessés et atteindre ceux des disparus.

Je poussai un cri de victoire en tombant enfin sur le nom de Thomas. Il faisait partie des quelques disparus du 20 juillet 1915, date du premier grand assaut du Linge. Les disparus étaient souvent des morts, dont pour beaucoup on ne retrouvait jamais les corps. Aujourd'hui encore il ne se passe guère de mois sans que des fouilles ou le creusement de fondations mettent au jour un ou plusieurs squelettes de poilus. Mais il était fréquent que des disparus réapparaissent quelques heures ou quelques jours après l'assaut. Ils avaient pu se trouver séparés de leur section par les tirs d'artillerie, puis s'égarer ; devoir effectuer un grand détour pour regagner leurs tranchées ; être restés longtemps immobilisés dans un trou d'obus après avoir reçu un shrapnel ; ou tout simplement avoir été faits prisonniers. Il y avait aussi des cas de désertion, bien sûr.

Thomas, lui, n'avait pas déserté. Il avait été décoré de la Croix de guerre et avait obtenu une citation en raison de son comportement pendant les combats de la fin juillet. Sa disparition n'avait donc été que de courte durée. En revanche, elle me fournissait une information de taille. Dans la colonne de droite, face au nom de Thomas, était en effet inscrit : 1^{re} C^{ie}.

La première compagnie était celle que commandait Félix.

OceanofPDF.com

20

Le lendemain matin, je ressortis sans enthousiasme le dossier du pianiste.

Dans l'immédiat, en effet, je ne voyais aucune autre piste à explorer concernant Thomas. La prochaine tâche qui m'attendait consisterait à étudier les mouvements des unités auxquelles il avait appartenu, et à rendre compte d'une façon aussi vivante que possible des combats auxquels il avait participé. Les recherches effectuées pour mon livre sur Félix me seraient une aide précieuse, mais ce n'en serait pas moins long et fastidieux. Je préférais y renoncer provisoirement et travailler à la dernière partie de la biographie du pianiste. Heureusement, j'avais suffisamment bien balisé les choses pour pouvoir rédiger avec facilité, aiguillonnée par l'impatience. La seule difficulté était de ne pas m'évader sans cesse vers le jeune chasseur, car j'étais obsédée par ce que j'avais découvert la veille.

Le message que je trouvais en milieu de matinée, lorsque je m'autorisais une pause pour consulter le *Forum 14-18*, ne favorisa pas ma concentration. *JeanYves35* avait en effet écrit :

Bonjour, Je lis ce soir votre message. Je propose que nous prenions contact par téléphone, pour voir si cela vaut la peine de vous déplacer depuis Vannes. Si c'est le cas, je vous montrerai avec plaisir le journal de mon arrière-grand-père. Il est passionnant, mais tout dépend de ce que vous cherchez.

Je suis joignable à partir de 17 heures en semaine, ainsi que le week-end et le mercredi.

Cordialement.

C'était sûrement un enseignant, à en juger par les créneaux horaires qu'il m'indiquait. Il était dix heures, j'allais devoir patienter encore sept heures.

J'appelai à 17 heures 15. L'homme qui me répondit parlait d'une voix tranquille et chaude de médecin de famille. Je lui expliquai encore une fois la raison de ma démarche, sans nommer Thomas ni préciser qu'il avait été fusillé. Je ne savais rien des idées de *JeanYves35*, et j'ignorais le nom de son arrière-grand-père. Et si celui-ci avait fait partie du conseil de guerre ? J'avançais donc comme sur des œufs, et justifiai ma réserve en rappelant que j'effectuais ces recherches pour le compte d'un client.

Il énonça d'un ton un peu solennel où perçait un sourire :

— Admis dans l'intimité des personnes, je tairai les secrets qui me seront confiés.

— Serment d'Hippocrate, répondis-je du tac au tac. Sans aller jusque-là, je suis tout de même obligée...

— Ça va de soi. En quelques mots... Mon arrière-grand-père était capitaine au 54^e bataillon de chasseurs. Il a rempli cinq cahiers entre 1914 et 1918. Un par année

Je ne pus m'empêcher de lui couper la parole.

— Donc il est sorti vivant de la guerre.

— Non, en fait il a été tué le 3 octobre 1918. Il avait trente et un ans. Je suppose que les cahiers ont été renvoyés à mon arrière-grand-mère avec sa cantine et ses objets personnels. Elle n'en a jamais parlé à ses enfants, et tout le monde en ignorait l'existence. Mes grands-parents ont hérité de sa maison mais n'ont jamais mis le nez dans le grenier qui était un véritable capharnaüm. Il y a une dizaine d'années, mes parents ont dû tout vider quand ils ont voulu vendre la maison, et les cahiers ont atterri chez moi. Ils savaient que je les conserverais précieusement. J'ai souvent pensé à les

transcrire, sans jamais trouver le temps. Vous verrez que l'écriture n'est pas toujours facile à déchiffrer.

Vous verrez... C'était donc une chose entendue, il n'y avait plus qu'à prendre rendez-vous.

Comme je l'avais deviné, le prénommé Jean-Yves était enseignant.

— Mais pas prof d'histoire, plaisanta-t-il. D'anglais. Vous pourriez venir samedi en début d'après-midi ?

Et comment !

— Pas trop tard, suggéra-t-il. Disons deux heures et demie ? Ça vous laissera du temps de vous esquinter les yeux sur les cahiers.

Puisqu'il semblait d'humeur espiègle, je lui demandai si je devais prévoir des gants blancs. Il rit.

— Tout de même pas ! D'ailleurs un copain archiviste m'a dit que c'était du chiqué réservé à la télévision. Les gants rendent malhabile pour tourner les pages et on risque de les corner. Il suffit d'avoir les mains propres et sèches. Je fournis l'eau et le savon.

Il me donna son adresse et m'expliqua que je devrais frapper fort parce que la sonnette ne fonctionnait pas. Je m'assurai que mon numéro de téléphone s'était bien affiché, et nous nous dîmes à samedi.

Je retournai devant mon ordinateur, mais après avoir tapé quelques lignes je compris qu'il était inutile de m'acharner. Et qu'il en serait probablement de même le lendemain, car je ne pensais qu'aux *Carnets de combat* dont j'attendais tant.

J'étais obsédée par ce que j'avais découvert la veille. Non seulement Thomas avait passé près d'un an au 14^e bataillon, mais il avait fait partie de la première compagnie. Ce qui signifiait qu'il avait pu se trouver tout près de Félix au moment où ils se battaient comme des diables pour occuper le Collet du Linge face aux

Allemands déchaînés. Qu'il avait vu tomber la plupart de ses camarades, qu'il avait peut-être été de ceux qui avaient chanté à pleine voix la Sidi-Brahim en regardant la mort fondre sur eux, et qu'ensuite, durant l'été et jusqu'au mois d'octobre, il avait respiré les miasmes dégagés par les cadavres gisant dans le *no man's land*, et suffoqué lors des attaques aux gaz. Cela signifiait aussi que le cauchemar qui m'avait hantée pendant près d'un an, au temps du collège, et qui, j'en avais maintenant la conviction, était une réminiscence de cette terrible nuit, ce cauchemar m'avait en quelque sorte associée à l'épreuve de Félix et à celle de Thomas.

Ces pensées ne m'avaient pas quittée de la journée, même lorsque je croyais être concentrée sur la biographie du pianiste.

Plus troublante encore était l'intuition qui m'était venue pendant la nuit, me faisant bondir hors de mon lit pour aller relire la lettre de Thomas à son capitaine. *Au Linge, j'ai continué à marcher au milieu des cadavres de mes camarades et j'ai rampé quand on ne pouvait pas rester debout sans se faire tuer.* Il avait aussi écrit : *En souvenir des mois que j'ai passés dans votre compagnie et que je n'oublierai jamais je vous supplie mon Capitaine...*

Lorsque j'avais trouvé la lettre dans le dossier de procédure, j'avais naturellement pensé que Thomas s'adressait à son capitaine du 54^e bataillon, dont il faisait alors partie. Le 54^e s'était lui aussi battu au Linge, la mention de cet assaut mémorable était donc cohérente. Il était clair maintenant que je m'étais trompée. En juillet 1915, Thomas était sous les ordres de Félix. Son appel au secours était donc destiné au capitaine Chevalier, qui l'avait connu et sans doute apprécié.

Thomas avait écrit sa lettre le 18 juillet, et était passé en jugement le 26.

Le 20, aux alentours de 5 heures 30 du matin, Félix avait été tué au combat de la Ferme rouge, près de Maurepas dans la Somme.

OceanofPDF.com

21

J'occupai la matinée du vendredi à des tâches matérielles dans l'espoir illusoire que le temps passerait plus vite. À quoi bon ? Les heures s'écoulaient à une lenteur désespérante. À l'heure du déjeuner, je m'aventurai dans la confection d'un beurre blanc, qui tourna de façon pitoyable. Plus tard, en prenant mon café, je cherchai des documentaires à regarder en *replay*, sans rien dénicher à me mettre sous la dent. En désespoir de cause, je consultai le programme des salles de cinéma, et me décidai enfin à aller à Vannes en milieu d'après-midi.

Avant même d'arriver à destination, je regrettai mon initiative. J'allais certainement passer deux heures à penser à mon enquête, à moins que je ne m'endorme, épuisée par la tension nerveuse des derniers jours. Mon choix s'était porté sur un film dont l'action se déroulait durant l'exode de mai 1940. Les premières images me désarçonnèrent, puis, très vite, je compris que je n'étais pas entrée dans la bonne salle. Je tergiversai un long moment, estimai finalement qu'il était un peu tard pour prendre un autre film en cours de route et décidai de rester. Après tout, *Le Fils de Saul* avait obtenu un Grand Prix au Festival de Cannes et les critiques étaient élogieuses. Mais cette immersion dans l'enfer d'Auschwitz me démolit. L'horreur était autant dans ce qu'on devinait hors champ que dans ce qu'on voyait, et la bande-son oppressante ajoutait encore à l'angoisse.

Comme je quittai la salle, sonnée et nauséuse, je me heurtai à un vieux copain perdu de vue depuis bien longtemps. Nous avons été assez proches à l'époque où nous étions professeurs dans le même

collège, lui de mathématiques et moi d'histoire. Nous ne cessions alors de nous taquiner mutuellement, moi lui reprochant de tout réduire à des chiffres et à des pourcentages, lui se moquant de mon goût pour le passé. Il ironisait également sur ma propension à la solitude, et je lui rétorquais que cela m'évitait du moins de dépenser, comme lui, la moitié de mon salaire en pensions alimentaires. Mais derrière son cynisme apparent se cachait une grande finesse, et nous avions passé des heures à refaire le monde ensemble. Il n'avait pas d'obligations dans l'immédiat, il me proposa d'aller boire une bière au pub irlandais.

Ce fut une bouffée d'air. Mon vieux complice avait une qualité rare : il savait écouter. Il avait aussi parfois des éclairs d'intuition surprenants. Je lui parlai de mon activité de biographe et résumai rapidement mes travaux en cours.

— Tu vas trouver ce que tu cherches, conclut-il avec conviction.

— Parce que je cherche quelque chose ?

Je lui avais parlé de Thomas, sans mentionner le lien probable avec les cauchemars du petit Louis Blondeau. Je pensais disposer maintenant des informations essentielles pour répondre aux interrogations de mes clients, et je n'étais pas certaine que les *Carnets de combat* de l'aïeul de Jean-Yves pourraient m'apporter de nouveaux éléments. Qu'y avait-il encore à chercher ?

— Tu dois le savoir mieux que moi, répondit-il. En tout cas, tu verras ce que je te dis, ça va être le succès sur toute la ligne.

Quand nous nous quittâmes en nous promettant de nous revoir, j'eus le sentiment qu'un lourd manteau avait glissé de mes épaules. Mon frère avait raison, les vivants, c'était bien aussi ! Par association d'idées, je me rappelai subitement qu'une amie m'avait proposé une randonnée. Aussitôt rentrée chez moi, je lui envoyai un texto pour lui expliquer qu'un déplacement imprévu à Fougères me rendait

indisponible. Puis j'écrivis un mail aux Blondeau : j'avais la quasi-certitude d'avoir retrouvé l'arrière-grand-père biologique de Frédéric, mais je devais encore faire quelques vérifications, après quoi je pourrais me pencher sur son passé militaire.

Frédéric me répondit une heure plus tard.

Je vais attendre votre prochain mail avec impatience. Je suppose que les choses vont maintenant avancer rapidement. Connaissant l'identité de mon aïeul, il sera sûrement facile de vérifier qu'il est bien mort pour la France.

Il n'était pas naïf, il avait dû sentir que j'en savais plus que je ne lui en disais. Si je tardais trop, Laetitia et lui se poseraient des questions. À quoi bon reporter indéfiniment le moment de leur révéler toute la vérité ? Plus personne aujourd'hui ne jetait la pierre aux fusillés de la Grande Guerre, beaucoup réclamaient même une réhabilitation collective. Mais je tenais à broser pour mes clients un tableau aussi complet que possible des dernières années de Thomas. Les *Carnets de combat* m'apporteraient-ils ce que j'espérais ?

Je me mis en route en milieu de matinée le samedi, bien trop tôt pour l'heure de mon rendez-vous. La température était merveilleusement douce pour un début novembre. J'en profitai pour traîner un long moment dans les rues médiévales, après quoi je déjeunai dans une crêperie.

Je frappai chez JeanYves³⁵ à 14 heures 30 tapantes.

L'homme qui ouvrit la porte était aussi grand que maigre. Son épaisse chevelure grise rebelle au peigne lui donnait un air d'écolier indocile, tout comme son sourire malicieux et le pull informe dans lequel il flottait. Quant à sa maison, elle paraissait tout droit sortie d'un film tourné dans la campagne anglaise. On ne savait où poser les yeux tant elle recelait de petits trésors, pour la plupart sans

valeur mais pleins de charme. Un mur couvert d'aquarelles, un tapis élimé aux teintes chaudes, des livres anciens empilés dans un coin, un bus londonien miniature qui semblait avoir été oublié sur un rebord de fenêtre... Cette maison était la parfaite illustration de l'adjectif *cosy*.

Monsieur 35, comme je le saluai en manière de plaisanterie, proposa aussitôt que nous nous appelions par nos prénoms et me fit entrer dans une petite pièce qui n'était ni un bureau ni tout à fait un salon.

— J'ai préparé du café, annonça-t-il.

Il y avait également une assiette de biscuits, que j'acceptai à condition de pouvoir ensuite me laver les mains, faute de gants blancs. Il rit.

— En réalité, l'état des cahiers n'est pas si catastrophique, mais scanner toutes les pages prendrait des heures. J'envisage de les transcrire un jour pour essayer de les faire publier. Vous me direz ce que vous en pensez, mais je crois qu'ils sont réellement intéressants.

Son arrière-grand-père avait écrit chaque jour, parfois juste quelques mots jetés à la hâte, parfois, sans doute lorsque son bataillon était au cantonnement, des pages entières dans lesquelles il brodait sur un incident, une anecdote, une discussion. Sur ses propres états d'âme, aussi. Amoureux de littérature et de peinture, il n'avait choisi la carrière militaire que parce qu'il rêvait de voyager.

Jean-Yves et moi nous trouvâmes tout de suite à l'unisson. Je lui parlai des notes prises au Maroc par mon grand-oncle, des questions que je me posais parfois sur son comportement à cette époque et sur ses idées, de l'admiration que toute sa famille lui avait vouée, et ce bien avant sa mort héroïque. Et bien sûr du livre que j'avais écrit.

— Mais vous me dites qu'il était au 14^e bataillon, s'étonna Jean-Yves. Mon arrière-grand-père était au 54^e, son journal ne vous apprendra rien sur votre grand-oncle.

Je lui rappelai ce que j'avais écrit dans mon message, que mes recherches portaient dans le cas présent sur un jeune soldat du 54^e pour le compte d'un de ses descendants.

— C'est fou, ce regain d'intérêt pour cette horrible guerre, commenta Jean-Yves. Moi-même, je savais que mon arrière-grand-père avait été tué en 1918, mais on ne parlait jamais de lui. Et puis j'ai hérité de ses cahiers, et j'en ai été obsédé.

Il en était de même pour moi. Les cours d'histoire du collège m'avaient copieusement barbée parce qu'ils me paraissaient à des années-lumière de la vraie vie. Peut-être mes professeurs avaient-ils manqué de flamme, ou moi de maturité. Toujours est-il que je n'avais jamais pris la mesure de la violence des combats. Pire, étant petite fille, l'expression *gueule cassée* me faisait rire, sans doute à cause du mot *gueule* qu'à l'époque (et surtout à Versailles !) nous n'avions le droit de prononcer que pour les animaux. Et l'épisode de cette guerre qui m'avait le plus marquée était une anecdote tragi-comique que nous avait racontée notre mère. Lorsque les cloches des églises avaient carillonné pour annoncer l'Armistice, elle se trouvait avec ses deux sœurs et la bonne, une jeune fille un peu simplette. Celle-ci, convaincue qu'il s'agissait du tocsin annonçant l'arrivée jusqu'en Vendée des Allemands victorieux, avait fermé tous les volets et recommandé aux trois fillettes de ne faire aucun bruit pour qu'on croie la maison inoccupée.

Et puis, des décennies plus tard, Félix était venu envahir mes pensées. Il y était entré par effraction à un moment où mon cerveau et ma mémoire avaient entrebâillé une porte, et, depuis, sa présence invisible ne me laissait pas de paix.

J'évoquai tout cela sur la pointe des pieds, espérant être comprise mais redoutant de passer pour une farfelue superstitieuse. Bien au contraire, Jean-Yves avoua qu'à certains moments, il lui était arrivé de sentir la proximité de son arrière-grand-père. Et il n'était pas le seul à avoir éprouvé cela, une de ses amies avait vécu des expériences analogues. Son interprétation était la même que la mienne :

— C'est un peu comme si tous ces morts n'avaient pas compris ce qui leur était arrivé, comme s'ils doutaient parfois d'être tout à fait morts. Ou peut-être estiment-ils qu'ils n'ont pas été pleurés comme ils le méritaient ? En tout cas, ils semblent attendre quelque chose de nous.

Je renchéris. Oui, ils avaient sans doute toujours été là, à l'affût du moment propice. Comme les graines de coquelicot enfouies dans le sol calcaire de Picardie, qui avaient germé en abondance sur les champs de bataille labourés par les obus et, l'été venu, illuminé d'écarlate les immenses charniers.

— C'est pour cela que j'ai écrit ce livre sur mon grand-oncle, conclus-je. J'ai estimé que je le lui devais.

— Voilà aussi pourquoi j'aimerais transcrire un jour ces cinq volumes, dit Jean-Yves.

Mais le temps filait et je n'étais pas allée jusqu'à Fougères pour échanger des confidences. Mon hôte alla chercher les cahiers qui se trouvaient dans son bureau, au premier étage.

Ils étaient d'un format intermédiaire entre carnet et cahier, très épais, couverts d'une écriture minuscule qui se faufilait parfois entre les lignes et jusque dans les marges.

— Vous ne pourrez jamais lire tout ça en un après-midi, remarqua Jean-Yves.

Je précisai que je m'intéressais plus particulièrement à la période que le chasseur en question avait passée au 54^e, à partir de mars 1916.

— Consultez tout ce que vous voulez, dit-il. Bon, je vous laisse tranquille. Si vous avez besoin de moi, je suis dans mon bureau, c'est la porte en face de l'escalier. Des copies à corriger... J'échangerais bien ma place contre la vôtre !

Il déposa les cahiers sur une petite table placée devant la fenêtre, quitta la pièce et redescendit l'escalier sans bruit.

Je ne lui avais pas dit que mon chasseur avait été fusillé le 26 juillet, et qu'en conséquence je n'avais qu'un peu moins de cinq mois de journal à lire.

Albert Jacollot - Carnet de combat, était-il écrit sur la page de garde de chaque cahier, suivi du millésime. Jacollot ? Ce nom m'était inconnu, il ne faisait donc pas partie des juges du conseil de guerre qui avait condamné Thomas.

J'ouvris le cahier de 1916 et en tournai les pages avec précaution, émue de songer à son parcours, à ce dont il avait été témoin, et à l'homme qui, jour après jour, s'était abstrait de la violence qui l'entourait pour consigner les événements qu'il traversait et les sentiments qui l'agitaient. À certaines dates, il avait juste écrit : *Journée calme* ou *Retour au cantonnement*. Sans m'y attarder pour l'instant, je survolai aussi des récits de combats, de patrouilles de nuit s'achevant en tuerie, et les visions insoutenables de mourants éviscérés ou la tête à demi emportée. Il y avait également des notes humoristiques sur la qualité des repas ou l'état déplorable des feuillées. Quelques soirées joyeuses, aussi, car les officiers étaient parfois reçus par un de leurs supérieurs autour d'une table mieux garnie que d'ordinaire.

Je parcourus en diagonale les mois de mars à juin, et arrivai enfin au 16 juillet, date à laquelle Thomas avait été évacué en raison de son infection au genou. L'incident n'était pas mentionné. Les journées suivantes ne présentaient pas un intérêt particulier, sinon qu'on y sentait les prémices de l'attaque prévue pour le 20. Ce jour-là, contrairement à Félix, le capitaine Jacollot avait eu la chance de sortir indemne du combat. Un combat qui avait été couronné de succès mais qui avait été sanglant.

Quelques pages plus loin, à la date du 28 juillet, il avait écrit :

Journée à marquer d'une pierre noire. Le chasseur Thomas a été jugé et fusillé pour abandon de poste. Terribles moments dont un militaire ne peut tirer aucune fierté. Il y a deux ans, j'aurais approuvé le verdict. Aujourd'hui, après ce que tous ces hommes ont souffert dans tant de combats inutiles... Thomas avait toujours été irréprochable. Il avait écrit une lettre à Chevalier (14^e BCA), sous les ordres duquel il avait combattu au Linge, pour lui demander son soutien. J'ai bien connu Chevalier au Maroc occidental : le courage et la droiture personnifiés. Et avec ça boute-en-train au possible et doté d'une voix magnifique. Je l'entends encore chanter le Noël d'Adam à une messe de minuit... Tracassé, il m'avait demandé conseil, et nous étions tombés d'accord qu'il fallait intervenir en faveur de Thomas. Il m'avait confié la lettre pour que je la remette au président du conseil de guerre. Chevalier est tombé à la Ferme rouge, hélas. J'ai tenu ma promesse et exprimé avec fermeté notre conviction que Thomas méritait l'indulgence. Il n'a été tenu compte ni de la lettre ni de mon intervention : le malheureux a été condamné à l'unanimité. Il n'avait pas 21 ans. Requiescat in pace... Pace ! Un mot dont on a oublié le sens depuis longtemps.

Je ne m'étais donc pas trompée, la lettre de Thomas était bien destinée à Félix !

Ce que j'avais ignoré et dont j'avais maintenant la certitude, c'est que Félix avait eu l'intention de prendre fait et cause pour l'accusé. Qui sait même si ce n'était pas lui qui avait œuvré, après le combat du Linge, pour que Thomas obtienne une citation assortie de la Croix de guerre ? Il avait en tout cas estimé que ce jeune soldat ne méritait pas la mort, et cela balayait tous les doutes qui m'avaient tourmentée depuis que l'on m'avait glissé le petit papier portant le nom de Lucien Orgery. Qu'il eût voté la mort ou non pour ce malheureux n'avait plus vraiment d'importance pour moi. Peut-être avait-il partagé le point de vue du capitaine Jacollot. *Il y a deux ans, j'aurais approuvé le verdict. Aujourd'hui, après ce que tous ces hommes ont souffert dans tant de combats inutiles...* C'était compréhensible. Entre l'enthousiasme et l'optimisme de l'été 1914 et la bataille de la Somme, des centaines de milliers d'hommes étaient morts à cause des décisions insensées de généraux qui vivaient à l'abri du feu de l'artillerie, bien nourris et pensant beaucoup à leur carrière. « Je les grignote », avait répondu Joffre à quelqu'un qui lui demandait quelle était sa stratégie. On mesure aujourd'hui les ravages de ce « grignotage ». Félix, comme Jacollot et bien d'autres, avait dû se poser beaucoup de questions et, bien qu'obéissant aux ordres jusqu'au bout, s'interroger parfois sur leur légitimité.

Je pris le cahier et montai à l'étage. Une chaise grinça, le parquet craqua et la porte du bureau s'ouvrit. Jean-Yves était plus ébouriffé que jamais. L'effet correction de copies...

— Vous auriez un instant ? lui demandai-je le souffle court. J'ai l'impression de fiche en l'air votre après-midi, mais là...

— Pas de problème, mes copies ne vont pas s'envoler, hélas.

Nous redescendîmes dans le petit salon. Cette fois, j'exposai le véritable objet de mes recherches. Sans préciser la position de Thomas dans l'arbre généalogique de sa famille, je dis simplement que j'avais tenu à récolter le maximum d'informations sur lui avant d'annoncer à mon client que son aïeul avait été fusillé. Puis je rapportai, d'une façon aussi synthétique que possible, le cheminement qui m'avait conduite à découvrir que Thomas avait combattu à un moment donné dans une compagnie commandée par mon grand-oncle Félix. Qu'une lettre de sa main qui figurait parmi les pièces du conseil de guerre m'avait touchée mais également intriguée, car le capitaine auquel elle était adressée n'était pas nommé.

— Et ce capitaine, c'était mon arrière-grand-père ? lança Jean-Yves qui suivait mes explications avec passion.

— Non. Avant de venir ici, j'avais acquis la quasi-certitude que mon grand-oncle avait été le destinataire de la lettre. Je viens d'en avoir confirmation sous la plume du capitaine Jacollot. Mais son journal m'a appris une autre chose qui pour moi est capitale : Félix avait estimé qu'il fallait acquitter Thomas. Il l'avait dit à votre arrière-grand-père, qui lui-même partageait sa conviction. Seulement Félix est mort avant le procès... Il avait sans doute confié la lettre à votre arrière-grand-père parce que celui-ci était du même régiment que Thomas, et donc bien placé pour prendre contact avec le président du conseil de guerre. C'est comme cela qu'elle s'est trouvée parmi les pièces du dossier.

Je lui tendis le cahier et lui montrai le paragraphe significatif. Tandis qu'il le lisait, je m'efforçai de calmer ma respiration.

— Trois heures et demie, déclara Jean-Yves après avoir jeté un regard à sa montre. C'est peut-être un peu tôt, mais vous avez grand besoin d'un thé bien fort, et moi aussi.

Nous allâmes tous deux dans la cuisine et je proposai mon aide. La préparation du thé fut laborieuse car nous étions troublés par ma découverte qui concernait les deux capitaines. Cette tâche prosaïque m'aida cependant à retrouver mes esprits, et je demandai soudain à mon hôte s'il pensait obtenir un thé bien fort en versant de l'eau bouillante sur une boule à thé vide, et pourquoi il sortait quatre tasses alors que nous n'étions que deux. Il me regarda d'un air éberlué puis éclata de rire.

— Nos capitaines et nous, ça fait bien quatre, non ? Bon, d'accord, je suis assez désordonné, mais cette fois j'ai une excuse : nous sommes revenus cent ans en arrière.

— Quatre-vingt-dix-neuf ans, rectifiai-je. Heureusement que vous êtes prof d'anglais et non prof de maths !

Il me tendit une boîte de thé en me laissant le soin de verser la quantité correcte dans la boule.

— C'est quoi, le Noël d'Adam ? demandai-je.

— Ne me dites pas que vous ne connaissez pas ce tube ! D'accord, ça n'est pas de première jeunesse, mais nous non plus.

Il se redressa et entonna d'une façon comiquement théâtrale :

— Minuit ! Chrétiens, c'est l'heure solennelle...

Ma tension se relâcha d'un coup et je piquai un fou rire. C'était bien la première fois que je riais de bon cœur en évoquant la Grande Guerre ! Je me joignis à mon hôte et nous clamâmes en chœur :

— Noël ! Noël ! Chantons le Rédempteur !

— Bon, j'ai l'impression que ça va beaucoup mieux. Si on prenait le thé ici ?

Il suffisait de pousser le fouillis qui encombrait la table, ce qui fut vite fait.

Nous évoquâmes longuement les conseils de guerre et la réhabilitation que tous les gouvernements, l'un après l'autre, avaient refusé d'envisager sous prétexte qu'il eût fallu examiner chaque cas un à un. Puis je racontai l'incident qui s'était produit à la librairie, le petit papier que m'avait glissé un des participants, ma compassion envers Lucien Orgery mais aussi le malaise qui m'avait saisi en trouvant le nom de Félix parmi ceux des juges.

— Sachant ce que vous savez maintenant, j'aurais tendance à penser que votre grand-oncle avait voté l'acquittement, dit Jean-Yves. Et, même dans le cas contraire, il a finalement tenté d'intervenir pour le chasseur qui lui avait demandé son aide.

— Tout à fait, approuvai-je. Je me sens maintenant tout à fait en paix à ce sujet.

En paix. Ces mots me rappelèrent un des nombreux épisodes étranges qui avaient jalonné mes recherches sur Félix. Je l'avais toujours gardé pour moi, mais je sentais qu'ici, dans cette cuisine en désordre que la lumière d'automne transformait en tableau d'un peintre du Nord, je serais comprise. Je me lançai :

— Je suis allée sur la tombe de mon grand-oncle en juillet dernier, pour l'anniversaire de sa mort. À la nécropole militaire de Maurepas. J'étais convaincue que personne ne s'était jamais rendu là-bas, et d'ailleurs j'avais fait un rêve...

Je racontai comment, une nuit, j'avais rêvé que ma mère, décédée depuis longtemps, me disait : « Personne n'y est jamais allé. » Et comment, le lendemain de mon arrivée dans la Somme, sur le point de me réveiller, au sein de ce demi-sommeil si souvent propice aux intuitions, une voix intérieure m'avait soufflé clairement : « Il n'y a pas eu de faire-part. » Quelle étrange pensée ! Je me refusais à

croire qu'un défunt, passé dans l'autre monde depuis près d'un siècle, puisse être contrarié par un détail aussi formel. Et pourtant, qui d'autre que Félix, son âme ou quel que soit le nom qu'on donne à ce qui subsiste après la vie terrestre, avait pu me murmurer une pensée aussi insolite ?

Je m'étais rendue sur les lieux du combat au cours duquel Félix était mort. À dix kilomètres de Péronne, sur la route de Curlu à Maurepas, la Ferme rouge est une bâtisse de briques sombres flanquée d'un bâtiment de ferme, entourée de petits bois et de champs dont les noms ne portent pas à rêver : Le Mont Autour, Les Champs à Cailloux, La Petite Chaudière et La Vallée des Morts. Un panneau émaillé était fixé sur le mur, bordé de trois lignes : une bleue, une blanche et une rouge. À côté de l'inscription *La Ferme rouge – 1916*, s'épanouissait un coquelicot. Cette fleur délicate, qui pousse en abondance en Picardie, choisie comme symbole du souvenir par les Britanniques qui ont vu mourir tant des leurs dans la bataille de la Somme, marque dans cette région tous les lieux de mémoire. Le cœur serré devant les noms des 134 hommes qui avaient perdu la vie à cet endroit, j'avais éprouvé le besoin de marcher un moment.

La route serpentait dans un paysage doucement vallonné qu'on peinait à imaginer labouré de tranchées, transpercé de fils de fer barbelés, les arbres lacérés, le sol devenu stérile. J'avais été arrachée à mes pensées par les croassements d'une nuée de corbeaux qui tournoyait en tous sens au-dessus d'un petit bois en bordure de route. Un peu plus tard, quand j'avais rebroussé chemin, ils étaient toujours là. Mais lorsque j'avais repris ma voiture et que j'étais repassée au même endroit, ils avaient disparu, et je n'en avais plus aperçu nulle part, ni rôdant au-dessus des champs en quête de nourriture, ni survolant d'autres bois, comme s'ils n'étaient venus là

que pour moi. Plus tard, de retour chez moi, en étudiant la carte qui figurait dans le JMO du 14^e bataillon à la date du combat de la Ferme rouge, j'étais parvenue à situer l'endroit où les oiseaux noirs m'étaient apparus. Il portait le nom de Bois-Vieux, et c'était précisément dans cette zone que s'élançait la compagnie de Félix au moment où il avait été tué.

Après avoir quitté la Ferme rouge, j'avais gagné le cimetière de Suzanne, où le corps de Félix avait été enterré provisoirement. Alors que je poussais la petite grille pour y pénétrer, les cloches de l'église, dans le village qui dominait le cimetière, s'étaient mises à sonner le glas. Je m'étais inclinée devant l'oppressant alignement de croix blanches qui constelle le Nord et l'Est de la France. Puis, un moment plus tard, tandis que je regagnais ma voiture, les cloches de l'église s'étaient tues peu à peu. J'avais eu le sentiment étrange et réconfortant d'être accompagnée depuis le début de ce périple. Comme si un fil invisible me reliait à Félix, un fil que de temps à autre il tirait doucement pour me rappeler qu'il était là, tout près.

J'avais achevé mon pèlerinage à la nécropole militaire. C'était un lieu austère entouré de sapins qui convenait bien à un chasseur alpin natif du Cantal, amoureux de la nature et de la forêt. Chaque tombe était marquée d'une simple croix indiquant l'identité du défunt, le numéro de son unité et la date de son décès. Il n'y avait pas de pierres tombales, mais cette simplicité allait bien avec la vie rude qui avait été celle de ces hommes à la fin de leur existence. La rumeur de l'autoroute, assez proche, ressemblait à s'y méprendre à celle de la mer, et le cliquetis des haubans qui retenaient le drapeau français au sommet du grand mât était pareil à celui qu'on entend dans les ports. Devant la croix portant le nom de mon grand-oncle, j'avais ressenti la même paix qu'un peu plus tôt à Suzanne. Les

croassements angoissants des corbeaux au-dessus du bois de la mort avaient laissé la place à une sérénité grave.

Quelques jours après mon retour chez moi, au réveil, cette même voix intérieure qui avait évoqué l'absence de faire-part m'avait murmuré deux mots.

« En paix. »

Rien de tout cela ne parut étrange à Jean-Yves. Lui-même s'était rendu à la nécropole de Saint-Quentin pour se recueillir sur la tombe de son arrière-grand-père. Comme moi, il avait senti la présence de son aïeul, comme moi il était convaincu que nous étions reliés à ces hommes morts de mort violente, qui aujourd'hui encore avaient besoin d'être apaisés. Comme moi, aussi, il pensait que le tumulte de la guerre assombrissait la vie de toute la lignée tant que le mort n'était pas en paix.

— Il me semble que vous et moi avons restauré la paix, conclut-il.

— En effet. Mais il me reste à annoncer à mon client que son aïeul, qu'il croyait mort pour la France, a été fusillé.

Jean-Yves me suggéra de prendre en photo les pages des *Carnets de combat* qui m'intéressaient, ainsi que les quelques photos dont il disposait. Cela fait, je décidai qu'il était temps de quitter le passé pour me remettre en route.

Au moment de partir, je me rappelai que j'avais glissé un exemplaire de mon livre dans mon sac dans l'intention de l'offrir à Jean-Yves pour le remercier. Je le lui donnai et ajoutai :

— L'écriture de votre arrière-grand-père n'est pas si illisible que ça. Si un jour vous pensez pouvoir avoir assez confiance en moi pour me les laisser, peut-être un par un, je me propose de les transcrire. On pourrait y ajouter des textes explicatifs, des commentaires historiques, enfin vous voyez de quoi je parle.

— Un appareil critique, comme disent les universitaires, précisa-t-il en souriant. Ce serait magnifique.

Il semblait ému. S'ouvrait soudain devant lui la perspective d'un voyage passionnant, le prolongement du lien qu'il avait noué avec son arrière-grand-père. Il en serait de même pour moi qui peinais tant à quitter la Grande Guerre.

OceanofPDF.com

Cet après-midi singulier m'avait fait pousser des ailes. Le dimanche matin, autant par besoin d'agir que pour ne pas être tentée de reporter indéfiniment le moment de tout révéler aux Blondeau, je leur envoyai un mail promettant des informations pour la fin de la semaine suivante. Cela me laissait largement le temps de peaufiner mon dossier, d'achever la biographie du pianiste pour la lui transmettre, et surtout de prendre un peu de recul, d'apaiser le maelstrom d'émotions que ces derniers jours avaient suscité.

La température était toujours étonnamment douce, mais le ciel légèrement voilé salissait les teintes automnales. J'eus de beaucoup préféré un froid vif sous un ciel d'un bleu intense, cependant je regrettai maintenant que la balade organisée par mon amie ait eu lieu la veille. Je ressentais le besoin de frayer de nouveau avec mes semblables.

Je pris ma voiture pour gagner un petit village de l'intérieur du Golfe. Ceux qui prétendent que la vraie Bretagne est celle du Nord ne connaissent sûrement pas le Morbihan. Je fis une grande marche le long de la côte, tantôt sur des sentiers à peine praticables, tantôt dans les rochers. J'allai jusqu'à la presqu'île de Truscat, où je m'assis sur un gros caillou, fermai les yeux et laissai la rumeur douce de la mer m'envahir. J'étais arrivée au bout du chemin sur lequel je m'étais engagée près de deux ans auparavant en compagnie de Félix. Au moment d'écrire le mot *FIN* sur la dernière page de mon livre, j'avais eu le sentiment troublant que cette histoire n'était pas achevée, qu'il me restait des choses à découvrir. Depuis, j'avais été comme suspendue dans l'attente de je ne savais quoi.

Grâce à Frédéric Blondeau qui m'avait conduit jusqu'à Thomas, j'avais bouclé la boucle.

Je me posais tout de même une question : pouvais-je laisser mon livre tel quel, ou fallait-il le modifier, y exprimer les doutes qui m'avaient tracassée et fournir la réponse qui m'avait été donnée hier ? Si les chiffres de vente étaient satisfaisants, l'éditeur accepterait peut-être d'en imprimer une version plus complète. Sinon, je me contenterais d'une page de complément que je glisserais dans ceux que je dédicacerais. Je souris en imaginant Félix s'affairant, dans le monde mystérieux où il se trouvait, pour faire en sorte de me conduire au résultat qu'il estimait le plus approprié. Je pourrais aussi demander conseil à Jean-Yves, avec qui je ne doutais pas qu'allait se tisser un lien solide.

Je rentrai à la maison heureuse et affamée. Je pris un second petit-déjeuner tout en feuilletant une fois de plus mon livre. Je regardais désormais d'une tout autre façon les chapitres consacrés à la bataille de la Somme, car c'était à ce moment-là que Thomas avait regagné son bataillon après sa permission, désespéré et prêt à tout pour s'éloigner durant quelques jours de l'épreuve que représentait chaque journée. Je le voyais en train de se faire une piqûre, sans doute maladroitement, peut-être en pleurant, et soulagé de voir son genou gonfler et la fièvre monter. Conduit à l'ambulance, puis, pressé de questions, finissant par avouer la vérité. Pensant soudain au capitaine sous les ordres duquel il s'était battu, un homme exigeant mais juste, un capitaine qui exigeait beaucoup de ses hommes mais qui les aimait. Lui écrivant une lettre, puis attendant de passer devant le conseil de guerre en espérant que Chevalier prendrait le risque de parler pour lui. Avait-il appris la mort de Félix ? En ce cas, il avait dû comprendre avant même de comparaître que tout espoir était perdu.

Je voyais aussi Félix en train de lire la lettre, effaré que ce chasseur courageux ait pu commettre un tel geste. Réfléchissant longuement, partagé entre le désir de faire acquitter un jeune homme qui avait cédé à un moment de découragement, et la crainte que l'indulgence ne soit la porte ouverte à la faiblesse humaine, car pour tenir dans cette guerre il fallait oublier toute humanité. Allant trouver Jacollot, qu'il avait bien connu au Maroc et qu'il estimait, discutant avec lui, tous deux tombant d'accord que Thomas méritait de vivre et de retourner au combat comme il le souhaitait.

Puis était arrivé l'ordre d'attaque. Une fois de plus, la mort venait narguer les hommes, épier en se frottant les mains ceux qu'elle avait choisis. Comme avant chaque assaut, Félix avait mis ses affaires en ordre dans la petite cantine qui l'avait suivi partout où il était allé, en Algérie, au Maroc, et maintenant dans cette interminable campagne contre l'Allemagne. Cette cantine militaire que j'avais récupérée il y avait des années, à une époque où je ne pouvais soupçonner ce qu'elle représenterait un jour pour moi.

Il avait confié la lettre de Thomas à Jacollot, il avait fait ce qu'il estimait être juste. Il ne lui restait qu'à accomplir son devoir.

24

19 et 20 juillet 1916

Félix lève les yeux vers le soleil qui s'attarde dans un ciel immense. Un poème appris à l'école primaire monte à sa mémoire.

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine,

Tombe en nappes d'argent des hauteurs du ciel bleu.

Tout se tait. L'air flamboie et brûle sans haleine ;

La terre est assoupie en sa robe de feu[6](#).

Mais il n'est plus midi, la journée s'achève, et la terre ici ne s'assoupit jamais. Quant au silence, il n'y a plus que les morts qui le connaissent. Un des derniers vers du poème, en revanche, évoque mieux la réalité de ce soir.

Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux.

La tristesse est trop dangereuse pour qu'on prenne le risque de s'y laisser aller. Et de la joie on ne voit plus guère que des caricatures. Un rire grinçant qui aide à rester debout, une histoire paillarde pour braver la mort qui guette. Les émotions sont des pièges, seule doit compter la satisfaction de faire son devoir, d'honorer la devise du bataillon. « Noblesse oblige », même quand le devoir n'a rien de noble.

Durant les dix derniers jours, les chasseurs ont dû une fois de plus se transformer en terrassiers, piocher le sol calcaire de Picardie, bâtir des sapes, consolider les parapets, creuser des boyaux et des parallèles de départ. Et subir les incessants bombardements ennemis. À chaque déchaînement d'artillerie, les hommes se précipitaient à terre, s'agglutinant les uns contre les autres, enfouissant le visage dans le sol, le corps parcouru de suées, les

entrailles sur le point de se vider. Après chaque explosion les muscles se relâchaient, on reprenait son souffle, on tendait l'oreille, à l'affût des gémissements des blessés, sans savoir s'il fallait se réjouir du silence ou s'il signifiait qu'il n'y avait que des morts.

Tout est calme ce soir. Les hommes fument, certains ont encore le cœur à plaisanter, beaucoup partent à la chasse aux poux, d'autres jouent aux cartes. Un sergent est occupé à polir un chausse-pied en le frottant contre le cuir de son ceinturon. Il consacre tout son temps libre à fabriquer des objets à partir de douilles d'obus, de balles de pistolets, de boutons récupérés sur des cadavres ennemis. Bracelets d'identité, bagues, cendriers, coupe-papier à lame recourbée comme celles des sabres marocains, il aura de quoi monter une boutique de brocanteur s'il sort vivant de cette saleté de guerre.

La plupart semblent insouciantes, mais au fond d'eux-mêmes ils doivent bien savoir que cette quiétude est trompeuse, ils ont reconnu l'accalmie qui précède les grands combats. Voilà pourquoi plusieurs d'entre eux regardent avec inquiétude les chefs de section qui se dirigent vers l'abri de leur capitaine. Ce n'est sûrement pas pour leur annoncer une double ration de soupe que Chevalier les a réunis.

Ils ont raison. Le commandant du bataillon a reçu l'ordre d'attaque, c'est pour demain.

Objectifs successifs : tranchée Rouge, Ferme rouge, tranchée Verte, Bois-Vieux, Tortillard, tranchée de la Pestilence. Le bataillon sera encadré par le 54^e bataillon de chasseurs et le 9^e bataillon de zouaves. Les compagnies de première ligne marcheront en quatre rangs. La première devra atteindre le premier objectif et continuer l'attaque. La deuxième nettoiera la première tranchée ennemie. La troisième et la quatrième vague poursuivront l'attaque.

Une fois les instructions données, Félix s'adresse aux chefs de section comme il le fait avant chaque assaut. Il n'est pas besoin de long discours, seules importent la fermeté, la sincérité, la confiance.

— Nous le savons, beaucoup d'entre nous ne serons plus là demain soir. Nous avons souvent combattu ensemble. Nous devons nos succès à notre courage et à notre sang-froid, mais aussi à l'esprit de corps qui nous unit et à l'optimisme qui nous anime. Le 14^e doit se montrer digne du qualificatif de bataillon d'élite que lui a donné le général Brulard il y a quatre ans. Rappelez-vous les combats homériques du Tadla^Z, rappelez-vous les heures terribles au sommet du Linge et le surnom de Diables bleus qu'elles nous ont valu. Une fois encore, nous allons nous en montrer dignes. Cette guerre n'a que trop duré, il faut que cette bataille soit décisive. C'est ce que nos chefs attendent de nous, c'est ce que les Français attendent de nous, c'est ce que nous voulons tous.

La bataille sera-t-elle décisive ? Félix aimerait en avoir la certitude, mais il ne peut s'empêcher de douter.

Comme les combats pour les sommets du Linge, l'offensive dans la Somme est une idée du général Joffre. Prévue pour le printemps, elle devait emporter une victoire définitive. Mais les Allemands ont attaqué du côté de Verdun, il a fallu concentrer des troupes françaises dans ce secteur, et la Somme a été confiée aux seuls Britanniques. Lorsque, après un pilonnage massif censé anéantir les défenses prussiennes, les fantassins britanniques se sont élancés vers les trois lignes de tranchées bétonnées des Allemands, ils ont été fauchés par les mitrailleuses ennemies restées à peu près intactes. 19 000 tués et 40 000 blessés dans la seule journée du 1^{er} juillet. Le renfort des troupes françaises suffira-t-il ?

Félix se refuse à écouter ses pressentiments. Tout à l'heure, quand il ira faire son tour dans les tranchées, pas un chasseur ne

doutera de son optimisme. Il parlera à l'un, demandera à un autre s'il a reçu le courrier qu'il attendait, si sa femme a enfin accouché, plaisantera avec le benjamin de sa compagnie. Ces moments sont importants pour les chasseurs, mais aussi pour lui. Il a besoin de sentir la chaleur de ses hommes à la veille d'un jour qui en verra mourir beaucoup. Il considère son bataillon comme une grande famille dans laquelle les commandants de compagnie jouent le rôle d'aînés. Exigeants et sévères, certes. Mais aussi stimulants, confiants, protecteurs. Ces qualités font les vrais chefs, ceux que les hommes suivent les yeux fermés, ceux dont ils sont prêts à aller chercher le cadavre sous une pluie d'obus pour l'enterrer dignement. Félix ne veut pas s'interroger sur l'issue de cette journée. Tout ce qui compte est de donner tout ce qu'il peut donner, et advienne que pourra.

La peur, il l'a connue parfois. Au Maroc, en une ou deux occasions, et surtout il y a deux ans, en août 1914, lorsqu'il a repris conscience sans savoir s'il était encore vivant. Il a compris alors que la mort n'était que le franchissement d'un pont conduisant à une joie sereine. Il ne redoute qu'une chose : survivre à des blessures qui transformeraient sa vie en calvaire. Ce qui fait que la peur rôde, malgré tout. D'ailleurs, où serait le courage s'il n'y avait la peur ?

Au matin du 20 juillet, réveillé bien avant l'aube, il a rejoint les autres officiers dans l'abri du chef de bataillon pour revoir l'ordre d'attaque et examiner une dernière fois le plan du secteur. L'épais brouillard qui est tombé en fin de nuit devrait leur être favorable en les masquant aux yeux de l'ennemi.

Les hommes ont bu un café arrosé d'eau-de-vie, puis ils ont rassemblé leur matériel en n'échangeant que de brèves questions ou de vagues plaisanteries. Jusqu'au dernier moment ils se passent

des rations d'alcool, et aussi de vieilles gamelles car la peur donne envie d'uriner.

Les sections se sont formées, toujours dans le même silence troublé seulement par des claquements métalliques et des exclamations étouffées. C'est presque l'heure. Les chefs de section de la première compagnie ont les yeux fixés sur Félix. Il grimpe à mi-hauteur d'une échelle de tranchée et crie les ordres habituels, presque inutiles tant les gestes sont devenus des automatismes. Les hommes retiennent leur souffle, prêts à gravir les échelons aussi vite que des coléoptères poursuivis par le feu puis à courir vers l'ennemi.

— Dix secondes ! hurle Félix en jetant un regard sur sa montre.

Il est maintenant debout sur le parapet. Il sort son revolver et l'arme. Le coup de feu claque à 4 heures 56 précises.

— En avant ! Suivez-moi !

— En avant ! répètent certains pour se donner du courage.

Et la vague bleue déferle comme un raz-de-marée.

Félix court avec ses chasseurs sans cesser de tout enregistrer, de s'assurer que sa compagnie ne dévie pas de sa direction, de regarder à la fois devant et derrière eux. Comme il l'avait escompté, l'ennemi, pris par surprise, n'envoie que quelques obus sur l'essaim de chasseurs qui vole vers lui. Dans le brouillard que perce par endroits le soleil levant, la fumée des explosions de shrapnels forme des nuées pourpres et orangées qui ont quelque chose de diabolique.

En moins de vingt minutes, la tranchée Rouge, premier objectif de sa compagnie, est atteinte et enlevée, ses occupants faits prisonniers. Il ne reste plus que deux objectifs : Bois-Vieux et la tranchée de la Pestilence. Félix y entraîne sa compagnie en progression rapide, comme porté par les ailes de la victoire.

Mais, soudain, les bruits de crécelle qu'ils ne connaissent que trop claquent devant eux, terriblement proches. Des tireurs ennemis ont dû réussir à s'enfuir des tranchées avant de s'y trouver coincés. Ils se sont réfugiés dans des trous d'obus, et maintenant ils canardent les chasseurs avec leurs mitrailleuses.

Félix serre les dents sans ralentir. Comment pourrait-il mourir aujourd'hui alors que le succès est si proche ?

Mais pourquoi, alors, voit-il ses chasseurs s'éloigner comme au ralenti, loin devant lui ? Pourquoi ne parvient-il pas à les rattraper ? Il court pourtant de toutes ses forces, il a le front couvert de transpiration et ses poumons semblent prêts à éclater. Alors pourquoi le brouillard bascule-t-il lentement dans la nuit ? N'est-on pas le matin, au matin d'une victoire ? Et pourquoi, enfin, ce profond silence ?

Une silhouette claire apparaît à côté de lui. D'abord floue, comme une vague brume, puis de plus en plus précise. C'est une femme, et il la reconnaît aussitôt. Elle est déjà venue le visiter, il ne l'a jamais oubliée et l'a souvent revue en rêve. C'était au tout début de la guerre. Ce jour-là, quand il avait voulu la suivre, elle s'était éloignée en lui disant qu'il était trop tôt.

Mais cette fois elle murmure :

— C'est l'heure.

Il est tenté de la suivre, pourtant un vague regret le retient encore. Il a consacré toute son énergie à la France, il a risqué cent fois la mort pour la sauver, et il partirait avant d'avoir accompli sa tâche ?

La femme se penche vers lui.

— Tu as fait tout ce qu'on attendait de toi, lui dit-elle. Viens, Félix.

Il y a une telle douceur dans son regard...

Renonçant à tout, il prend la main qu'elle lui tend et avance avec elle vers la lumière.

C'était bien un temps de 11 novembre. Un temps de brume et de petite bruine intermittente, malgré une douceur toujours anormale. Un temps à allumer une flambée dès le matin, à regarder les cérémonies de commémoration en robe de chambre, à laisser décanter lentement les émotions des jours précédents.

En ce jour de mémoire, les journalistes oublient provisoirement la peur panique du silence qui les incite d'habitude à monologuer sans ménager le moindre espace pour méditer. Malgré tout, j'ai toujours été mal à l'aise face aux mines affligées des officiels, dont je me demande si elles expriment un sentiment sincère ou si elles sont destinées aux caméras. Et la présence de quatre présidents, l'actuel et les trois précédents, me parut soudain donner une trop grande place à la politique, « à ses pompes et à ses œuvres » comme on dit à l'église à propos de Satan. En l'absence de poilu, puisque le dernier était allé rejoindre ses camarades depuis plusieurs années, c'était trop, beaucoup trop de présent.

Je décidai d'en finir avec la biographie du pianiste dans la journée. Je devais aussi réfléchir à une demande que m'avait adressée un nouveau client potentiel, un sportif de haut niveau qui avait dû renoncer à sa passion à la suite d'un accident. Le thème ne manquait pas d'intérêt mais ce serait mon premier sportif, et surtout j'avais du mal à quitter mes deux chasseurs.

J'étais en train de relire pour la énième fois la quatrième de couverture du pianiste lorsque mon portable bipa sous une pile de feuilles. C'était un texto de Jean-Yves.

Il avait lu mon livre sur Félix, et ce qu'il m'en disait me touchait profondément. Il ajoutait : *Aujourd'hui particulièrement ils sont près de nous. Ils savent qu'on ne les oubliera pas, ils sont en paix.* Je mis du temps à rédiger ma réponse. Je la conclus en lui rappelant ma proposition de transcrire les cahiers de son arrière-grand-père. Ce à quoi il répondit : *On en reparle très vite. Vous aurez l'esprit plus libre lorsque vous aurez tout dit au descendant de Thomas. Confiance, « ils » seront là pour vous épauler !*

Il s'était rappelé que j'appréhendais de devoir décevoir mon client. Il avait raison, « ils » étaient tous les deux près de moi, ils allaient m'aider à trouver les mots. Et je savais aussi que je ne serais prête à me lancer dans de nouveaux projets que lorsque j'aurais parlé au descendant de Thomas. À quoi bon reporter ce qui devait être fait ?

Je me refusais à révéler par écrit à Frédéric Blondeau ce que j'avais découvert. Le téléphone ne valait guère mieux, sans parler de Skype. Dialoguer depuis l'intérieur d'un aquarium avec une personne enfermée dans un autre aquarium n'était pas envisageable sur un sujet aussi délicat. Je décidai donc de me rendre à Paris. J'appelai mon frère pour lui proposer de passer le week-end chez lui, ce qui me permettrait de récupérer les tableaux et les meubles qui m'étaient échus dans le partage. Je partirais en train et retournerais à Vannes avec une camionnette de location. Mon frère était libre, il me précisa juste qu'il rentrerait extrêmement tard le vendredi. Je pouvais néanmoins arriver dès ce soir-là puisque j'avais une clé de la maison.

J'envoyai ensuite un mail aux Blondeau, dans lequel j'annonçais que mes recherches avaient enfin abouti et que j'avais des documents à leur remettre. Devant aller à Versailles pour le week-end, je suggérais de les retrouver vendredi soir, s'ils étaient

disponibles, quelque part du côté de la gare Montparnasse si cela leur convenait.

La réponse arriva presque par retour, signée cette fois par Laetitia :

Bonsoir,

Un très grand merci pour votre mail prometteur. Un rendez-vous dans un café ne nous semble pas l'idéal. Nous habitons à moins de dix minutes à pied de Montparnasse, venez plutôt boire un verre chez nous ! Pouvez-vous être là dès 18 heures ? Frédéric sera pris en soirée.

À très bientôt !

Laetitia

Il ne me restait plus qu'à réserver une camionnette et prendre un billet de train pour le vendredi. Ce fut réglé en moins d'une demi-heure.

OceanofPDF.com

Après avoir vérifié plusieurs fois que j'avais imprimé tous les documents importants, en particulier les pièces du procès, je pris le train dans une atmosphère douce et une jolie lumière d'automne. Les autres voyageurs étaient calmes et le siège voisin du mien inoccupé, cependant je peinais à me concentrer sur le roman que j'avais emporté. Je ne cessais de réfléchir à la meilleure façon d'exposer les choses aux Blondeau, et de m'interroger sur les réactions de Frédéric. Je relus avec attention différents articles que j'avais relevés sur Internet à propos des « fantômes familiaux ». Je consultai à plusieurs reprises mon téléphone portable pour suivre la progression du train, comme si savoir où nous nous trouvions avait le pouvoir d'accélérer le temps.

En gare de Rennes, le train resta à l'arrêt beaucoup plus longtemps que la normale. On nous annonça bientôt que le départ était imminent mais que la divagation d'un animal sur la voie allait ralentir la marche du train et qu'il fallait prévoir un retard d'environ vingt minutes. Nous repartîmes en effet, mais pour rouler quasiment au pas. Il y eut un nouvel arrêt une demi-heure plus tard, suivi de l'annonce d'un nouveau délai de vingt-cinq minutes. J'envoyai un texto aux Blondeau pour proposer de reporter notre rencontre au lendemain. Laetitia me répondit que c'était impossible. Ils devaient se rendre en Normandie pour l'anniversaire de son père. *Au pire, écrivait-elle, Frédéric annulera son rendez-vous.*

Il était finalement dix-neuf heures passées lorsque, étant parvenue non sans peine à trouver la rue où habitaient les Blondeau, je sonnai chez eux. Ce fut lui qui ouvrit la porte. Je reconnus aussitôt l'homme

que j'avais remarqué à la fin de la soirée à la librairie, hésitant avec sa femme à revenir vers moi. Il ressemblait beaucoup à l'image que je m'étais faite de son aïeul, hormis la tache de naissance : petit, très brun, sans grand charme, mais l'air solide et inspirant confiance. Après m'avoir suggéré de poser mon sac de voyage dans l'entrée, il me conduisit dans le séjour au moment où Laetitia y pénétrait par une autre porte. Un peu plus grande que lui, les cheveux clairs coupés court, le regard vif, elle paraissait bien dans sa peau et intelligente. Elle avait certainement plusieurs années de moins que son mari, peut-être dix. Je ne lui donnai pas plus de trente-cinq ans.

Elle parvint en quelques minutes à me remercier d'avoir pris la peine de venir jusqu'à eux, à m'expliquer que son métier d'enseignante lui permettait d'être très présente pour leur fils, à m'apprendre que Frédéric était expert-comptable dans un cabinet spécialisé en musique et audiovisuel, et à me dire qu'elle était passionnée par la psychologie – ce qui ne m'avait évidemment pas échappé tout au long de notre correspondance.

Ils habitaient au dernier étage d'un immeuble récent, dans un appartement qui devait être baigné de lumière dans la journée. À cette heure, en automne, on ne voyait que la nuit piquetée de myriades de rectangles lumineux témoignant d'autres vies, d'autres drames et d'autres joies. Il n'y avait pas de terrasse mais la profusion de plantes, dans le séjour, donnait l'impression de se trouver dans une véranda. Je regrettai presque que la soirée se limite à un apéritif.

Après avoir accepté un verre de vin blanc, je me lançai dans mon exposé. J'avais craint que les détails de mes recherches ne déclenchent des bâillements, mais il n'en fut rien. Tandis que j'expliquai comment j'avais découvert la présence d'Antoine Louis Thomas au domicile de Julie Bonnard, constaté que l'enfant portait

les prénoms et le nom de ce jeune homme, comparé les dates auxquelles Aubert et Thomas s'étaient trouvés au front, mes clients m'écoutaient avec la même attention que si j'avais été une scientifique dotée du prix Nobel leur faisant part d'une découverte révolutionnaire.

L'énoncé de l'identité de l'arrière-grand-père biologique déclencha deux exclamations de surprise. Presque aussitôt, Laetitia s'exclama :

— Antoine Louis, comme son fils !

Au même moment, la porte par laquelle elle était arrivée tout à l'heure s'ouvrit, et un lutin aux cheveux blonds en pétard pénétra dans la pièce, tenant un livre sous son bras.

— C'est bon, bonhomme, tu peux venir dire bonjour, lui dit sa maman.

Le bonhomme n'hésita qu'un instant. Il s'approcha de moi, me dévisagea avec attention, puis énonça d'une traite :

— Bonjour madame je m'appelle Louis j'ai sept ans et je vous aime bien.

Je l'attrapai aussitôt par la taille pour l'embrasser. Il était clair que, s'il portait un des prénoms de son lointain ancêtre et en avait sans doute hérité les cauchemars, il était doté de la vivacité et de l'aisance de sa maman. Il voulut à tout prix me montrer son pyjama sur lequel un ours guilleret conduisait une voiture rouge, puis il me raconta qu'il s'était lavé les dents avant mon arrivée et clama qu'il adorait son livre de loup.

— Tu avais promis de ne pas te relever, lui rappela son père pour la forme.

— Je peux rester juste une toute petite minuscule minute ? insista Louis avec d'épouvantables grimaces de supplication.

— Tu es déjà resté au moins trois minutes un quart.

Laetitia jeta à son mari un regard qui signifiait : « Laisse tomber, je t'expliquerai », et se leva pour prendre le petit garçon par la main et aller l'installer dans un petit fauteuil, à l'autre bout du séjour.

— Tu peux lire ton livre de loup pendant un petit moment. Mais tu iras au lit dès qu'on te le dira. Promis ?

— Promis promis promis !

Je repris à voix plus basse le fil de la conversation. Il me fallait maintenant aborder le plus difficile : le mariage de Julie avec François Aubert, mais surtout son décès quatre jours après son second accouchement, et enfin la condamnation à mort d'Antoine Thomas. Pour gagner quelques instants, j'acceptai que Frédéric me resserve du vin. J'étais un peu tendue, mais loin d'imaginer quelle conséquence aurait cette rencontre insolite.

J'entrai donc dans le vif du sujet. Mon exposé fut abondamment commenté, surtout par Laetitia qui, comme moi, était sensible à l'aspect romanesque de ces personnages et éprouvait le besoin d'analyser ce qu'ils avaient dû ressentir. Frédéric était moins bavard, mais, tandis que sa femme et moi échangeions avec animation, il était penché en avant, les coudes posés sur ses genoux et les mains croisées sous le menton, figé comme une statue.

— C'est donc lui, Antoine Louis Thomas, qui est mort pour la France, dit-il en profitant d'un bref silence.

Malgré la formulation affirmative, on sentait affleurer le doute. Il ne lui avait pas échappé que je reportais le moment d'évoquer cet aspect de mes recherches.

— C'est aussi ce que j'ai pensé au début, répondis-je. Mais les choses se sont révélées un peu plus compliquées. J'ai commencé par retracer sa carrière militaire à partir de son incorporation en décembre 1914.

J'en présentai un résumé. Lorsque j'arrivai à l'hiver 1915-1916, j'insistai longuement sur la peine que devait éprouver le jeune homme de ne pas connaître son enfant. J'abordai ensuite, sans dire de quelle façon j'avais eu cette information, la permission du début du mois de juillet et la détresse qui avait dû être la sienne quand il avait appris le décès de Julie, puis rencontré (ou non ?) son enfant pour la première fois tout en sachant qu'il serait élevé par un autre. Mes hôtes punctuaient mes commentaires de hochements de tête.

Il me fallut ensuite rendre compte du geste du jeune homme, évoquer le procès, lire les extraits des interrogatoires qui, à mon sens, traduisaient bien le fait que l'accusé avait renoncé à se battre. Lorsque je tendis à Frédéric le procès-verbal d'exécution à mort, il le lut, alla le donner à sa femme puis retourna s'asseoir sans qu'un muscle de son visage ait bougé. Puis soudain il sursauta et se releva comme un ressort pour se diriger vers le fond de la pièce où le petit Louis était toujours absorbé par son « livre de loup ».

— Au lit, bonhomme ! dit-il d'une voix ferme.

— Oohhh, papa... supplia le petit garçon.

— Il n'y a pas de « oh, papa », il est beaucoup trop tard pour un petit garçon de sept ans.

Avec un regard d'excuse dans ma direction, Laetitia alla les rejoindre. Il y eut un peu d'effervescence, Louis insista pour venir m'embrasser, attrapa une minipizza au passage, puis tous disparurent, me laissant respirer. Cette interruption était arrivée à point nommé pour tout le monde. L'atmosphère était moins tendue lorsque les Blondeau revinrent s'asseoir. Il était plus de 20 heures 30 et j'avais encore bien des choses à leur révéler. Frédéric, également, avait beaucoup de questions à me poser, auxquelles je répondis aussi précisément que possible. Puis je feuilletai les pages de l'épais dossier et leur montrai la transcription de la lettre de Thomas.

Frédéric la lut à mi-voix mais de façon suffisamment intelligible pour que sa femme puisse l'entendre.

Quand il eut terminé, je retraçai le cheminement de mes réflexions, comment j'avais cru d'abord qu'elle s'adressait au capitaine de Thomas, et comment j'avais découvert qu'il n'en était rien et que mon grand-oncle en était le destinataire. J'expliquai également que Thomas avait combattu sous les ordres de celui-ci, et leur suggérai de relire le chapitre de mon livre qui racontait les jours terribles du Linge. Je leur fis part des craintes que j'avais eues en apprenant que mon grand-oncle avait été nommé juge dans un conseil de guerre, craintes qui s'étaient dissipées lorsque j'avais compris qu'il avait voulu tenter de faire acquitter Thomas, et que seule la mort l'avait empêché d'agir.

Cette dernière information déclencha un véritable tsunami. Frédéric et Laetitia parlaient tous les deux à la fois. Ils trouvaient déjà stupéfiant que j'aie fait surgir de l'ombre Antoine Louis Thomas, l'arrière-grand-père biologique de Frédéric, mais que j'aie pu retrouver un document écrit de sa main à quelques jours de sa mort leur paraissait tenir du miracle.

— Et que nous nous soyons adressés à vous, renchérit Laetitia, et non à une généalogiste qui aurait peut-être fait le même travail, mais n'aurait pas été liée au capitaine Chevalier !

Quant à moi, je ne considérais pas cela comme un miracle. Quelque chose était resté inaccompli un siècle plus tôt : Félix était mort sans avoir pu obtenir l'indulgence des juges envers Thomas, et le jeune homme avait été exécuté, puis son existence avait été niée auprès de ses descendants. Tous deux ne pouvaient trouver la paix qu'à condition que quelqu'un vienne éclairer ce qui constituait une sorte de trou noir, et moi seule, de par mon métier et mon lien du sang avec Félix, pouvais le faire. Selon moi, ce n'était donc pas par

hasard que Félix s'était rappelé à moi d'une façon insistante, m'incitant ainsi à écrire un livre qui allait toucher les Blondeau au moment où ils avaient besoin d'aide pour leur petit garçon.

Je n'eus pas grand-peine à convaincre Laetitia. Frédéric, lui, jugea ma théorie par trop fantastique. Tout en admettant du bout des lèvres qu'elle donnait une illusion de cohérence à cet enchaînement de faits, il insista que tout esprit un tant soit peu rationnel ne pouvait y voir qu'une succession de coïncidences.

— Et d'ailleurs, conclut-il, hasard ou pas, cela ne change rien sur le fond. Nous ne sommes pas en mesure de convoquer des fantômes pour qu'ils refassent le conseil de guerre, que je sache ! Et puis je vous rappelle que tout a commencé avec les cauchemars de Louis. En quoi savoir ce qui est arrivé à mon arrière-grand-père pourrait-il l'aider ?

Il paraissait irrité. Qu'il soit le descendant d'un enfant illégitime ne l'avait pas troublé, mais apprendre que son arrière-grand-père avait été fusillé le mettait mal à l'aise, et, malgré tous ses efforts pour le dissimuler, sa femme s'en était aperçue. Elle regarda l'heure et répliqua fermement :

— Je suis convaincue que ses cauchemars ne sont qu'une réminiscence de l'exécution de ton arrière-grand-père. C'est le seul moyen que celui-ci a trouvé pour nous obliger à honorer sa mémoire.

Frédéric eut un soupir agacé tandis qu'elle ajoutait en se tournant vers moi :

— Grâce à vous, nous avons remis de l'ordre dans l'arbre généalogique des Blondeau.

— Et, grâce à vous, j'ai peut-être procuré la paix à mon grand-oncle qui avait laissé une tâche inachevée. Par la même occasion, j'ai été rassurée sur un point qui me tracassait le concernant.

Cette enquête m'avait apporté davantage encore, quelque chose de trop intime pour que je le partage. J'avais cru que le sentiment de culpabilité qui assombrissait ma vie provenait des deux morts dont j'avais été indirectement la cause. Je savais maintenant que celles-ci n'étaient qu'un écho de celle de Thomas. Mais pas plus que Félix je n'étais coupable, les seules responsables étaient les imperfections de la vie ou plus exactement les menées secrètes de la destinée. Pour moi comme pour les Blondeau, la lumière s'était enfin frayé un chemin jusqu'au centre du trou noir, et la vie suspendue allait pouvoir reprendre son cours.

Frédéric jeta un regard sur sa montre et hocha la tête. Sa mimique n'avait pas échappé à sa femme. Elle lui dit :

— Si tu prends un taxi, tu peux encore aller retrouver tes copains.

— Ce ne sont pas des copains mais des collègues, rectifia-t-il. Et c'était leur idée à eux, je n'ai jamais été très chaud.

— N'empêche qu'ils comptent sur toi. Et cette sortie te fera le plus grand bien.

Je remis à Frédéric les photocopies des documents. Il dut se rendre compte qu'il s'était montré un peu désagréable, car il me remercia enfin pour mon travail.

— Il y aurait encore beaucoup à dire, conclus-je. Mais Laetitia a raison, il vous faut maintenant laisser reposer les choses. Vous déciderez plus tard ce que vous attendez encore de moi, ou non. Si vous le souhaitez, je peux rédiger tout cela clairement et en détail, pour vous et aussi pour Louis.

— Oui, ce serait bien, approuva Frédéric. Et puis on ne vous a versé qu'un acompte, il faut qu'on se mette à jour.

Je partis rapidement tandis qu'il restait en arrière pour échanger quelques mots avec sa femme. Je marchai très vite jusqu'à la gare, où j'eus la chance de monter de justesse dans un train direct qui

m'amena à Versailles en dix minutes. À 22 heures j'étais arrivée à destination. Je fus soulagée de constater que mon frère n'était pas encore rentré, car j'étais épuisée. Je me couchai immédiatement après avoir avalé un somnifère. Je dormis comme un bébé jusqu'au matin.

OceanofPDF.com

Au réveil, il me fallut quelques minutes pour me rappeler que j'étais à Versailles, mais dès que je repris contact avec la réalité, la rencontre de la veille me revint en mémoire. Je m'étirai, attrapai mon téléphone portable pour regarder l'heure. Il était neuf heures, ce qui était exceptionnellement tard pour moi. Je consultai mes mails, persuadée de ne trouver que des spams. En voyant s'afficher *Fblondeau*, je m'empressai d'ouvrir le message, vaguement inquiète car, par moments, j'avais perçu chez Frédéric des réticences non dénuées d'animosité.

Ce mail ne concernait en fait ni Thomas ni Félix.

Bonjour,

Je tiens à vous rassurer et à vous remercier. Je vais bien, et je considère que vous m'avez peut-être sauvé la vie. Le temps de trouver un taxi hier soir, je ne suis arrivé aux environs du Bataclan que vers 21 heures 50. Si j'étais parti un quart d'heure plus tôt de chez moi, à l'heure qu'il est je serais peut-être mort ou grièvement blessé. L'un de mes collègues a réussi à fuir par les toits, mais nous sommes sans nouvelles de l'autre.

Laetitia n'en démord pas, elle est convaincue que c'est votre grand-oncle qui vous a conduite chez moi hier soir, pour que vous répariez ce qu'il n'avait pu faire il y a un siècle. J'espère que vous ne m'en voudrez pas, mais je continue à trouver cette interprétation un peu fumeuse. Laetitia pense que cette nuit d'horreur me fera réfléchir... Nous verrons bien !

Nous en reparlerons très bientôt. Prenez soin de vous. Encore un immense merci.

Frédéric

Je relus plusieurs fois le message. Vous m'avez peut-être sauvé la vie... Aux environs du Bataclan... Enfui par les toits... Nous sommes sans nouvelles de l'autre... Je serais peut-être mort ou grièvement blessé... Cette nuit d'horreur... À quoi pouvait-il bien faire allusion ?

Je compris enfin que des événements gravissimes avaient dû se dérouler à l'heure où j'étais dans le train en direction de Versailles. Je consultai un site d'actualités, et découvris avec effroi que Paris avait connu une série d'attentats d'une violence exceptionnelle. *L'Hyper Cacher puissance dix... Les pires attentats de l'histoire de notre pays... Scènes de guerre... Boucherie... Massacre... L'État islamique revendique les attaques... Au moins 120 morts et des dizaines de blessés... État d'urgence sur l'ensemble du territoire, fermeture des frontières...* Le summum de l'horreur avait été atteint au Bataclan, où on évaluait pour l'instant le nombre de morts à 87.

C'était donc au Bataclan que Frédéric Blondeau devait rejoindre ses collègues, pour un concert de rock auquel ceux-ci avaient insisté pour l'entraîner. Le texte de son mail donnait à penser qu'il croyait me l'avoir dit, et pourtant je ne me rappelais pas qu'il ait parlé d'un concert, ou alors je n'y avais pas prêté attention. Laetitia l'avait poussé à s'y rendre, même très en retard, et cela aurait pu le tuer, mais la difficulté à trouver un taxi l'avait sauvé. Tout comme le retard de mon train, sans lequel il serait parti de chez lui beaucoup plus tôt. Hasard ou destin ? Laetitia et moi partageons la même conviction : cette soirée a marqué le point final d'un chapitre entamé un siècle auparavant et qui n'avait jamais été achevé.

Depuis, nous avons beaucoup communiqué, via Internet ou par téléphone. Frédéric m'a raconté ce qu'il n'avait pas mentionné dans son mail, rédigé à la va-vite pour me rassurer, alors qu'il était dans un état d'épuisement physique et émotionnel intense. Le chauffeur

du taxi qui le conduisait au Bataclan avait voulu prendre un raccourci par une rue étroite, mais s'était trouvé coincé par un utilitaire en panne. Frédéric avait préféré descendre et continuer à pied. Il était arrivé dans les parages de la salle de concert quelques minutes après que la tuerie avait commencé. Des spectateurs en état de choc venaient tout juste de réussir à s'enfuir et couraient droit devant eux en hurlant de terreur. Certains s'étaient réfugiés sous des porches et Frédéric, comprenant l'extrême gravité de la situation, en avait fait autant.

Il avait vécu là les pires heures de toute son existence. Alors que la vue du sang lui avait toujours donné la nausée, il avait compressé avec sa veste la plaie d'un jeune homme touché au ventre, sans cesser de lui parler pour l'empêcher de perdre conscience. Il n'avait pas la moindre idée du temps que cela avait duré, il ne se rappelait que le regard suppliant du blessé, l'obsession qui le tenaillait, lui, de ne pas faiblir, et son soulagement lorsque des ambulanciers avaient enfin pris en charge la victime. Ces moments terribles lui avaient remis en mémoire une question qui l'avait tracassé de façon récurrente sans qu'il sût d'où elle venait : confronté à un grand danger, ne se comporterait-il pas en lâche ?

Aujourd'hui, il commençait à envisager l'hypothèse que cette angoisse inexplicable ait pu lui être transmise par son arrière-grand-père.

Cette nuit-là, en tout cas, il s'était prouvé à lui-même qu'il était capable d'affronter le pire.

En février 2016, environ trois mois après cette nuit de novembre qui avait détruit tant de vies mais s'était révélée libératrice pour les Blondeau, je reçus un appel téléphonique de Frédéric. Je venais d'envoyer au couple un récit résumant ce que nous savions maintenant sur ses ascendants, émaillé de scènes dans lesquelles

je m'étais efforcée de faire revivre son arrière-grand-père. En reconnaissant sa voix, je pensai donc qu'il avait lu le texte et était impatient de me faire part de ses premières impressions.

En réalité, il n'avait eu que le temps de le parcourir. La raison de son appel était autre. Il voulait m'annoncer lui-même que, depuis notre rencontre de la mi-novembre, le sommeil de Louis n'avait plus jamais été troublé par le moindre cauchemar.

Cette nouvelle me remplit de joie. J'avais entendu parler de l'effet que peut avoir sur un enfant une conversation qui se tient devant lui sans qu'il y prête attention, au cours de laquelle on démêle un nœud qui l'emprisonnait. Jamais encore je n'avais eu l'occasion d'être témoin de ce qui ressemble à un prodige. La « guérison » de Louis était la preuve que le drame d'Antoine Louis Thomas avait contaminé toute sa descendance. En projetant de la lumière là où avaient régné violence et obscurité, nous avions dissous les scories que la honte et le secret avaient déposées génération après génération.

— Nous ne voulions pas vous en parler plus tôt, précisa Frédéric. Pour être certains que ce n'était pas un répit passager. Et puis maintenant il y a autre chose... Je vous passe Laetitia !

La jeune femme, du soleil dans la voix, m'expliqua qu'ils n'avaient jamais souhaité voir Louis rester enfant unique. En dépit de toutes leurs tentatives et de multiples consultations auprès des meilleurs spécialistes, ils n'avaient malheureusement connu que des échecs. Jusqu'à présent, du moins, car elle avait l'immense joie de m'annoncer qu'elle attendait un bébé.

— Vous serez sûrement de mon avis, ajouta-t-elle après que je lui eus dit à quel point cette nouvelle me réjouissait. Le second bébé de Julie est mort et a entraîné sa maman avec lui. Depuis, il n'y a eu dans cette lignée que des enfants uniques. Il n'est pas difficile de

comprendre pourquoi : les parents avaient le pressentiment du danger que représentait une seconde grossesse. Et Frédéric et moi, qui pourtant n'avions pas connaissance de ce qui ressemblait à une malédiction, refusions inconsciemment de prendre ce risque. Vous n'allez pas me croire, mais Frédéric commence à se dire que nous ne sommes peut-être pas deux folles et que nos théories ne sont pas totalement farfelues !

Nous rîmes de bon cœur. Mais je protestai quand elle se confondit en remerciements. Je n'avais été qu'un instrument de la succession d'événements et de retards qui avaient permis, au soir du 13 novembre, d'éviter que la tragédie ne détruise leur famille. Quant à la guérison de Louis et à la promesse d'une naissance, là encore je n'avais joué qu'un rôle d'intermédiaire.

Laetitia considère en outre que j'ai transformé son mari, ou plutôt que je l'ai aidé à devenir ce qu'il était au fond de lui : un battant. Il s'est pris au jeu de l'enquête. Il a décidé de partir à la recherche de la tombe de son arrière-grand-père. Il sait qu'il n'aboutira peut-être pas, mais rien ne le fera renoncer. S'il retrouve l'emplacement, il s'est promis d'y apposer une pierre tombale sur laquelle il fera graver :

ANTOINE LOUIS THOMAS
ASSASSINÉ PAR L'ARMÉE FRANÇAISE
LE 28 JUILLET 1916
À L'ÂGE DE 20 ANS

En revanche, quand je lui ai demandé s'il tenterait d'obtenir la réhabilitation d'Antoine Louis Thomas, elle m'a répondu qu'il n'avait que faire de la reconnaissance d'un État qui avait laissé exécuter des jeunes gens après les avoir envoyés en enfer, et qui aujourd'hui encore se refusait à envisager une réhabilitation collective.

— Tout ce qui lui importe, conclut-elle, c'est que son aïeul sache qu'il est reconnu et honoré par ses descendants et qu'il a retrouvé sa place dans l'arbre familial.

OceanofPDF.com

Épilogue

J'ai reçu la vidéo le jour où l'exemplaire imprimé du livre sur Antoine Louis Thomas est arrivé dans ma boîte aux lettres.

Dans un ciel d'acier, un souvenir de soleil couchant dessine une traînée plus claire. Une lumière diffuse s'élève lentement dans le crépuscule, dérive dans l'espace comme un poisson phosphorescent au sein des profondeurs marines, paraissant laisser derrière elle un sillage lumineux. Elle s'amenuise doucement, si doucement qu'on ne saurait dire à quel moment elle devient invisible. Indiscernable par l'œil humain, mais accueillie par ses sœurs les étoiles.

C'est la cérémonie d'adieu qu'Antoine Louis Thomas n'avait jamais eue.

Quand j'ai dit à Frédéric que je voulais lancer une lanterne volante dans le ciel pour mon grand-oncle, il m'a promis d'en faire autant pour son arrière-grand-père. J'avais attaché à la mienne un faire-part de décès portant la photo de Félix, pour le partager avec l'univers. J'ai attendu que mon frère vienne dans le Morbihan, et ensemble nous l'avons fait s'envoler au-dessus de l'océan, un soir où soufflait une légère brise de terre.

Après un long moment la lumière a semblé s'éteindre à l'horizon, mais ce n'était qu'une apparence car je sais qu'un fil précieux nous relie désormais.

Remerciements

Je tiens à remercier Jean Paillot qui m'a fait la confiance de me transmettre le *Journal de campagne* de son arrière-grand-père Antoine de Seguin de Reyniès, chef de bataillon du 14^e BCA entre septembre 1914 et mars 1916.

Toute ma reconnaissance à Catherine Goulletquer, psychogénéalogiste, qui m'a ouvert des pistes de recherche et m'a aidée à débusquer les traces inconscientes laissées par mon histoire familiale ; à Anne-Sophie Monglon pour son regard éclairé et éclairant ; et à Béatrice Égémar, qui comme par un coup baguette magique a suggéré pour ce roman le titre que je cherchais depuis des mois.

Je veux aussi remercier mes proches pour leur soutien, et en particulier Blandine et Yoann, dont les lectures critiques ont été précieuses.

Enfin, je rends hommage à Félix, Alfred, Anne-Marie, Suzanne et Quentin, qui m'ont accompagnée tout au long de l'écriture de ce roman.

Je veux croire qu'ils ont tous trouvé la paix.

OceanofPDF.com

Réalité et fiction

Les recherches que j'ai effectuées sur mon grand-oncle Félix Chevalier, elles-mêmes déclenchées – par des voies mystérieuses – par les attentats de novembre 2015, ont été le point de départ de ce roman. Seuls les épisodes reliant mon grand-oncle au destin d'Antoine Thomas et à celui de Lucien Orgery sont fictifs. Tous les autres faits le concernant sont authentiques – la plupart d'entre eux sont tirés du *Journal de campagne* de son chef de bataillon. Pour tout ce qui concerne le 14e bataillon de chasseurs alpins, j'ai respecté la réalité historique rapportée dans le JMO dudit bataillon.

Mais j'ai rapidement ressenti la nécessité de présenter en miroir un destin plus tragique encore. Comme Lucien Orgery et Albert Jacollot, Antoine Louis Thomas est un personnage fictif, très semblable cependant à beaucoup d'hommes qui, comme lui, ont payé de leur vie leur tentative pour échapper au cauchemar.

Les circonstances des jugements et des condamnations des deux fusillés sont inspirées de cas réels, de même que la lettre écrite par Antoine Louis Thomas.

Du même auteur aux Éditions du 38

Comme ils respirent, thriller

Indésirables, roman

OceanofPDF.com

LES ÉDITIONS DU 38

NOTRE AMBITION

Servir la littérature de genre
Publier de belles histoires
Captiver nos lecteurs

NOTRE CHOIX

Développer un catalogue numérique,
l'imprimer à la demande :
une offre moderne, adaptée aux nouveaux modèles de lecture.

DES COLLECTIONS FORTES

38 rue du Polar – Polars et Thrillers
Collection du Fou – Science-Fiction, Fantastique et Fantasy
Fiction Historique – Romans et grandes sagas historiques
Domaine Étranger – Traductions
Jeunesse – une sélection de romans pour les ados
38 Lignes blanches – Fiction contemporaine
Les Classiques du 38 – un choix de classiques de la littérature



[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Soyez informé de l'actualité et des nouveautés des **Éditions du 38,**

abonnez-vous à notre newsletter
en vous rendant sur notre site internet

www.editionsdu38.com

Nous écrire :

contact@editionsdu38.com



©2022 Les Éditions du 38
38 rue d'Alger
31290 Villefranche de Lauragais

OceanofPDF.com



[Les Éditions du 38](#)

ISBN : 9782374539416

Tous droits réservés

© Les Éditions du 38 - Béatrice Nicodème, 2022

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture réalisée par Anne-Eléonor Olivier (photomontage d'après collection privée de l'auteur)

nous joindre : contact@editionsdu38.com

OceanofPDF.com

1. Nom donné au béret des troupes de montagne. Il est plus grand que le béret basque, de sorte qu'on puisse y tenir les pieds au chaud lors des longues gardes en altitude.

2. — Celui-là est mort. On le laisse mourir tranquille. — Mais non, regarde ! Il respire encore. — Sans blague ! Pour combien de temps ? — N'empêche, faut l'emmener.

3. — Celui-là reste ici. Il claquerait en route. — Pauvre gars... — Il ne souffrira plus longtemps.

4. Chant composé pour commémorer la bataille de Sidi-Brahim, du 23 au 26 septembre 1845, contre les troupes d'Abd El Kader en Algérie, durant laquelle, alors qu'ils n'étaient qu'une poignée d'hommes face à 10 000 Algériens, les soldats français refusèrent de se rendre.

5. Diables noirs.

6. Leconte de Lisle (1818-1894), *Midi*.

7. Plaine du Maroc occidental.

OceanofPDF.com